



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 921,667

PROPERTY OF THE

*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS





LE FAUST

DE

CHRISTOPHE MARLOWE

TRADUIT PAR

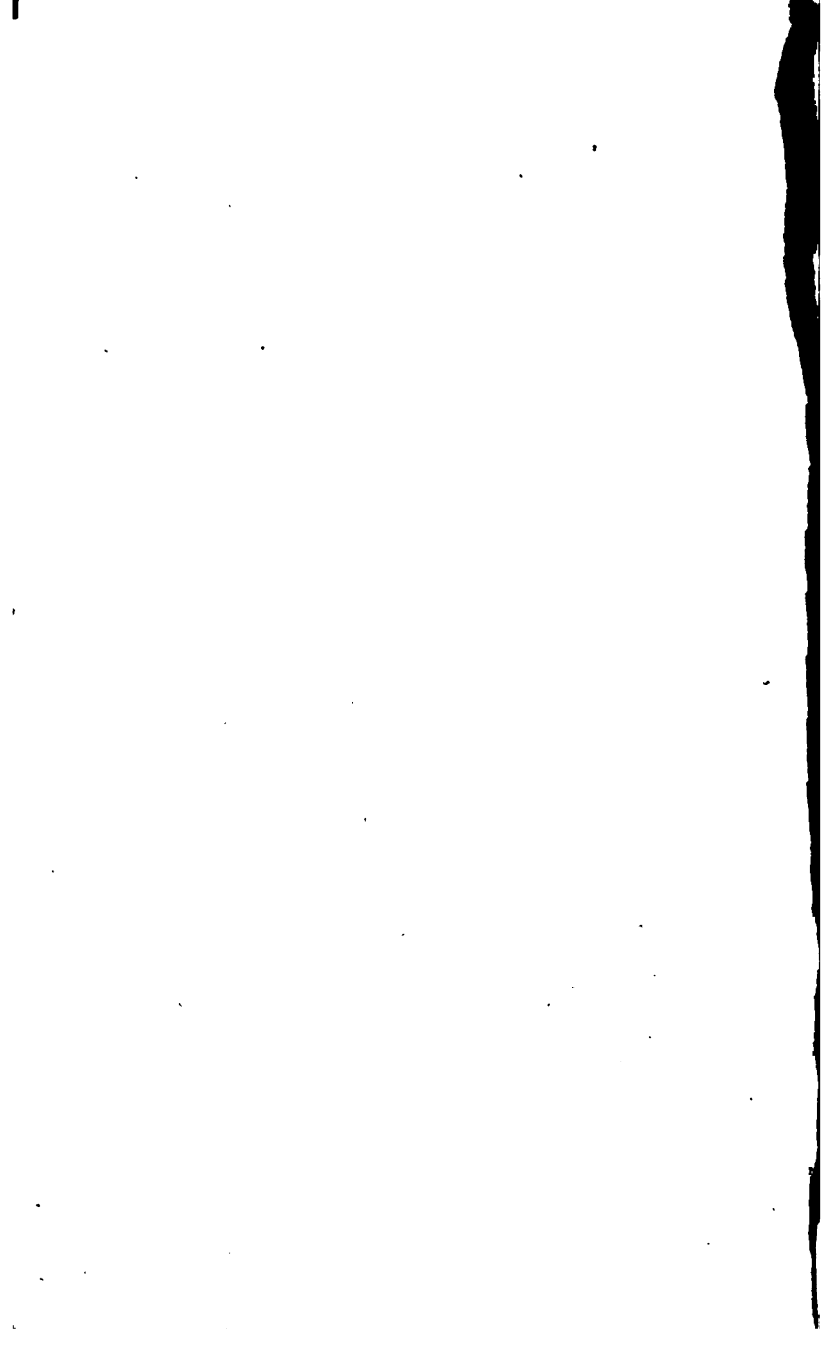
FRANÇOIS-VICTOR HUGO

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
University Library
Ann Arbor, Michigan

CAUTION --- Please handle th
care. The paper



INTRODUCTION



113. COM.
BERMA
SEPTEMBER 1939
17636

En l'an 1462, un certain Jean Faust, qui se disait citoyen de Mayence, vint à Paris et obtint une audience du roi Louis XI, auquel il fit un présent rare. Ce présent était une superbe Bible in-folio que ledit Faust affirmait avoir copiée et écrite tout entière de sa propre main, avec l'intention de l'offrir au roi très-chrétien. Louis XI accepta l'offre, prit le livre, le feuilleta et fut émerveillé de l'écriture de Faust. Comment cet homme avait-il pu tracer des lettres si nettes et si uniformes? Avec quelle plume d'acier ou de bronze avait-il formé ces majuscules monu-

mentales? Où avait-il trouvé cette encre rouge qui semblait mordre le vélin avec une tenacité si singulière? Le roi aurait bien voulu que l'étranger lui dit son secret. Mais Faust déclara qu'il n'y avait là aucun mystère, et qu'il était simplement un calligraphe plus patient que les autres. Il ajouta qu'il était un pauvre homme, obligé pour nourrir sa famille de recopier les vieux manuscrits, qu'il était parvenu, à force de veilles, à transcrire ainsi un certain nombre de Bibles, et qu'il serait bien heureux s'il pouvait obtenir l'autorisation de les mettre en vente à Paris. Le roi, charmé du cadeau, accorda la permission, sans songer aux conséquences, et Faust fit déposer chez plusieurs libraires de la ville toutes les Bibles qu'il avait apportées d'Allemagne.

Ces Bibles eurent un véritable succès et il s'en fit un grand débit; mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'à mesure qu'elles se vendaient, elles se multipliaient. A peine une Bible avait-

elle disparu de la devanture d'une boutique qu'il en paraissait à l'instant même une nouvelle, toute fraîchement écrite. Il fallait vraiment que le copiste eût une activité surhumaine pour pouvoir reproduire si vite ces gros in-folios. L'affaire marchait à merveille, je devrais dire à miracle; mais Faust avait compté sans les moines de Paris, ces bons moines qui depuis des siècles avaient le privilège de la vente des manuscrits. Ceux-ci devinrent bientôt jaloux de ce concurrent formidable qui était venu d'on ne sait-où, et qui, à lui seul, travaillait en un jour plus qu'un couvent en une année. Sur leurs plaintes, l'Université ordonna une enquête : toutes les Bibles suspectes furent saisies. Mais quelle fut la stupeur des clercs, quelle fut leur indignation quand ils s'aperçurent que, sauf les initiales, qui étaient peintes de couleurs diverses sur chaque exemplaire, toutes ces Bibles étaient absolument pareilles ! C'était à n'en pas croire

ses yeux. Partout, à toutes les pages correspondantes de ces énormes in-folios, la forme de chaque lettre était la même ! La place de chaque mot était la même ! La coupe de chaque ligne était la même ! Si, par hasard, il y avait quelque part une faute d'orthographe faite par le copiste, cette faute se trouvait répétée sur tous les exemplaires ! On entend d'ici les clameurs de la moinerie. Plus de doute, tous ces manuscrits avaient été copiés avec une plume infernale ! Ces lettres rouges avaient été tracées avec du sang ! Pour avoir osé reproduire la parole de Dieu avec une pareille encre, le copiste avait évidemment fait un pacte avec le diable ! Ce Jean Faust était un sorcier !

Au quinzième siècle, il n'en fallait pas davantage pour qu'un homme fût brûlé vif. Un procès criminel fut intenté à Faust ; tous les libraires qui avaient vendu de ces Bibles furent emprisonnés et mis à la question ; Faust fut arrêté,

accusé, jugé et dûment condamné comme magicien. Déjà les fagots étaient préparés, la torche était allumée, et la foule s'attroupait sur la place de Grève pour assister à l'exécution, lorsqu'on apprit que le cachot où avait été enfermé le condamné avait été trouvé vide. Le sorcier était parvenu à s'évader. Comment ? c'est ce que la chronique n'a jamais pu expliquer. Cette évasion était-elle due à quelque ruse du prisonnier ou à l'intervention d'un haut personnage ? On ne sait pas, mais les moines affirmèrent qu'elle était due à la protection du diable.

Quoi qu'il en soit, Faust, une fois échappé de prison, crut n'avoir plus qu'une chose à faire, c'était de s'en retourner au plus vite à Mayence, sa ville natale. Mais ses tribulations n'étaient pas finies. C'était à Mayence qu'était le laboratoire de Faust, cette officine suspecte où avaient été fabriquées toutes les nouvelles Bibles. Faust y employait une dizaine d'ouvriers auxquels il

avait fait jurer de ne jamais révéler le secret de son art, et qui étaient probablement affiliés, comme lui, à la grande confrérie de l'enfer. Or, à Mayence, comme à Paris, il y avait des moines. Ces moines, que la nouvelle invention ruinait, amentèrent le peuple, et, le 27 octobre 1462, la maison de Faust fut prise d'assaut, son laboratoire fut pillé; tout fut brisé, les cornues, les alambics, les appareils à fondre les métaux, et ces presses magiques qui écrivaient toutes seules, et ces cadres cabalistiques où, profanation suprême, les lettres de l'alphabet étaient gravées à rebours! Les ouvriers de Faust se sauvèrent, quittèrent Mayence, se dispersèrent dans tous les pays, en France, en Italie, en Espagne, en Pologne, et répandirent partout l'invention dont Faust et son beau-père Schœffer leur avaient confié les merveilleuses recettes.

Tous ces revers n'ébranlèrent pas la ténacité du sorcier. Comme c'était le clergé qui le per-

sécutait, Faust se vengea du clergé. Jusqu'alors il n'avait livré à la circulation que des livres orthodoxes, des *Donats*, des *Speculum*, des psautiers à images, un *Catholicon* en 1460, une Bible en 1462. Cette fois, il fit écrire par ses démons un livre païen, le traité de Cicero, intitulé : *De Officiis*. Ce volume, de petit format in-folio, et composé de quatre-vingt-sept feuillets à longues lignes, se terminait par cette inscription mystérieuse en grosses lettres rouges :

PRÆSENS MARCI TULLI CICERONIS CLARISSIMUM
OPUS JOHANNES FAUST MAGUNTINUS CIVIS, NON ATRA-
MENTO, PLUMALI CANNA NEQUE ÆREA, SED ARTE QUA-
DAM PERPULCHRA PETRI MANU PUERI MEI FELICITER
EFFECI.

FINITUM ANNO MCCCCLXV.

Quel était cet art magnifique, *ars perpulchra*, auquel il avait eu recours, Jean Faust se garda bien de le dire : il fit deux cent cinquante co-

pies de l'ouvrage profane et revint secrètement à Paris, accompagné d'une femme et d'un enfant. Heureusement pour lui, il y connaissait un magistrat, ami des belles lettres, messire Louis de la Vernade, auquel il offrit un de ses exemplaires (a), et, grâce sans doute à cette haute protection, il put vendre sous le manteau un certain nombre de : *De Officiis*. Mais cette propagande sacrilège ne pouvait rester longtemps impunie : une peste, une horrible peste ne tarda pas à se déclarer à Paris même ; quarante mille personnes y périrent, et, au milieu de cette épouvantable catastrophe, Faust disparut avec la femme et l'enfant qu'il avait amenés, sans que depuis on ait jamais entendu parler de lui. Cela se passait en 1466.

Le clergé, toujours logique, ne manqua pas

(a) Cet exemplaire, où le fait de la donation est mis en note, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Genève.

de signaler dans cette disparition subite un châtiment du ciel. La vie et la mort du docteur Faust étaient un exemple qui ne devait pas être perdu pour le genre humain ; il fallait que cette punition providentielle servit de leçon à tous ceux qui, comme le sorcier allemand, seraient tentés de renoncer à Dieu pour se livrer à la pratique des sciences occultes. Ce fut dans cette pensée édifiante que les moines allemands écrivirent les diverses biographies de Faust, et, entre autres, la légende que Palma Cayet a traduite dans notre langue à la fin du XVI^e siècle.

Cette légende, qui fit un immense effet en France et en Angleterre, contient des révélations trop curieuses pour que nous ne l'analysions pas. S'il faut en croire son biographe catholique, Faust était le fils d'un paysan de Weymar. Un de ses oncles, riche bourgeois qui demeurait à Wittemberg, n'ayant pas d'enfant, l'avait adopté, nourri, et envoyé à l'école pour étudier la théo-

logie. Reçu docteur, Faust avait « entendu que,
» dans Cracovie, au royaume de Pologne, il y
» avait une grande école de magie fort renom-
» mée, où se trouvaient telles gens qui s'amu-
» saient aux paroles chaldéennes, persanes, ara-
» biques et grecques, aux figures, caractères,
» conjurations et enchantements, et semblables
» termes, que l'on peut nommer d'exorcismes
» et sorcelleries, et les autres pièces ainsi dé-
» nommées par exprès les arts dardaniens, les
» nigromances, les charmes, les sorcelleries, la
» divination, l'incantation, et tels livres, paroles
» et termes que l'on pourrait dire. Cela fut très-
» agréable à Faust, et y spécula et étudia jour
» et nuit; en sorte qu'il ne voulut plus être ap-
» pelé théologien. Ainsi fut homme mondain et
» s'appela docteur de médecine, fut astrologue
» et mathématicien. Et en un instant il devint
» droguiste; il guérit premièrement plusieurs
» peuples avec des drogues, avec des herbes,

» des racines, des eaux, des potions, des re-
» ceptes et des clystères ! Et puis, sans raison,
» il se mit à être beau diseur, comme étant bien
» versé dans l'écriture divine. Mais, comme dit
» bien la règle de Notre Seigneur Jésus-Christ :
» Celui qui sait la volonté de son maître et ne la
» fait pas, celui-là sera battu au double.

» Item : Nul ne peut servir deux maîtres.

» Item : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton
» Dieu. »

N'oublions pas de dire que Faust avait pour serviteur un garçon appelé Christophe Wagner, qu'il avait ramassé mendiant dans la rue et qu'il appelait son fils. Ce garçon-là allait où il voulait, bien qu'il allât boitant et de travers.

Mais il ne suffisait pas à Faust d'être homme mondain, docteur de médecine, astrologue, mathématicien et beau diseur ; il fallut encore qu'il reniât son Dieu : il mit son âme à plaisir par-dessus la barrière et s'en vint dans une forêt épaisse

et obscure qui est située près de Wittemberg, et s'appelle la forêt de Mangealli. « En cette forêt, » vers le soir, en une croisée de quatre chemins, il fit avec un bâton un cercle rond, et deux autres qui entraient dedans le grand cercle. Il conjura ainsi le diable entre neuf et dix heures ; et lors manifestement le diable se relâcha sur le point. » Le diable apparut d'abord sous la forme d'un griffon, puis sous la forme d'un dragon puant le soufre et soufflant, puis sous la forme d'une étoile, puis sous la forme d'une poutre de feu, puis sous la forme de six globes de feu, enfin sous la forme d'un moine gris. Quand le diable eut revêtu cette dernière apparence, Faust lui demanda quel était son nom ; le diable répondit qu'il s'appelait Méphistophélès. Sur quoi Faust, étrangement avarié, résolut de donner son âme au diable : il fit donc à celui-ci un billet, écrit et signé de son sang, aux termes duquel il renonçait à

« tout ce qui est pour la vie du Maître céleste, » à la condition que Méphistophélès, valet du prince infernal en Orient, maintiendrait, gouvernerait, conduirait ledit Faust pendant vingt-quatre ans, « lui procurant toutes les choses nécessaires à son âme, à sa chair, à son sang et à sa santé. » Pendant qu'il rédigeait ce billet, le docteur « vit en sa main un écrit comme d'un sang de mort en ces mots latins : *O homo fuge!* qui est à dire : O homme, fais-t'en de là, et fais-le bien. » Mais Faust ne tint nul compte de l'avertissement ! Il tira cette obligation à son diable et lui dit : Toi, tiens le brevet. Méphistophélès prit le brevet et voulut encore que Faust lui en fit une copie. Ce que le malheureux Faust dépêcha.

Cependant quelles sont les félicités que le diable procura au docteur pendant les vingt-quatre années de délices qu'il lui avait promises en échange de son âme ? Écoutons à ce sujet la

légende. Un jour, Faust a du monde à dîner et son cuisinier est en retard. Grand embarras. Heureusement il se donnait chez un voisin un excellent repas de noces. Méphistophélès ne fait ni une ni deux, il entre chez le voisin (un riche, et honnête bourgeois), souffle toutes les chandelles avec un grand vent, puis, quand l'obscurité est complète, fait main basse sur les provisions, empoigne ici un rôti, là une poule, - là une oie, plus loin de grands poissons, et rapporte à son maître « un service de vivres tout apprêtés. » Mais ce n'est pas tout de manger, il faut boire, et le vin manque. En un clin d'œil, Méphistophélès part pour Florence, défonce les caves de Fougres et revient avec force bouteilles. Veut-on du dessert? Méphistophélès est un bon diable : il fait pousser sur la table une vigne chargée de fruits. Faust invite ses convives à en détacher chacun une grappe; ceux-ci essaient en vain, car la tige est si dure qu'elle résiste

aux couteaux. Alors Faust sort un instant : sur **quoi** tous les convives se lèvent et font mine de **se** couper le nez les uns aux autres. Cela suffit. Les couteaux sont parfaitement repassés, et chacun des invités peut couper aisément une grappe de ce raisin merveilleux.

Une autre fois, Faust a une fantaisie bien naturelle : il désire visiter son futur pays, l'enfer. Rien de plus simple. Vers minuit, un démon appelé Belzébub se présente, ayant sur le dos une selle d'ossements. Faust monte dessus. Belzébub prend le galop et emporte son cavalier « dans un air où celui-ci s'endort, tout ainsi que quand quelqu'un se met en l'eau chaude dedans un bain. » Quand il est dans cet assoupissement délicieux, Belzébub s'arrête sur une haute montagne, au-dessus d'une grande île, où la foudre éclate avec un si grand tintamarre que Faust s'éveille. Cependant, pour ne pas décourager son visiteur, le diable souffle un petit

vent qui le rafraîchit et le récréé, et en même temps il fait jouer certains instruments dont l'harmonie est fort plaisante. Attiré par ce concert, Faust n'hésite pas à pénétrer plus avant, et invite l'aimable Belzébub à continuer sa route. Celui-ci, en coursier obéissant, repart et entraîne mon Faust de surprise en surprise. Le docteur rencontre tout d'abord un gros cerf volant avec de grosses cornes qui veut l'effondrer dans l'abîme; puis, arrivé au fond d'une caverne, il voit autour de lui des verminiers et autres bêtes puantes; puis viennent des ours qui joutent contre des couleuvres; enfin, au-dessus d'une tour, paraît un gros taureau volant qui court furieux contre Faust et le renverse rudement à bas de son siège. Désarçonné, le docteur tombe encore plus bas dans l'abîme avec de grandes blessures et un grand cri; il croit que c'en est fait de lui-même, mais il n'est pas au bout. Après avoir subi d'attaque d'un

vieux, tout hérissé magot qui vient le tourmenter, il dégringole encore, traverse successivement « un brouillard si épais, qu'il ne voit rien du tout, » puis « une nuée ténébreuse et puante, » puis « une eau grosse et tempétueuse, où deux dragons veulent le submerger, » puis « une grosse vapeur de chaline ardente, » et touche alors le fond « de l'abîme qui était fort creux et tout pointu par le dedans des rochers. » Là, il se tient comme s'il était mort, mais, se sentant encore vivant, il se décide à rouvrir les yeux; il ne voit rien, n'entend rien. Toutefois, au bout de quelques minutes, il distingue une lueur; il se traîne vers cette lueur et parvient ainsi à un immense feu où rôtiennent « plusieurs bourgeois, quelques empereurs, rois, princes, seigneurs, et des gens d'armes tout enharnachés à milliers. » C'était le feu de l'enfer. « Autour du feu, il y avait une grande chaudière pleine d'eau, dont quelques-

uns buvaient, les autres se rafraîchissaient et baignaient ; les autres, sortant de la chaudière, s'en couraient au feu pour s'échauffer. Le docteur Faust entra dans le feu, en voulut tirer une âme damnée, et, comme il pensait la tenir par la main, elle s'évanouit de lui tout à coup en arrière. Mais il ne pouvait alors demeurer là longtemps à cause de la chaleur ; et, comme il regardait çà et là, voici que vint le dragon ou bien Belzébub, avec sa selle dessus, et s'assit dessus et le passa ainsi en haut. »

Les diables, en gens bien élevés, ne pouvaient manquer de rendre à Faust la visite que celui-ci leur avait faite. Faust eut donc l'insigne honneur de recevoir chez lui les sept princes de l'enfer, et la légende nous décrit minutieusement le costume des augustes visiteurs. Belzébub, que nous connaissons déjà, était cette fois habillé en bœuf, avec deux oreilles effroyables et des cheveux peints de toutes couleurs,

mais il avait toujours sa queue de dragon. Lucifer était en homme, il était chevelu et picoté, de la couleur des glands de chêne rouge. Astaroth était en serpent ; il avait la queue colorée « comme des briques changeantes, deux petits pieds fort courts, tout jaunes, le ventre un peu blanc et jaunâtre, le cou tout de châtain roux, et une pointe en façon de piques et traits, comme le hérisson ; qui avançaient de la longueur des doigts. » Satan était en âne, avait les cornes des pieds longues d'une aune, et portait la queue du chat. Annabry était en chien noir et blanc, avec les oreilles longues de quatre aunes. Dythican était en perdrix, il avait seulement tout le cou vert et moucheté. Drac était en flamme bleue avec une queue rougeâtre. Enfin Bélial, qui est le plus important de tous, était en éléphant ; il avait l'épine du dos noire, les oreilles pendantes, les yeux tout remplis de feu, de grandes dents blanches comme neige et

une trompe-langue de trois aunes. Leurs Altesses honorent de leur présence le poète même de Faust.

Cependant cette existence de joie et de vanité ne peut durer toujours. Le terme fatal approche. Les vingt-quatre années sont écoulées. Faust n'a plus qu'un jour à vivre. Alors le docteur va trouver des bacheliers et des étudiants, ses anciens amis; il les réunit dans un souper splendide au village de Romlique, situé à une demi-lieue de Witttemberg; et, à la fin du repas il leur annonce qu'il a une faveur à leur demander. Cette faveur, c'est de vouloir bien mettre son corps en terre sainte le lendemain matin. Les étudiants se récrient vivement à cette idée funèbre, si malsonnante après un bon souper. Mais Faust leur explique la rigoureuse convention qu'il a faite avec Méphistophélès, les termes du billet qu'il a passé à l'ordre du diable, à vingt-quatre ans de date; et il ajoute que le démon

va se présenter chez lui pour être payé de l'âme qui lui est due. Les étudiants reprochant vivement à Faust, de ne pas les avoir prévenus à temps, car ils auraient pu le tirer des griffes de cet usurier-là par le moyen de bons théologiens. Mais, maintenant, il est trop tard. Faust a dépensé les vingt-quatre années de folle jeunesse que le diable lui a prêtées, et il faut que le diable lui-même soit remboursé. Le docteur n'a donc plus qu'à tenir son âme toute prête pour l'échéance.

Pourtant les étudiants sont de bons camarades : ils feront enterrer leur pauvre ami avec soin ; jusque-là, ils s'offrent bravement à attendre dans une autre chambre que le diable se soit présenté. Faust accepte cette offre généreuse, leur dit adieu et s'enferme seul. Entre minuit et une heure du matin, survient un grand vent qui ébranle la maison de tous côtés : les étudiants se croient perdus, sautent hors de leurs lits, et

« se consolent l'un l'autre, se disant qu'ils ne sortent point de la chambre. » Alors ils entendent des sifflements horribles et des hurlements épouvantables, « comme si la maison était pleine de serpents, de couleuvres et autres bêtes vilaines et sales, » et au milieu de ces hurlements, les cris : A l'aide ! au meurtre ! que pousse Faust « avec bien de la peine et à demi-voix. » Puis le calme se rétablit et tout rentre dans le silence. Au point du jour, les étudiants entrent intrépidement dans la chambre du docteur ; ils voient son sang répandu partout. Sa cervelle, ses yeux et quelques dents sont attachés à la muraille ; son corps qu'ils ne retrouvent que hors de la chambre est horriblement mutilé ; sa tête est écrasée, ses os sont brisés. Les étudiants réunissent pieusement ces restes, les ensevelissent, et s'en retournent à Wittemberg où ils racontent la triste fin de leur compagnon.

« Ainsi finit l'histoire de Faust qui est pour

» instruire tout bon chrétien, principalement
» ceux qui sont d'une tête et d'un sens capri-
» cieux et superbe, fou et téméraire, à craindre
» Dieu et à fuir tous les enchantements et tous
» les charmes du diable. »

Dans la courte analyse que je viens de faire de la légende allemande, le lecteur a pu remarquer qu'il n'est pas question de cet *art magnifique*, qui dès l'origine valut à Faust sa réputation de sorcier. Et pourtant l'identité entre le Faust de l'histoire et le Faust de la légende n'est pas douteuse. Ce Jean Faust que la biographie catholique nous montre faisant un pacte avec le diable et descendant aux enfers, est bien le même Jean Faust qui partage avec Guttemberg la gloire d'avoir inventé l'imprimerie; le même Jean Faust qui vint à Paris en 1462, pour offrir à Louis XI un des premiers exemplaires imprimés de la Bible, et qui, à cause de son invention même, fut accusé de sorcellerie et faillit être

brûlé vif. Le plus ancien historien qui ait parlé de la légende, Conrad Durieux, dit expressément qu'elle fut écrite à l'instigation des moines à qui la découverte de Faust avait enlevé pour toujours les fonctions lucratives de copistes. Klinger, l'auteur allemand d'un livre intitulé : *les Aventures de Faust et sa descente aux enfers*, émet la même opinion. Enfin, ce qui me paraît décisif, il existe d'autres légendes allemandes qui complètent celle que Palma Cayet a traduite et qui constatent que Faust s'était donné au diable pour réparer sa fortune, ruinée par les essais de son invention.

Relisons donc la biographie de Faust, et voyons si le fait dont il s'agit n'est pas caché sous quelque symbole. La légende, d'accord ici avec l'histoire, raconte formellement que Faust ne mourut pas seul; une femme et un enfant qu'il avait eu de cette femme périrent en même temps que lui. « Semblablement au même jour;

Hélène enchantée avec son fils d'enchantement ne furent plus trouvés depuis, mais s'évanouirent avec lui. » La femme qui vécut et qui mourut avec Faust, s'appelait Hélène. Il n'y a rien là d'extraordinaire., dira le lecteur sceptique, beaucoup de femmes s'appellent Hélène. C'est ici que le lecteur se trompe : l'Hélène enchantée et séduite par Faust n'est pas une Hélène vulgaire. Écoutez plutôt :

Un jour, — c'était un dimanche, — « des étudiants vinrent sans être invités à la maison du docteur Fauste pour souper avec lui, et apportèrent avec eux des viandes et du vin, car c'étaient gens de dépense volontaire. Comme donc le vin eut commencé à monter, il y eut propos à table de la beauté des femmes, et l'un commença de dire à l'autre qu'il ne voulait point voir de belle femme, sinon la belle Hélène de Grèce, parce que sa beauté avait été cause de la ruine totale de la ville de Troie, di-

» sant qu'elle devait être très-belle parce qu'elle
» avait été tant de fois dérobée, et que pour elle
» s'était faite une telle élévation.

» Le docteur Fauste répondit : Puisque vous
» avez tant de désir de voir la belle personne de
» la reine Héléne, femme de Ménélaus et fille de
» Tyndare et de Lédà, sœur de Castor et de Pol-
» lux, qui a été la plus belle femme de la Grèce,
» je veux vous la faire venir elle-même, que vous
» voyiez personnellement son esprit en sa forme
» et stature comme elle a été en vie.

» Sur cela le docteur défendit à ses compa-
» gnons que personne ne dit mot et qu'ils ne se
» levassent point de la table pour s'émouvoir à
» la caresser, et sortit hors du poêle.

» Ainsi, comme il entra dedans, la reine Hé-
» lène suivait après lui à pied, si admirablement
» belle que les étudiants ne savaient pas s'ils
» étaient eux-mêmes ou non, tant ils étaient
» troublés et transportés en eux-mêmes.

» Ladite Hélène apparut en une robe de pour-
» pre noire précieuse, ses cheveux lui traînaient
» jusques en bas, si excellemment beaux qu'ils
» semblaient être fin or, et si bas qu'ils venaient
» jusques au-dessous des jarrets, au gros de la
» jambe ; avec de beaux yeux noirs, un regard
» amoureux, et une petite tête bien façonnée,
» ses lèvres rouges comme des cerises, avec une
» petite bouche, un beau long cou blanc comme
» un cygne, ses joues vermeilles comme une
» rose, un visage très-beau et lissé, et son cor-
» sage longuet, droit et proportionné. Enfin, il
» n'eût pas été possible de trouver en elle une
» seule imperfection. Elle se fit ainsi voir par
» toute la salle du poêle, avec une façon toute
» mignarde et poupine, tellement que les étu-
» diants furent enflammés en son amour, et si
» ce n'est qu'il savaient que ce fût un esprit,
» il leur fût facilement venu un tel embrase-
» ment pour la toucher. Ainsi Hélène s'en

» retourna avec le docteur Fauste hors de l'é-
» tuve.

» Afin que l'esprit donnât du contentement au
» docteur Fauste avec sa misérable chair, il se
» présenta à lui environ à la minuit, comme s'il
» s'était éveillé, la figure de la belle Hélène de
» Grèce, toute telle que ci-devant il l'avait re-
» présentée devant les étudiants, et se mit en son
» sein, étant une stature toute pareille d'alors,
» avec un visage amoureux et charmant. Comme
» le docteur Fauste vit cela, il se rendit son pri-
» sonnier de cœur, tellement qu'il eut amitié
» pour elle et la tint pour sa femme de joie, qui
» lui gagna tellement l'amour, qu'il n'eût pu
» avoir sa vue hors d'elle, et enfin elle devint
» grosse de lui, en enfanta un fils dont le docteur
» Fauste se réjouit fort, et l'appela Juste Fauste.
» Mais comme il vint à la fin de sa vie, cet en-
» fant s'engloutit tout de même que sa mère. »

Admirable symbole! Hélène, cette merveil-

leuse créature qui rendit l'Asie jalouse de la Grèce et dont le sourire a fait l'Iliade, Hélène apparaissant tout à coup dans cette salle gothique devant des étudiants éblouis, c'est la beauté antique se révélant aux générations de l'avenir ! Cette magie auquel Faust a recours pour évoquer Hélène, c'est celle qui se pratique à Mayence, à Francfort et à Strasbourg, c'est celle qui tout à l'heure va ressusciter Homère, Eschyle, Platon, Tacite et Dante, — c'est l'Imprimerie ! Le talisman de Faust est une presse ! Les caractères cabalistiques dont il se sert, ce sont les vingt-quatre lettres de l'alphabet, tombées une à une de la planche xylographique dans la casse du compositeur, et devenues mobiles !

Mais cela ne suffit pas. Il ne suffit pas que le génie du moyen âge évoque la beauté antique, il faut qu'il s'unisse à elle et qu'il la féconde. Il ne suffit pas que Faust évoque Hélène, il faut qu'il s'unisse à elle et qu'il la rende mère.

L'enfant qui naît de cette union, la légende l'appelle Juste Faust; mais plus tard Goethe lui restituera son vrai nom; il l'appellera Euphorion, et il incarnera en lui la civilisation moderne.

Ainsi, le symbole est complet. La civilisation moderne naît de ce rapprochement fécond que l'imprimerie opère entre le génie du moyen âge et la beauté antique. Euphorion doit naître du mariage de Faust et d'Hélène.

La légende prend Faust à l'histoire et le transfigure. Désormais, Faust n'est plus le compositeur qui *lève la lettre* dans un atelier, il n'est plus l'ouvrier aux mains noircies, à la blouse tachée, qui fait épeler par un alphabet de plomb tous les chefs-d'œuvre de la pensée humaine. Il est le magicien superbe qui évoque Hélène et qui souffle aux héros leur maîtresse. Par une splendide métamorphose, l'inventeur de l'imprimerie est devenu un enchanteur tout puissant qui, à l'aide de ses démons familiers, a conquis

le pays classique et, après la victoire, a choisi pour son lit la plus belle. Le rival obscur de Guttemberg est devenu le rival éclatant de Paris. Faust est un Don Juan sublime qui aime la beauté suprême et qui, ne la trouvant pas autour de lui, l'aperçoit enfin dans l'antiquité, au milieu de sa cour de demi-dieux, s'élançe vers elle, l'enlève et la ramène éperdu du fond des siècles.

Quel drame étonnant dans ce symbole créé par l'imagination catholique ! Marlowe, ce poète de l'Angleterre calviniste dont nous allons révéler l'œuvre entière au public français, Marlowe comprit-il l'admirable sujet que fournissait à la scène la légende allemande ? On ne peut s'empêcher de le croire en lisant les vers que son Faust adresse à Hélène dès qu'il l'aperçoit :

« Est-ce là le visage qui lança mille navires et
» brûla les tours immenses d'Ilion ?

» Douce Hélène, rends-moi immortel avec un
» baiser... Ses lèvres aspirent mon âme! Voyez
» comme elle y vole!

» Viens, Hélène, viens, rends-moi mon âme!

» C'est ici que je veux vivre, car le ciel est sur
» ces lèvres, et tout ce qui n'est pas Hélène est
» poussière.

» Je veux être Paris et, pour l'amour de toi,
» au lieu de Troie, ce sera Wittemberg qui sera
» saccagée.

» Et je veux me battre avec le faible Ménélas,
» et porter tes couleurs aux plumes de mon
» casque.

» Oui, je blesserai Achille au talon, et puis je
» reviendrai à Hélène pour un baiser.

» Oh! tu es plus belle que la soirée vêtue de
» la beauté de ses milliers d'étoiles!

» Tu es plus brillante que Jupiter, quand il
» apparut en flamme à la malheureuse Sémélé!
» plus adorable que le monarque de la mer dans

» les bras azurés de la capricieuse Aréthuse !
» Et nulle autre que toi ne sera ma bien-
» aimée ! »

Certes, il est difficile d'exprimer en vers plus charmants la passion de Faust pour la beauté antique. L'erreur de Marlowe ne fut donc pas de méconnaître cette passion, ce fut de la traiter trop légèrement. Cette passion ne devait pas être seulement un incident, mais le sujet même de sa pièce. Il ne fallait pas se borner à énoncer en quelques vers l'amour de Faust pour Hélène; il fallait mettre cet amour en action; il fallait nous montrer le germanique Faust, substitué effectivement au troyen Paris, enlevant sous les yeux du spectateur la fille de Lédà, l'emmenant dans sa forteresse gothique et y soutenant contre les Grecs coalisés un autre siège de Troie. Il fallait nous le montrer combattant sur la scène avec le faible Ménélas. Il fallait nous le faire voir rom-

pant une lance avec Achille, et nous donner les émotions toutes nouvelles de ce tournoi prodigieux entre le chevalier et le héros.

Certes, s'il y avait un drame unique, c'était celui-là. Traité par le génie, ce drame pouvait réunir sur le terrain neutre de la magie l'antiquité et le moyen âge, le catholicisme et le paganisme ; il pouvait grouper sur la même scène, dans une sorte de sabbat encyclopédique, les créations de la féerie et les créations de la mythologie : il pouvait évoquer des profondeurs intimes de la nature où la fable, les caches, les génies et les dieux, les fées et les sirènes, les lutins et les naïades, les sorcières et les furies, et faire danser dans le même rayon de lune Méphistophélès avec Erichtho. Il pouvait animer dans son immense synthèse toutes les religions des hommes, vivifier du même souffle le panthéisme catholique et le panthéisme païen, et faire tenir dans le même décor l'Enfer et l'Hadès.

Voilà le drame que la légende allemande indiquait au poète. Mais si Marlowe n'a pas créé ce drame, ne lui en faisons pas un reproche. Ce n'est pas sa faute, c'est celle de son temps. Le moment n'était pas venu où ce sujet sublime qui planait dans le ciel pur de l'art, devait descendre du possible dans le réel.

Lorsque Marlowe vivait, c'est-à-dire à la fin du XVI^e siècle, les *idées générales* n'existaient pas ; l'humanité s'ignorait encore ; elle ne connaissait ni ses origines, ni ses luttes, ni sa vie passée, elle n'avait pas fait sur elle-même cette grande étude historique que je serais tenté d'appeler son examen de conscience ; elle n'avait pas retrouvé à travers les formules en apparence contradictoires de ses civilisations diverses l'unité de sa pensée ; elle n'avait pas constitué son identité ni bien établi son *moi*. Elle datait sa naissance intellectuelle, non pas comme aujourd'hui des religions primitives de l'Asie, ni des philosophies

grecques, mais du christianisme ; non d'Homère ni de Platon, mais de l'Évangile. Elle vivait depuis quinze siècles, penchée sur un seul livre qu'elle appelait le livre, la Bible, et elle jetait l'anathème à tout ce qui s'écartait du texte sacré. Josué avait arrêté le soleil dans sa marche ; donc il fallait jeter Galilée en prison. L'Exode avait dit : Tu ne souffriras point de sorciers parmi toi. Donc il fallait brûler les sorciers. L'humanité ne s'approchait qu'avec une curiosité inquiète des chefs-d'œuvre de l'antiquité nouvellement découverts par la Renaissance : d'avance, elle les regardait comme profanes. Elle n'étudiait la nature qu'en tremblant et avec la crainte d'y découvrir une hérésie. Les prêtres, catholiques et protestants, lui disaient : si tu doutes, tu es damnée. Et, chose douloureuse à dire, l'humanité avait peur de sa raison !

Marlowe ne pouvait donc pas voir dans Faust le personnage que nous connaissons aujourd'hui,

le metteur en œuvre de l'imprimerie, l'amant heureux de la beauté païenne, le dompteur de la matière, le révélateur d'un monde nouveau. Ou, du moins, s'il vit ce personnage, ce fut avec une telle appréhension qu'il referma bien vite la porte entre-bâillée du mystérieux symbole. Ce qu'il vit surtout dans Faust, c'est l'hérétique qui abandonne le dogme pour la science, c'est le curieux fils d'Ève qui cherche les secrets défendus, c'est le voluptueux trop pressé qui fait avec le serpent un marché de dupe et qui lui vend pour des plaisirs frelatés les félicités éternelles. Lui, le maître ès-arts de l'Université de Cambridge, il conclut son drame comme le moine allemand avait conclu la légende, par la damnation !

« Faust n'est plus, s'écrie Marlowe en terminant ; regardez son infernale chute, et puisse sa destinée diabolique engager le sage à n'avoir que de l'étonnement pour les choses défendues dont l'étude approfondie entraîne les

» esprits aventureux à des pratiques interdites
» par la puissance céleste. »

Ainsi, Marlowe confirme, au nom du protestantisme, le jugement que la légende avait prononcé contre Faust au nom du catholicisme. Faust, condamné en première instance par le papisme, est damné en appel par le calvinisme. Pour les deux religions, il n'y a que la foi qui sauve. Les martyrs et les bourreaux de la Saint-Barthélemy jettent en chœur le même cri : anathème au doute ! anathème à la science ! anathème aux œuvres !

Qu'importe que Faust soit bon, généreux, patriote, ainsi que nous le montre Marlowe ! qu'importe qu'il fasse exprès le voyage de Rome pour arracher un prêtre au bûcher du Saint-Office ! qu'importe qu'il veuille délivrer sa terre natale de l'étranger qui l'envahit ! Faust a douté de Dieu : son crime est là :

« Combien je m'enivre de cette idée ! s'est écrié

» Faust. Forcer les esprits à me chercher ce qui
» me plaît ! à me résoudre toutes les choses am-
» biguës ! à accomplir toutes les entreprises déses-
» pérées que je voudrai ! Sur mon ordre, ils vo-
» leront dans l'Inde pour me chercher l'or, ils
» pilleront l'océan pour m'avoir la perle d'Orient ;
» ils fouilleront tous les coins du nouveau monde
» pour m'en rapporter les fruits exquis et les
» délicatesses princières. Je leur ferai me lire la
» philosophie inconnue, je leur ferai faire une
» muraille de cuivre autour de toute l'Allemagne,
» et, autour de la belle Wittemberg, une ceinture
» du Rhin rapide ! Je leur ferai remplir les écoles
» publiques de talents grâce auxquels les étu-
» diants seront splendidement vêtus. Je lèverai
» des soldats avec l'argent qu'ils m'apporteront,
» et je chasserai de notre terre le prince de
» Parme ! »

Donc, Faust a voulu étudier, connaître, ré-
soudre les choses ambiguës, lire les philosophies

inconnues, demander à la nature le secret du bien-être et à la science le mot de la grande énigme, et il est damné pour cela, et un supplice éternel le punit, lui aussi, d'avoir voulu dérober le feu du ciel.

Telle est la pensée morale du drame de Marlowe. Eh bien ! qui le croirait, malgré cette conclusion si implacable à force d'être orthodoxe, les contemporains de Marlowe le trouvèrent encore trop indulgent ; ils lui reprochèrent d'avoir rendu Faust intéressant, et d'avoir, dans la scène finale, attiré sur le damné la pitié du spectateur. La mauvaise foi s'en mêla, et les puritains, adversaires acharnés du théâtre naissant, déclarèrent l'auteur complice de son héros ; par une tactique odieuse, renouvelée depuis contre plus d'un écrivain, ils rendirent Marlowe personnellement responsable des hardiesses philosophiques de Faust ; ils l'accusèrent d'avoir endossé le billet souscrit par Faust à l'ordre du diable et

de s'être écrié par la bouche du maudit : « Le mot damnation ne me terrifie pas, car je mets l'enfer dans l'Élysée; mon ombre sera avec les sages antiques. »

Un ancien camarade de Marlowe qui, comme lui, avait été acteur et auteur dramatique, mais qui, depuis, avait par dévotion renoncé publiquement au théâtre, Robert Greene appuya de son témoignage les accusations des puritains, en adjuvant hypocritement l'auteur de *Faust* de renoncer à l'*athéisme*, dans une brochure (a) où, par parenthèse, il flétrissait comme plagiaire le jeune William Shakespeare. On comprend toute la portée que devait avoir un tel témoignage, dans la bouche d'un homme qui avait été l'ami et le confident de Marlowe. Quel argument pour les ennemis du théâtre que de pouvoir attaquer

(a) Voir le pamphlet intitulé : *Groat's Worth of Wit*, par Robert Greene, 1592.

comme hérétique son plus illustre représentant, ce Kid Marlowe qui avait traduit avec tant d'éclat ces poèmes profanes, *Héro et Léandre* et la *Pharsale* de Lucain, cet écrivain précoce qui à vingt-cinq ans avait fait jouer cinq pièces, *Tamerlan*, *Édouard II*, le *Massacre de Paris*, le *Juif de Malte* et *Faust*, et qui avait trouvé cette forme si populaire où la prose alterne avec la poésie et où la tragédie se mêle à la comédie!

Ainsi dénoncé par son ancien ami Robert Greene, Marlowe fut poursuivi avec fureur par les puritains. Un de ceux-ci, le Révérend Thomas Beard, n'hésita même pas à se charger la conscience d'un mensonge en affirmant, dans un livre ayant pour titre : « *Théâtre des Jugements de Dieu*, » que l'auteur de *Faust* avait écrit contre la Bible un ouvrage qui n'a jamais existé! Un autre, nommé Bame, prépara un long réquisitoire où il exposait les « opinions damnables » de Marlowe, dans le but de lui in-

tenter un procès criminel. Et peut-être aurions-nous assisté au spectacle inouï d'un auteur dramatique brûlé vif pour les faits et gestes d'un de ses personnages, si une catastrophe imprévue n'avait suspendu les poursuites.

Cette catastrophe eut lieu le 15 juin 1593, et voici dans quelles circonstances : Christophe Marlowe, comme Shakespeare, comme Molière et comme tant d'autres, aimait une femme qui le trompait. Il finit par concevoir des soupçons sur elle, épia ses démarches et la surprit enfin dans un mauvais lieu aux bras d'un valet nommé Francis Archer. Éperdu de rage, il se jette sur le drôle, le poignard à la main ; le valet, agile et robuste, saisit la main armée de Marlowe, et, la retournant contre lui-même, lui enfonce violemment la lame dans l'œil. Le malheureux poète tombe expirant. On va vite chercher un chirurgien ; mais, quand il arrive, il est trop tard : la pointe a pénétré jusqu'au cerveau ; Marlowe est

mort ! Cette scène horrible , plus tragique que les drames mêmes du poète , se passait dans une ville de province , à Deptford . Aujourd'hui encore , on peut lire , dans cette ville , sur les registres mortuaires de l'église Saint-Nicolas cette inscription courte et sinistre : CHRISTOPHE MARLOWE , TUÉ PAR FRANCIS ARCHER , LE 16 JUIN 1593 . L'auteur de *Faust* , né au mois de février 1563 , avait à peine trente ans !

Le poète , mort , ne trouva même pas grâce devant ses ennemis . Ceux-ci lui firent son épitaphe dans une chanson qu'on peut juger par le couplet final :

His lust was lawless as his life,
And brought about his death ;
For in a deadly mortal strife,
Striving to stop the breath
Of one who was his rival foe,
With his own dagger slain ;
He groan'd , and word-spoke never moe,
Pierc'd through the eye and brain .

« Sa débauche était effrénée comme sa vie et
» causa sa mort ; car, dans une rixe mortelle, il
» essaya d'ôter le souffle à un homme qui était
» son rival, et fut tué avec sa propre dague ; il
» râla, et ne dit plus mot, ayant l'œil et la cer-
» velle transpercés. »

Cette atroce complainte peut donner une idée de l'acharnement des adversaires de Marlowe. Sa fin si douloureuse fut présentée par les prédicateurs puritains comme une expiation trop douce encore de cet *athéisme* qu'il avait professé dans ses œuvres.

Pour être juste dans nos critiques sur ce poète incompris et méconnu, jugeons donc son *Faust* non au point de vue absolu du sujet, mais au point de vue relatif de l'époque où il vécut. Songeons d'abord que Marlowe écrivait dans un temps où le théâtre était à peine né, où les grands tragiques s'appelaient Jodelle en France et Gascoigne en Angleterre. Prenons sa pièce,

non comme œuvre moderne, mais comme une œuvre de transition entre les mystères du moyen âge et le drame de Shakespeare, entre les farces de Coventry et *Hamlet*. Alors nous ne serons plus choqués des défauts de cette pièce, du manque d'unité, du décousu de l'action, du comique un peu vieilli de certaines situations, mais nous rendrons justice aux qualités réelles de l'œuvre. Nous admirerons la scène du pacte, si terrible par son prosaïsme même, et cette autre scène magnifique où la splendeur du ciel étoilé force Faust épouvanté à reconnaître l'existence de ce Dieu qu'il a renié. Nous admirerons les vers ravissants qui saluent l'apparition d'Hélène et ce monologue resté célèbre, où Faust, attendant l'approche de Satan, nous montre ses tortures intérieures, et nous peint avec un si éloquent désespoir la dernière heure d'un damné.

Rappelons-nous, en outre, quel était le fanatisme des contemporains de Marlowe, quelle

était la haine de ses ennemis, et nous reconnâtrons que ce n'est pas le talent qui a manqué à Marlowe, mais le public. En supposant que Marlowe eût compris parfaitement l'idée que représente Faust, c'est-à-dire l'amour du moyen âge pour l'antiquité, il eût certainement reculé devant les développements de cette idée; l'intolérance universelle ne lui eût pas permis d'animer ce sujet profane; toute l'Angleterre protestante aurait dénoncé comme une monstrueuse hérésie cette union de Faust et d'Hélène, réconciliant dans un baiser adultère le monde chrétien et le monde païen. Et peut-être, s'il avait entrepris cette réconciliation sacrilège, la loi aurait-elle forcé l'imprudent comédien à aller jouer le dernier acte de sa pièce sur la plate-forme d'un bûcher.

Ce qui était impossible à Marlowe, Goethe a pu le faire, lui! Pourquoi? C'est que Goethe a vécu dans un temps où la victoire intellectuelle

était remportée, où les dogmes étaient en déroute, où la pensée était libre. C'est que Goethe est venu après les encyclopédistes, après Bacon, après Locke, après Condillac, après Voltaire, après Diderot, après Spinoza ! Alors la terreur religieuse était passée ; la raison, rassurée par Descartes, avait cessé de trembler devant la foi. La nature était étudiée par l'homme au grand jour. Les connaissances humaines avaient quitté leur antique pseudonyme et pris leur vrai nom : l'alchimie avait jeté le masque et s'appelait la chimie ; l'astrologie avait jeté le masque et s'appelait l'astronomie ; l'hérésie avait jeté le masque et s'appelait la philosophie ; la magie avait dépouillé son mystérieux costume du moyen âge et s'appelait la science. Alors l'antiquité avait été examinée, explorée, fouillée dans tous ses chefs-d'œuvre et dans tous ses monuments. L'Olympe était devenu classique. Les statues des dieux renversées par la foi avaient été rele-

vées par l'art. Apollon avait retrouvé son piédestal au Belvédère, et Vénus ressuscitée avait dans chaque musée un temple.

Alors l'histoire avait découvert la filiation secrète des civilisations, et consacré par les faits cette union de l'antiquité et du moyen âge que la légende avait symbolisée dans les amours de Faust et d'Hélène.

Que l'on compare les existences si diverses de Marlowe et de Goethe, et l'on s'expliquera plus facilement la différence profonde de leurs deux oeuvres. Pour avoir voulu attirer sur Faust la pitié du spectateur, Marlowe, malgré la rigueur trop orthodoxe de sa conclusion, est accusé d'hérésie, renié par ses camarades, excommunié par le clergé : il serait jugé, condamné et brûlé peut-être, si le couteau de Francis Archer ne le sauvait du bûcher. Sa mort est regardée comme un châtement céleste, et la postérité, plus cruelle encore que les contemporains du poète,

le condamne à la peine infamante de l'oubli. Voyez, au contraire, la destinée de Goethe! Goethe, auteur à vingt-trois ans de la première partie de Faust, devient ministre d'un grand-duc de Saxe; il a sous sa direction souveraine l'Institut, les bibliothèques, les musées, les théâtres. Il ne gouverne pas Weymar, il y règne. Il y a sa cour de princes et de grands écrivains. Il admet à son baise-main toute la jeune Allemagne. Il peut à son gré disgracier Novalis et protéger Schiller. Lui, aussi, il est empereur et peu s'en faut qu'il ne fasse chasser par sa muse l'imprudent vainqueur d'Iéna qui a osé envahir ses domaines. Lui aussi, il est César, et il peut, sans être taxé d'usurpation, faire à son ami Falk cette question : « Combien de temps vais-je encore garder sur mon dos mon antique pourpre impériale? »

Souverain absolu de sa pensée et de son public, Goethe pouvait tout oser; il n'avait pas de

restriction à faire, pas de ménagements à garder. Il pouvait donc développer sans crainte l'idée que Marlowe avait dû se borner à indiquer. Aussi dès que Goethe eut compris cette idée qu'il avait complètement méconnue dans la première partie de son œuvre, dès qu'il eut compris le symbole prodigieux présenté par l'union de Faust et d'Hélène, il n'hésita pas à faire de cette idée et de ce symbole le sujet d'un drame nouveau. Il écrivit la seconde partie de *Faust*. Dans cette seconde partie, Faust n'est plus le Don Juan vulgaire que nous avons connu, le séducteur de Marguerite et l'assassin de Valentin. Il a repris l'individualité sublime que lui avait donnée la légende ; il est retourné à ses amours véritables, il est redevenu l'amant d'Hélène. Lui, le génie du moyen âge, il a reconquis enfin son homérique beauté et, grâce à ce légitime adultère, il enfante Euphorion, le génie moderne.

Mais parce que Goethe sut développer magni-

fiquement ce sujet, est-ce à dire pour cela qu'il l'ait créé? Parce qu'il fut l'auteur du drame définitif, est-il pour cela l'auteur de l'idée primitive? Le public, toujours ébloui par le succès, a reporté à Goethe tout l'honneur de l'invention : il a voulu, dans son enthousiasme aveugle, que Goethe fût véritablement le père de cette Hélène et de ce Faust dont il n'est que le glorieux parain ; et la critique, également fascinée, a encouragé sur ce point, sinon partagé, l'erreur du public. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Goethe, avec cette faculté qu'a le génie de s'absorber en lui-même, finit par être dupe de l'illusion générale. A force de s'assimiler son sujet par la contemplation, il finit par se figurer qu'il l'avait créé. Aussi, après avoir jeté le plan de la seconde partie de Faust, écrivait-il à Schiller avec un enthousiasme vraiment paternel, le 12 septembre 1800 : « J'ai mené à bien cette se-
» maine, les situations dont je vous ai parlé, et

» *mon Hélène est véritablement venue au jour.*
» Maintenant le beau m'attire tellement vers le
» cercle de mon héroïne que c'est une affliction
» pour moi d'avoir à la convertir en une sorte de
» conte bleu. » Et vingt ans plus tard, ayant re-
pris le travail abandonné, il disait à Zelter : « Je
» dois te confier que j'ai repris, pour ce qui re-
» gardé le plan poétique et non les développe-
» ments, les travaux préliminaires d'une œuvre
» importante sur laquelle, depuis la mort de
» Schiller, je n'avais pas jeté les yeux *et qui, sans*
» *le coup de collier d'aujourd'hui, serait de-*
» *meurée in limbo patrum.* Le caractère de
» cette œuvre est d'empiéter sur les domaines
» de la nouvelle littérature, et cependant *je défie*
» *qui que ce soit, au monde d'en avoir la moin-*
» *dre idée.* » Enfin quand l'œuvre eut paru, il
écrivait encore au même Zelter : « Je sais main-
» tenant comment *on a salué Hélène* à Edim-
» bourg, à Paris, à Moscou. L'Écossais cherche

» à pénétrer l'œuvre, le Français à la comprendre, le Russe à se l'approprier. » (*Goethe*, par M. Blaze, p. 42 et 43.)

Que Goethe me permette de lui répondre à la place de Zelter, et de lui faire respectueusement observer qu'il se montre ici un peu trop inquiet. Celle qu'il introduit dans le monde comme son Hélène, y avait déjà été présentée par d'autres. Déjà l'auteur de la légende allemande nous l'avait montrée dans les bras de Faust, et Marlowe dans de beaux vers nous avait expliqué le sens de cette union mystique.

Quand il écrivait à son ami, Goethe ignorait-il ces vers où le scénario de son troisième acte semble indiqué dans ses principaux détails, l'enlèvement d'Hélène, la substitution de Faust à Paris et son combat avec Ménélas? Goethe ignorait-il l'œuvre de Marlowe? Grave question qu'il est difficile de résoudre. Ce qui est certain, c'est qu'on pourrait aisément, malgré des différences

radicales, découvrir plus d'une analogie entre le *Faust* de Marlowe et le *Faust* de Goethe. Dans la première scène, par exemple, quand le Faust de Marlowe, assis dans son laboratoire, se résout, après avoir passé en revue toutes les scènes humaines, à pratiquer la magie, ne parle-t-il pas comme le Faust de Goethe? Quand, plus loin, le Faust de Marlowe évoque devant l'empereur d'Allemagne les fantômes muets d'Alexandre et de sa maîtresse, ne ressemble-t-il pas beaucoup au Faust de Goethe évoquant devant l'empereur d'Allemagne les fantômes muets de Pâris et de sa maîtresse? Le Faust de Marlowe et le Faust de Goethe ne sont-ils pas tous deux de zélés gibelins? et ne deviennent-ils pas tous deux, pour prix de leurs services, ministres de leur empereur?

A Dieu ne plaise que nous contestions l'originalité de Goethe dans son admirable drame. Ce que nous voulons, c'est que cette originalité, toute puissante qu'elle est, n'empiète pas sur

celle des autres. Or, l'originalité du grand poète de Weymar n'est pas là où la critique l'a mise complaisamment jusqu'ici ; elle n'est pas dans la création des figures principales de l'œuvre, mais dans l'invention des figures secondaires. Ce n'est pas lui qui a créé Hélène, pas plus que Faust, pas plus que Méphistophélès, pas plus que Wagner ; mais c'est lui qui a créé Euphorion, Homunculus, l'étudiant. L'originalité de Goethe n'est pas dans la découverte de l'idée, elle est dans le développement de l'idée, dans le changement des rapports entre les personnages, dans la composition des scènes. Ce qui est à lui et bien à lui, par exemple, c'est ce Walpurgis païen où Faust assiste au sabbat de l'antiquité, après avoir assisté au sabbat du moyen âge, où Méphistophélès, ce diable de la légende, se fourvoie parmi tous les démons de la mythologie, où ce grotesque du romantisme passe en revue tous les grotesques classiques, les Kabires, les Dac-

tyles, les Imbes, les Arimaspes, les Griffons et les Lamies. La légende, en conjurant Héléne, n'avait évoqué du passé que la beauté suprême; Goethe, en conjurant Phorkias, évoque la laideur idéale.

Ce qui est à Goethe encore, c'est le dénouement de son drame.

La légende catholique termine la vie de Faust par la damnation.

Le drame protestant de Marlowe l'achève par la damnation aussi.

Le drame panthéiste de Goethe la finit par le pardon.

Conclusion sublime, mais qui n'était possible qu'au dix-neuvième siècle ! Ce pacte que Faust a conclu avec le démon, Goethe le déchire; ce billet passé à l'ordre de l'usurier diabolique, il le déclare nul et non avenue, en vertu d'une justice supérieure dont la philosophie lui dicte l'arrêt. Et quant à l'âme du damné, cette âme que l'or-

thodoxie religieuse tenait enfermée dans l'enfer, Goethe la délivre, la purifie et la fait porter par les anges au sommet du paradis !

Telle est, en résumé, la part d'invention qui revient à Goethe dans son drame, part immense qui suffit à sa gloire. Mais, rappelons-nous-le bien, Faust n'appartient pas à un poète, il appartient à tous les poètes ; il n'appartient pas à un peuple, mais à tous les peuples ; il n'appartient pas à un art, mais à tous les arts. Il est à l'allemand Widmann qui le représente descendant aux enfers ; il est à l'anglais Marlowe qui le montre souffletant le pape ; il est au hollandais Rembrandt qui le peint ; vêtu d'une houppelande brune, debout devant sa table couverte d'almabics et de cornues, et regardant, les poings crispés, une figure cabalistique tracée sur le mur. — Personnage à la fois réel et fantastique, Faust n'est pas un homme, c'est un type. Il est le génie du moyen âge, éclairé, dans le clair obscur

du quinzième siècle, par la dernière lueur du crépuscule antique et par la première lueur de l'aurore moderne. — Pour l'histoire, il est l'ouvrier qui construit la gigantesque presse de Mayence ; pour la légende, il est l'alchimiste qui cherche la pierre philosophale, l'enchanteur qui évoque la beauté païenne, le sorcier qui se fait servir par des démons. Faust est le grand insurgé du doute contre la foi, du livre contre la cathédrale, de la science contre le dogme. Il est le grand hérétique, le grand excommunié, le grand désespéré. Faust est au Dieu catholique ce que le Titan est à Jupiter. Il n'appartient pas plus à Goethe que Prométhée à Eschyle.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO.



FAUST

DRAME

PAR

CHRISTOPHE MARLOWE

PERSONNAGES.

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.
RAYMOND, ROI DE HONGRIE.
LE DUC DE SAXE.
LE DUC D'ANHALT.
LE PAPE.
L'ÉVÊQUE DE REIMS.
BRUNO, anti-pape.
FRÉDÉRIC, }
MARTINO, } gentilshommes de la
BENVOLIO, } cour d'Allemagne.
LE DOCTEUR FAUST.
VALDÈS, }
CORNÉLIUS, } ses amis.
MEPHOSTOPHILIS, esprit serviteur de Faust.
WAGNER, son page.
TROIS ÉTUDIANTS.
UN VIEILLARD.
UN CABARETIER.
UN CHARRETIER.
UN MAQUIGNON.
DICK.
ROBIN, le clown.
LUCIFER.
BELZÉBUTH.
LA DUCHESSE D'ANHALT.
UNE HOTESSE.
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.
LE BON ANGE.
LE MAUVAIS ANGE.

Cardinaux, évêques, moines, soldats, esprits, démons, etc..

*La scène se passe dans diverses parties de l'Europe, principalement
à Wittemberg, à Rome et à Vienne.*

FAUST

Entre le Chœur (1).

LE CHŒUR.

Ce n'est pas en marchant dans les champs de Trassimène, où Mars épousa la belliqueuse Carthage, ni en se jouant aux caresses de l'amour, à la cour des rois où sont renversés les empires, ni par la pompe des exploits héroïques que notre Muse se propose d'exploiter son vers divin. Nous n'avons aujourd'hui, messieurs, qu'à vous présenter le spectacle des vicissitudes, bonnes ou mauvaises, de la fortune de Faust ; et maintenant nous en appelons à vos jugements patients, et nous parlons au nom de Faust enfant. Faust est né de parents d'infime origine, en Allemagne, dans une ville appelée Rhodes (2). En des années plus mûres,

il est parti pour Wittemberg, où ses parents l'ont élevé excellemment (3). Il fait tant de progrès dans les études sacrées, que bientôt il est honoré du nom de Docteur; il est supérieur à tous, et il peut disputer à ravir sur les célestes questions de la théologie, jusqu'au jour où, gonflé de savoir et d'amour-propre, il monte avec ses ailes de cire au-dessus de sa sphère, et où les cieux, en les faisant fondre, conspirent à sa chute. En effet, retombant à ses occupations diaboliques, le voilà qui se gorge des dons dorés de la science et qui s'enivre de la nécromancie maudite. Rien ne lui est si doux que la magie; il la préfère à son plus précieux bonheur. Sur ce, voici notre homme assis dans son laboratoire.

WITTEMBERG.

LE LABORATOIRE DE FAUST.

FAUST.

Règle tes études, Faust, et mets-toi à sonder la profondeur de ce que tu veux professer. Pour commencer, sois un théologien de nom, mais cherche la fin de toute science. — Vis et meurs dans les travaux d'Aristote. Douce Analytique, tu m'as ravi ! *Benè disserere est finis logices*. Est-il vrai que bien discuter soit le but suprême de la logique ? Cet art ne produit-il pas de plus grand miracle ? Alors ne lis plus cela : tu as atteint ce but. Un plus grand objet convient à l'esprit de Faust. Dis adieu à l'Économique, et que Galien vienne ! — Sois médecin, Faust ; entasse l'or, et sois immortalisé par quelque cure merveilleuse. *Summum bonum medicinæ sanitas*. Le but de la médecine est la santé de nos corps. Eh bien, Faust,

n'as-tu pas atteint ce but? Ne sont-elles pas exposées comme des monuments ces ordonnances par lesquelles des cités entières ont échappé à la peste et dont mille maladies désespérées ont été guéries? Et pourtant tu n'es toujours que Faust, un homme! Si tu pouvais faire vivre les hommes éternellement ou, quand ils sont morts, les ressusciter, alors cette profession mériterait d'être estimée. Médecine, adieu! — Où est Justinien? *Si una eademque res legatur duobus, alter rem, alter valorem rei*, etc. Misérable point de droit sur des legs chétifs. *Exhereditari filium non potest pater, nisi*, etc. Tel est le sujet des Institutes et le corps entier de la loi. Cette étude-là est bonne pour un cuistre mercenaire qui ne vise qu'à la bagatelle extérieure; elle est trop servile, trop illibérale pour moi. — Après tout, c'est encore la théologie qui vaut le mieux. La bible de Jérôme (⁴)! Faust, regarde la bien! *Stipendium peccati mors est*. Ah! *Stipendium peccati mors est*; le paiement du péché est la mort! c'est dur... *Si peccasse negamus, fallimur, et nulla est in nobis veritas*; si nous nions avoir péché, nous nous trompons, et il n'y a pas de vérité en nous. Eh bien, si nous sommes condamnés à pécher, nous sommes conséquemment sans doute condamnés à mourir; oui, à mourir d'une mort éternelle.

Comment appelez-vous cette doctrine? *Che sera, sera* : ce qui sera, sera. Théologie, adieu ! — Ces métaphysiques des magiciens, ces livres de nécromancie, sont célestes. Ces lignes ! ces cercles ! ces lettres ! ces caractères ! oui, voilà ce qui a le plus d'attrait pour Faust. Oh ! quel monde de profit et de délices, de pouvoir, d'honneurs, d'omnipotence, est promis là à l'artisan studieux ! Toutes les choses qui se meuvent entre les pôles fixes seront à mon commandement. Les empereurs et les rois ne sont obéis que dans leurs provinces respectives ; mais le domaine de celui qui triomphe ici, s'étend aussi loin que l'esprit de l'homme. Un magicien profond est un demi-dieu. Travaille ici, ma cervelle, à gagner une divinité ⁽³⁾.

Entre Wagner ⁽⁶⁾.

FAUST continuant.

Wagner, va me recommander à mes très-chers amis, Herman Valdès et Cornélius. Demande-leur instamment de venir me voir.

WAGNER.

J'y vais, monsieur.

Sort Wagner.

FAUST.

Leur conversation me sera d'un plus grand secours

que tous mes travaux; seul, je ne creuserais jamais si vite.

Entrent un bon ange et un mauvais ange.

LE BON ANGE.

O Faust! mets de côté ce livre damné et ne le regarde pas de peur qu'il ne tente ton âme et n'amoncelle sur ta tête l'accablante colère de Dieu. Lis, lis les Écritures. — Ceci n'est que blasphème!

LE MAUVAIS ANGE.

Continue ta marche, Faust, dans cet art fameux où tout le trésor de la nature est contenu. Sois sur la terre ce que Jupiter est au ciel, le seigneur et le maître des éléments.

Sortent les deux anges.

FAUST.

Combien je m'enivre de cette idée. Forcer les esprits à me chercher ce qui me plaît! à me résoudre toutes les choses ambiguës! à accomplir toutes les entreprises désespérées que je voudrai! Sur mon ordre, ils voleront dans l'Inde pour me chercher de l'or, ils pilleront l'océan pour m'avoir la perle de l'Orient; ils fouilleront tous les coins du Nouveau-Monde pour m'en rapporter les fruits exquis et les délicatesses princières.

Je leur ferai me lire la philosophie inconnue, et me dire les secrets de tous les rois étrangers. Je leur ferai faire une muraille de cuivre autour de toute l'Allemagne, et, autour de la belle Wittemberg, une ceinture du Rhin rapide. Je leur ferai remplir les écoles publiques de talents grâce auxquels les étudiants seront splendidement vêtus. Je lèverai des soldats avec l'argent qu'ils m'apporteront, et je chasserai de notre terre le prince de Parme (7), et je régnerai seul roi de toutes ces provinces. Oui, je ferai inventer par mes esprits serviles, pour les chocs de la guerre, des engins plus étranges que la carène brûlante qui mit en feu le pont d'Anvers (8).

Entrent Valdès et Cornélius.

FAUST.

Venez, Herman Valdès, venez, Cornélius, et donnez-moi le bonheur par vos sages leçons. Valdès, doux Valdès, Cornélius, sachez que vos conseils m'ont décidé enfin à pratiquer la magie et les arts occultes. La philosophie est insipide et obscure; le droit et la médecine sont pour les petits esprits; c'est la magie, la magie qui m'a ravi. Aidez-moi, doux amis, dans cette tentative. Oui, moi qui dans de subtils syllogismes ai ensablé tous les pasteurs de l'Église germa-

nique, moi qui ai forcé la jeunesse, orgueil de Wittemberg, à se presser autour de mes problèmes, comme les esprits damnés autour de Musée ⁽⁹⁾ quand il descendit aux enfers, je veux être savant comme cet Agrippa ⁽¹⁰⁾ dont l'ombre était honorée de toute l'Europe.

VALDÈS.

Faust, ces livres, ton génie et notre expérience nous feront sanctifier par toutes les nations. Comme les Maures indiens obéissent à leurs maîtres espagnols, ainsi les esprits de tous les éléments nous serviront à jamais tous trois. Pour nous faire escorte, ils seront, à notre gré, des lions, ou des reîtres allemands portant la lance de leurs chevaliers, ou des géants de Laponie trottant à nos côtés, ou parfois des femmes et des vierges, dont le front aérien reflétera plus de beauté que n'en ont les seins blancs de la reine d'Amour. De Venise, ils traîneront des galeries énormes, et, d'Amérique, la toison d'or qui remplit chaque année le trésor du vieux Philippe ⁽¹¹⁾, si le savant Faust est bien résolu.

FAUST.

Valdès, je suis aussi résolu à ceci que tu l'es à vivre; ainsi, plus d'objection.

CORNÉLIUS.

Pour accomplir les miracles de la magie, il est inutile que tu te voues à de nouvelles études. Celui qui est fort en astrologie, riche de langues, et connaisseur en minéraux, possède tous les principes qu'exige la magie. Sois donc sûr, Faust, d'avoir une renommée nouvelle, et d'être plus fréquenté pour ces mystères que jadis l'oracle delphien. Les Esprits me disent qu'ils peuvent mettre la mer à sec et recueillir le trésor de tous les naufrages, oui, et toutes les richesses que nos aïeux ont enfouies dans les entrailles massives de la terre. Alors, dis-moi, Faust, de quoi aurons-nous besoin tous trois ?

FAUST.

De rien, Cornélius. Oh ! mon âme est pleine d'algèresse ! Venez, enseignez-moi les démonstrations magiques, que je puisse conjurer dans quelque bois touffu et avoir en pleine possession toutes ces joies !

VALDÈS.

Hâte-toi donc vers quelque bois solitaire et emporte les œuvres du sage Bacon ⁽¹²⁾ et d'Albanus, le

psautier hébreu et le Nouveau Testament ; et quant à ce qui est nécessaire en outre, nous t'en informons avant de nous séparer.

CORNÉLIUS.

Valdès, fais-lui d'abord connaître les termes de l'art ; et puis, ayant appris toutes les autres cérémonies, Faust pourra éprouver son savoir par lui-même.

VALDÈS.

Oui, je vais d'abord t'enseigner les rudiments, et puis tu seras plus consommé que moi-même.

FAUST.

Allons ! venez dîner avec moi, et, après le repas, nous examinerons toutes les subtilités de la chose. Car je veux essayer ce que je puis faire avant de me coucher. Je veux conjurer cette nuit même, dussé-je en mourir !

Ils sortent.

UNE RUE.

Entrent deux Étudiants.

PREMIER ÉTUDIANT.

Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Faust, lui qui avait coutume de faire retentir nos écoles de ses *sic probo*.

Entre Wagner portant des flacons de vin.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Nous allons le savoir tout de suite ; voici son page.

PREMIER ÉTUDIANT.

Eh bien ! drôle, où est ton maître ?

WAGNER.

Le Dieu du ciel le sait.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

C'est qu'alors tu ne le sais pas ?

WAGNER.

Si, je le sais : preuve que la conclusion est mauvaise.

PREMIER ÉTUDIANT.

Allons, drôle, trêve de plaisanterie ; dis-nous où il est.

WAGNER.

Votre conclusion n'est pas logique, tout licenciés que vous êtes : donc reconnaissez votre erreur, et soyez attentifs.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Alors, tu ne veux nous rien dire ?

WAGNER.

Vous vous trompez, car je vais vous dire quelque chose. Si vous n'étiez pas des ganaches, vous ne me feriez jamais une pareille question. Car n'est-il pas, lui, ce que vous appelez *corpus naturale*, et tout *corpus naturale* n'est-il pas *mobile* ? Donc, pourquoi me faites-vous une pareille question ? Si je n'étais pas naturellement phlegmatique, lent à la

colère et prompt à la luxure (je pourrais dire à l'amour), il ne serait pas bon pour vous de venir à quarante pas de la place de l'exécution, car je ne doute pas de vous voir pendus à la session prochaine. Maintenant que je vous ai battus, je vais prendre l'air d'un théologien et vous dire ceci : En vérité, mes chers frères, mon maître est chez lui, à dîner avec Valdès et Cornélius ; ainsi que ce vin, s'il pouvait parler en informerait vos révérences ; et, sur ce, que le Seigneur vous bénisse, vous préserve et vous garde, mes chers frères !

Sort Wagner.

PREMIER ÉTUDIANT.

O Faust ! Je crains maintenant ce que j'avais longtemps soupçonné, que tu n'aies succombé à la science damnée, qui a rendu ces deux hommes infâmes dans le monde.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Il serait un étranger pour moi, au lieu de m'être allié, que le danger de son âme me mettrait en deuil. Mais, marchons, et allons informer de ceci le recteur : il est possible que ses graves avis retiennent Faust.

PREMIER ÉTUDIANT.

Je crains que rien ne puisse le retenir maintenant.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Voyons, pourtant, ce que nous pouvons faire.

Ils sortent.

UN BOIS.

Tonnerre et éclairs.— Entre Faust.

FAUST.

Maintenant que l'ombre lugubre de la nuit, désireuse de voir Orion à travers la bruine, s'élance du monde antarctique dans le ciel et en ternit l'azur de sa ténébreuse haleine, Faust, commence tes incantations, et vois si les démons obéiront à tes sommations, quand tu leur auras offert tes prières et tes sacrifices.— Dans ce cercle, voici le nom de Jehovah, dont l'anagramme est écrit en avant et en arrière ;

voici les noms abrégés des saints, figurant tous les élus du ciel; voici des inscriptions de signes et d'astres errants qui forcent les esprits à paraître. Donc, n'hésite pas, Faust, sois ferme et essaie tout ce que la magie peut accomplir.

Tonnerre.

Sint mihi Dii Acherontis propitii! Valeat numen triplex Jehovæ, ignei, aërii, aquitani spiritus! Salvete, Orientis princeps, Belzebub, inferni ardentis monarche, et Demogorgon! propitiamus vos, ut appareat et surgat Mephostophilis Dragon, quod tumeraris; per Jehovam, Gehennam et consecratam aquam quam nunc spargo; signumque crucis quod nunc facio; et per vota nostra, ipsa nunc surgat nostris dictatis Mephostophilis ⁽¹⁵⁾.

Entre un Démon.

FAUST.

Je te somme de retourner et de changer de forme; tu es trop laid pour m'accompagner. Pars et reviens vieux moine franciscain: cette sainte forme convient le mieux à un démon. (Sort le démon.) Je vois qu'il y a une vertu dans mes paroles célestes. Qui donc ne progresserait pas vite dans cette science? Comme ce Mephostophilis est pliant! comme il est plein d'obéis-

sance et d'humilité ! Telle est la force de la magie et de mes enchantements.

Revient Mephostophilis.

MEPHOSTOPHILIS.

Maintenant, Faust, qu'y a-t-il pour ton service ?

FAUST.

Je t'ordonne de m'assister tant que je vivrai et de faire tout ce que Faust te commandera ; quand ce serait de faire tomber la lune de sa sphère ou de faire engloutir le monde par l'Océan.

MEPHOSTOPHILIS.

Je suis le serviteur du grand Lucifer, et ne puis te suivre sans son congé ; nous ne devons rien exécuter en dehors de ce qu'il nous commande.

FAUST.

Ne t'a-t-il pas ordonné de m'apparaître ?

MEPHOSTOPHILIS.

Non, je suis venu ici de mon propre mouvement.

FAUST.

N'est-ce pas ma conjuration qui t'a évoqué ? Dis.

MEPHOSTOPHILIS.

C'a été la cause, mais pourtant par accident, car chaque fois que nous entendons un homme torturer le nom de Dieu, abjurer les Écritures et le Christ, son sauveur, nous volons dans l'espoir d'avoir son âme superbe ; mais nous ne venons jamais sans qu'il ait recours à des pratiques qui le mettent en danger d'être damné. Conséquemment, le chemin le plus court pour conjurer est d'abjurer bravement toute piété et de prier avec dévotion le prince de l'Enfer.

FAUST.

C'est ce que Faust a déjà fait, car il professe ce principe que le seul Belzébuth est l'Être suprême, et Faust se consacre entièrement à lui. Le mot damnation ne me terrifie pas, car je mets l'Enfer dans l'Élysée. Mon ombre sera avec les philosophes antiques. — Mais, pour laisser là ces vaines niaiseries des âmes humaines, dis-moi quel est ce Lucifer, ton seigneur ?

MEPHOSTOPHILIS.

C'est l'archirégent et l'archimaitre de tous les esprits.

FAUST.

FAUST.

Est-ce que ce Lucifer n'a pas été un ange jadis ?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, Faust, et bien tendrement aimé de Dieu.

FAUST.

Comment se fait-il donc qu'il soit prince des démons ?

MEPHOSTOPHILIS.

Oh ! à cause de son ambitieux orgueil et de son insolence. Voilà pourquoi Dieu l'a rejeté de la face du ciel.

FAUST.

Et qui êtes-vous, vous qui vivez avec Lucifer ?

MEPHOSTOPHILIS.

Les esprits malheureux qui vivent avec Lucifer ont conspiré contre notre Dieu avec Lucifer, et sont pour toujours damnés avec Lucifer.

FAUST.

Et où êtes-vous damnés ?

MEPHOSTOPHILIS.

En enfer.

FAUST.

Comment se fait-il alors que tu sois hors de l'enfer?

MEPHOSTOPHILIS.

Bah ! c'est ici l'enfer, et je n'en suis pas hors. Crois-tu donc que moi, qui ai vu la face de Dieu et goûté les joies éternelles du ciel, je ne sois pas tourmenté par dix mille enfers, en étant privé de cette impérissable béatitude ? O Faust ! laisse là ces frivoles demandes qui frappent de terreur mon cœur défaillant.

FAUST.

Quoi ! le grand Méphostophilis est-il à ce point ému d'avoir été privé des joies du ciel ? Apprends donc de Faust le courage viril et dédaigne ces joies que tu ne posséderas jamais. Va, porte ces nouvelles au grand Lucifer. Dis que tu as vu Faust encourir la mort éternelle par des pensées désespérées contre la divinité de Jupiter ; dis-lui que je lui livre mon âme pour qu'il m'accorde vingt-quatre années où il me fera vivre dans toutes les voluptés, t'ayant sans cesse

pour me servir, pour me donner tout ce que je demanderai, pour satisfaire à toutes mes questions, pour tuer mes ennemis et secourir mes amis, et obéir toujours à ma volonté. Va, retourne près du puissant Lucifer, et viens me rejoindre dans mon laboratoire, à minuit, pour me faire part des intentions de ton maître.

MEPHOSTOPHILIS.

J'y vais, Faust.

Il sort.

FAUST.

Eussé-je autant d'âmes qu'il y a d'étoiles, je les donnerais toutes pour Mephostophilis. Par lui, je serai le grand empereur du monde, et je ferai un pont à travers l'air mouvant pour traverser l'Océan avec une armée d'hommes. Je joindrai les hauteurs qui bornent la côte d'Afrique, et je ferai un même continent de cette contrée et de l'Espagne, pour les rendre toutes deux tributaires de ma couronne. L'empereur ne vivra qu'avec ma permission, ainsi que tous les potentats de l'Allemagne. Maintenant, que j'ai obtenu ce que je désirais, je vais attendre, en méditant sur cet art, que Mephostophilis revienne (14).

Il sort.

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DE FAUST.

Entrent Wagner et le clown.

WAGNER.

Ici, drôle ! gamin !

LE CLOWN.

Gamin ! oh ! quelle insulte à ma personne ! Corbleu ! gamin vous-même ! Vous avez vu beaucoup de gamins avec de la barbe, j'en suis sûr !

WAGNER.

Tes rentrées sont médiocres, n'est-ce pas ?

LE CLOWN.

Et mes sorties pires encore, comme vous pouvez voir, monsieur.

WAGNER.

Hélas ! pauvre esclave ! voyez comme sa pauvreté plaisante sa nudité même ! Je sais que le maraud est sans emploi et si affamé, qu'il donnerait son âme au

diable, j'en suis sûr, pour une épaule de mouton, quand elle serait toute crue.

LE CLOWN.

Oh ! non ; je la voudrais bien rôtie et avec une bonne sauce, si je la payais si cher, je puis vous l'affirmer.

WAGNER.

Eh bien ! drôle, veux-tu être mon homme et entrer à mon service. Je te ferai vêtir comme un digne disciple.

LE CLOWN.

Comment ? en vert ?

WAGNER.

Non, en soie écrue, nuance pied d'alouette.

LE CLOWN.

Pied d'alouette ! Cette plante-là tue la vermine : il paraît que je serai pouilleux si je vous sers.

WAGNER.

Bah ! tu le seras toujours, que tu me serves ou non. Car, si tu ne t'engages pas avec moi pour sept

ans, drôle, je te jure que je fais de tous les poux du monde les familiers de ta personne, pour qu'ils te mettent en pièces.

LE CLOWN.

Ma foi, monsieur, vous pouvez vous épargner ce travail, car ils sont aussi familiers avec moi que s'ils me payaient pour leur boire et pour leur manger, je puis vous l'affirmer.

WAGNER.

Allons, drôle, trêve de plaisanterie ! et prends ces florins.

LE CLOWN.

Oui, pardieu, monsieur, et je vous remercie.

WAGNER.

Ainsi, maintenant, tu dois toujours être prêt à l'heure, à quelque instant et en quelque lieu que le diable vienne te chercher.

LE CLOWN.

Nenni ! reprenez vos florins ; je n'en veux pas.

WAGNER.

Je ne les reprends pas. Tu es engagé. Prépare-toi,

sinon je fais immédiatement apparaître deux diables pour t'emporter. Banio ! Astaroth !

LE CLOWN.

Astaroth ? Si Astaroth approche, je le rote ; je n'ai pas peur d'un diable.

Entrent deux Démons.

WAGNER.

Eh bien ! monsieur, voulez-vous me servir maintenant ?

LE CLOWN.

Oui, bon Wagner ; faites partir les diables alors.

WAGNER.

Esprits, partez.

Sortent les Démons.

Maintenant, drôle, suis-moi.

LE CLOWN.

Oui, monsieur ; mais, écoutez, maître, m'enseignerez-vous l'art de conjurer ?

WAGNER.

Oui, je t'apprendrai à te changer en chien, en chat, en souris, en rat, en n'importe quoi !

LE CLOWN.

En chien, en chat, en souris, ou en rat ! Oh ! admirable Wagner !

WAGNER.

Manant, appelle-moi maître Wagner ; et vois à marcher avec attention ; que ton œil droit soit toujours diamétralement fixé sur mon talon gauche, que tu puisses toujours *quasi vestigias nostras insistere*.

LE CLOWN.

Bien, monsieur, je m'y engage.

Ils sortent.

LE LABORATOIRE DE FAUST.

FAUST seul.

Maintenant, Faust, tu es nécessairement damné ; tu ne peux plus être sauvé. A quoi bon alors penser à Dieu ou au ciel ? Loin de toi ces vaines chimères du

désespoir ! Désespère de Dieu, mais aie foi en Belzébuth. Ne recule pas, Faust ; sois ferme. Pourquoi hésites-tu ? Oh ! quelque chose me murmure à l'oreille : Abjure cette magie, retourne à Dieu. Pourquoi ? Il ne m'aime plus. Le Dieu que je sers, c'est mon propre appétit, pour qui l'amour de Belzébuth est tout ; c'est à lui que je veux bâtir un autel et une église et offrir le sang tiède des nouveau-nés.

Entrent les deux Anges.

LE MAUVAIS ANGE.

Avance toujours, Faust, dans cet art fameux.

LE BON ANGE.

Doux Faust, renonce à cet art exécrable.

FAUST.

Contrition, prière, repentir, que sont toutes ces choses ?

LE BON ANGE.

Oh ! ce sont les moyens de te ramener au ciel.

LE MAUVAIS ANGE.

Ce sont plutôt des illusions, fruits de la démence, qui rendent imbéciles ceux qui y ont recours.

LE BON ANGE.

Doux Faust, pense au ciel et aux choses célestes.

LE MAUVAIS ANGE.

Non, Faust, pense à la gloire et à la richesse.

Les deux Anges sortent.

FAUST.

La richesse ! Oui, la seigneurie d'Embsen m'appartiendra. Tant que Mephostophilis me gardera, quelle puissance peut me nuire ? Faust, tu es en sûreté ; arrière toutes ces hésitations ! Viens, Mephostophilis, et rapporte-moi d'heureuses nouvelles de la part du grand Lucifer. N'est-il pas minuit ? Viens, Mephostophilis. *Veni, veni*, Mephostophilis !

Entre Mephostophilis.

FAUST.

Maintenant, dis-moi, qu'a décidé Lucifer, ton seigneur ?

MEPHOSTOPHILIS.

Que je servirais Faust tant qu'il vivrait, pourvu que tu achètes mes services au prix de ton âme.

FAUST.

Faust l'a déjà risquée pour t'avoir.

MEPHOSTOPHILIS.

Mais maintenant il faut que tu en fasses un legs solennel et que tu écrives avec ton propre sang l'acte de donation ; Lucifer réclame cette garantie. Si tu la lui refuses, je dois retourner en enfer.

FAUST.

Arrête, Mephostophilis ; dis-moi à quoi mon âme est bonne pour ton maître.

MEPHOSTOPHILIS.

A agrandir son royaume.

FAUST.

Est-ce là le motif pour lequel il nous tente ainsi ?

MEPHOSTOPHILIS.

Solamen miseris socios habuisse doloris. (C'est une consolation pour les malheureux d'avoir des compagnons de douleurs.)

FAUST.

Ah ! mais, souffrez-vous des peines qui nous torturent, nous autres ?

MEPHOSTOPHILIS.

Autant que les âmes humaines. Mais, dis-moi, Faust, aurai-je ton âme? Tu sais que je serai ton esclave, que je te servirai, que je te donnerai plus que tu n'as d'imagination pour demander.

FAUST.

Oui, Mephostophilis, je te donne mon âme.

MEPHOSTOPHILIS.

Eh bien, Faust, mets-toi courageusement cette lame dans le bras et engage ton âme de façon qu'à un certain jour le grand Lucifer puisse la réclamer comme sienne; alors tu seras aussi grand que Lucifer.

FAUST.

Tiens! Mephostophilis, pour l'amour de toi, Faust s'est incisé le bras; il écrit avec son sang la cession de son âme au grand Lucifer, seigneur et maître suprême de la nuit éternelle. Regarde ce sang qui jaillit de mon bras; puisse-t-il être propice à mon désir!

MEPHOSTOPHILIS.

Rédige bien la chose, Faust, sous forme d'acte de donation.

FAUST.

Oui, c'est ce que je fais ; mais, Mephostophilis, mon sang se glace et je ne puis plus écrire.

MEPHOSTOPHILIS.

Je vais te chercher du feu pour le fondre immédiatement.

Sort Mephostophilis.

FAUST.

Que peut présager ceci ? Mon sang s'arrête : est-ce qu'il ne veut pas que j'écrive ce billet ? Pourquoi ne coule-t-il pas, que je puisse écrire encore ?.. « Faust donne son âme... » Oh ! il s'est arrêté là. Eh bien ? pourquoi ne la donnerais-je pas ! Mon âme n'est-elle pas à moi ? Récrivons donc : « Faust donne son âme. »

Rentre Mephostophilis avec un tison.

MEPHOSTOPHILIS.

Tiens ! Faust, voilà du feu ; approche-le.

FAUST.

C'est cela, voilà le sang qui commence à filtrer de nouveau ; je vais achever tout de suite.

MEPHOSTOPHILIS.

Que ne ferais-je pas pour obtenir son âme ?

FAUST.

Consummatum est. Le billet est terminé, et Faust a légué son âme à Lucifer ; mais quelle est cette inscription sur mon bras ? *Homo, fuge !* Où dois-je fuir ? Si c'est au ciel, il me rejettera en enfer. Mes sens sont déçus, il n'y a rien d'écrit là. Oh ! si, je vois parfaitement, là, écrit : *Homo, fuge !* N'importe, Faust ne fuira pas.

MEPHOSTOPHILIS.

Je vais lui chercher quelque chose pour distraire son esprit.

Il sort.

Entrent des Démons qui mettent une couronne sur la tête de Faust et le revêtent d'un magnifique costume. Ils partent en dansant.—
Rentre Mephostophilis.

FAUST.

Que signifie cette parade ? Parle, Mephostophilis.

MEPHOSTOPHILIS.

Rien, Faust. C'est uniquement pour charmer ton esprit et te faire voir ce que la magie peut exécuter.

FAUST.

Mais pourrai-je évoquer de pareils esprits quand je voudrai ?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, Faust, et faire de plus grandes choses encore.

FAUST.

Alors, Mephostophilis, prends ce parchemin ; c'est l'acte en vertu duquel je donne mon corps et mon âme, mais à condition toutefois que tu exécuteras toutes les conventions et articles arrêtés entre nous deux.

MEPHOSTOPHILIS.

Faust, je jure par l'enfer et par Lucifer de remplir tous les engagements pris entre nous deux.

FAUST.

Alors, écoute, je vais te le lire, Mephostophilis.

« Aux conditions suivantes :

- » PREMIÈREMENT. Que Faust soit un esprit en forme et en substance ;
- » SECONDEMENT. Que Mephostophilis soit le serviteur de Faust et soumis à ses ordres ;
- » TROISIÈMEMENT. Que Mephostophilis accomplisse pour Faust et lui fournisse tout ce qu'il demandera ;

» QUATRIÈMEMENT. Que Mephostophilis soit toujours
 » dans la maison ou dans la chambre de Faust, in-
 » visible ;

» CINQUIÈMEMENT enfin. Qu'il apparaisse audit Jean
 » Faust à quelque moment, sous quelque apparence
 » ou forme qu'il plaise à celui-ci ;

» Moi, Jean Faust, de Wittemberg, docteur, par ces
 » présentes,

» Je donne à la fois mon corps et mon âme à Luci-
 » fer, prince de l'Orient, et à son ministre Mephosto-
 » philis ; et en outre, — vingt-quatre années étant
 » expirées sans que les articles ci-dessus aient été
 » violés, — leur donne plein pouvoir de venir chercher
 » et emporter ledit Faust, corps et âme, dans leur
 » habitation, quelle qu'elle soit.

» Par moi,

» JEAN FAUST. »

MEPHOSTOPHILIS.

Parlez, Faust, ce que vous me remettez là est-il bien
 votre billet ?

FAUST.

Oui ; prends-le, et le diable t'avancera dessus.

MEPHOSTOPHILIS.

C'est bien. Maintenant, Faust, demande-moi ce que tu voudras.

FAUST.

D'abord je veux te faire une question sur l'enfer. Dis-moi où est le lieu que les hommes appellent enfer?

MEPHOSTOPHILIS.

Au-dessous des cieux.

FAUST.

Oui, comme toutes les autres choses ; mais à quel endroit?

MEPHOSTOPHILIS.

Dans les entrailles des éléments, où nous sommes torturés et où nous restons pour toujours. L'enfer n'a pas de limites ; il n'est pas circonscrit à une place qui lui soit propre ; mais là où nous sommes est l'enfer, et là où est l'enfer nous devons toujours être. Bref, quand tout l'univers se dissoudra et que toutes les créatures seront jugées, tous les lieux qui ne seront pas ciel seront enfer.

FAUST.

Je pense que l'enfer est une pure fable.

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, pense ainsi toujours, jusqu'à ce que l'expérience change ton idée.

FAUST.

Quoi ! crois-tu donc que Faust sera damné ?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, de toute nécessité, car voici le contrat par lequel tu cèdes ton âme à Lucifer.

FAUST.

Oui, et mon corps aussi ; et puis après ? Crois-tu que Faust soit assez niais pour s'imaginer qu'après cette vie il y ait quelque peine ? Non, ce sont des billesées, des contes de vieilles bonnes femmes.

MEPHOSTOPHILIS.

Mais je suis un exemple pour prouver le contraire ; car je te dis que je suis damné et que me voici en enfer.

FAUST.

Soit ! si ceci est l'enfer, je me damne très-volontiers. Qu'est-ce, après tout ? Dormir, manger, se promener et causer ! Mais laissons cela. Je veux épouser la plus belle fille de l'Allemagne ; car je suis libertin et lascif, et je ne peux pas vivre sans femme.

MEPHOSTOPHILIS.

C'est bien, Faust. Tu auras une femme.

Il sort et revient ramenant une Diablesse.

FAUST.

Quelle est cette exhibition ?

MEPHOSTOPHILIS.

Eh bien ! Faust, veux-tu toujours te marier ?

FAUST.

Voilà une ardente drôlesse, en vérité. Non, je n'épouse plus.

MEPHOSTOPHILIS.

Le mariage n'est qu'une niaiserie cérémonieuse. Si tu m'aimes, n'y pense plus ; je te choisirai les plus belles courtisanes, et je te les conduirai chaque matin

à ton lit. Celle que tes yeux aimeront, ton cœur l'aura, fût-elle chaste comme Pénélope, sage comme la reine de Saba, ou belle comme le brillant Lucifer avant sa chute. Tiens, prends ce livre et médite-le; la lecture répétée de ces lignes produit l'or; le tracé de ce cercle sur le sol produit le tonnerre, les trombes, les ouragans, les éclairs; prononce ceci trois fois dévotement, en toi-même, et des hommes tout harnachés t'apparaîtront, prêts à exécuter ce que tu commanderas.

FAUST.

Merci, Mephostophilis, de ce précieux livre; je le garderai aussi soigneusement que ma vie ⁽¹⁶⁾.

Ils sortent.

Entre le Chœur.

LE CHŒUR.

Le savant Faust, voulant connaître les secrets de l'astronomie inscrits dans le livre céleste de Jupiter, est monté, pour escalader l'Olympe, assis sur un char de feu éblouissant que traîne un attelage de vigoureux dragons. Il est parti pour étudier la cosmographie. Puis, à ce que je devine, il s'arrêtera d'abord à Rome pour voir le pape et les mœurs de sa cour, et prendre part à la fête de saint Pierre qu'on célèbre magnifiquement ce jour-là.

SUR LA ROUTE.

Entrent Faust et Mephostophilis.

FAUST.

Quand je contemple les cieux, alors je me repens et je te maudis, méchant Mephostophilis, de m'avoir privé de leurs joies.

MEPHOSTOPHILIS.

C'est toi qui l'as voulu, Faust; remercie-toi toi-même. Mais crois-tu que le ciel soit une chose si splendide? Je te le dis, Faust, il n'est pas la moitié aussi beau que toi ou qu'aucun homme qui respire sur terre.

FAUST.

Comment prouves-tu cela?

MEPHOSTOPHILIS.

Le ciel a été fait pour l'homme, donc l'homme est supérieur au ciel.

FAUST.

Si le ciel a été fait pour l'homme, il a été fait pour

moi. Oh ! je veux renoncer à cette magie et me repentir.

Entrent les deux Anges.

LE BON ANGE.

Faust, repens-toi, le ciel aura encore pitié de toi.

LE MAUVAIS ANGE.

Tu es un esprit, Dieu ne peut avoir pitié de toi.

FAUST.

Qui donc bourdonne à mon oreille que je suis un esprit ? Je serais un démon, que Dieu pourrait encore avoir pitié de moi ; oui, Dieu aura pitié de moi si je me repens.

LE MAUVAIS ANGE.

Oui, mais Faust ne se repentira jamais.

Sortent les deux Anges.

FAUST.

Mon cœur est endurci, je ne puis me repentir. C'est à peine si je puis nommer le salut, la foi ou le ciel. J'ai sous ma main, pour me dépêcher moi-même, des épées, des poisons, des cordes, une pointe empoisonnée ; et je l'eusse déjà fait bien vite si le doux plaisir n'avait pas vaincu le désespoir profond ; si je n'avais

pas eu l'aveugle Homère pour me chanter les amours d'Alexandre et la mort d'Enone ; si je n'avais pas eu celui qui bâtit les murs de Thèbes au son ravissant de sa harpe mélodieuse pour me faire de la musique avec mon Mephostophilis. Pourquoi donc mourrais-je alors ou me désespérerais-je indignement ? J'y suis résolu, Faust ne se repentira pas. Viens, Mephostophilis, causons de nouveau et raisonnons sur la divine théologie. Parle, y a-t-il beaucoup de sphères au-dessus de la lune ? Tous les corps célestes ne font-ils qu'un globe, de même que la substance de cette terre concentrique ?

MEPHOSTOPHILIS.

De même que les éléments de la terre, les cieux, depuis la lune même jusqu'à l'orbe impérial, se recouvrent les uns les autres de leur sphère respective et se meuvent conjointement sur un axe dont l'extrémité est appelée le grand pôle de l'univers. Saturne, Mars et Jupiter ne sont pas des noms fictifs ; ce sont des astres du soir.

FAUST.

Ces astres ont-ils tous le même mouvement, *situ et tempore* ?

MEPHOSTOPHILIS.

Tous se meuvent d'orient en occident, en vingt-quatre heures, sur les pôles du monde; mais ils diffèrent tous dans leur mouvement sur le champ du zodiaque.

FAUST.

Ces chétives questions, Wagner peut les résoudre. Mephostophilis n'a-t-il pas une science plus haute? Qui ne connaît le double mouvement des planètes? qui ne sait que le premier mouvement s'accomplit en un jour naturel, et le second ainsi : pour Saturne, en trente ans; pour Jupiter, en douze; pour Mars, en quatre; pour le Soleil, Vénus et Mercure, en un an; pour la lune, en vingt-huit jours ⁽⁴⁶⁾? Ce sont là des questions bonnes pour des commençants. Mais, dis-moi, chaque sphère a-t-elle une existence propre, une intelligence?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui.

FAUST.

Combien y a-t-il de cieux ou sphères?

MEPHOSTOPHILIS.

Neuf : les sept planètes, le firmament et le ciel impérial.

FAUST.

Mais n'existe-t-il pas un autre ciel, le *cælum ignæum et chrystallinum*?

MEPHOSTOPHILIS.

Non, ce sont de pures fables.

FAUST.

Résous-moi cette question. Pourquoi les conjonctions, les oppositions, les éclipses ne se font-elles pas régulièrement? Pourquoi sont-elles plus ou moins fréquentes selon les années?

MEPHOSTOPHILIS.

Per inæqualem motum respectu totius.

FAUST.

C'est bien, tu m'as répondu; mais dis-moi qui a fait le monde.

MEPHOSTOPHILIS.

Non.

FAUST.

Mon bon Mephostophilis, dis-le-moi !

MEPHOSTOPHILIS.

Ne me secoue pas, Faust.

FAUST.

Vilain, ne t'es-tu pas engagé à tout me dire ?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, tout ce qui n'est pas contre notre empire. Ceci l'est. Tu es damné, pense à l'enfer.

FAUST.

Faust pense à Dieu qui a fait le monde.

MEPHOSTOPHILIS.

Souviens-toi !

FAUST.

Ah ! va-t'en, esprit maudit, va-t'en au hideux enfer ! C'est toi qui as damné l'âme en détresse de Faust.

Sort Mephostophilis.

Entrent les deux Anges.

LE MAUVAIS ANGE.

Trop tard !

LE BON ANGE.

Jamais trop tard, si Faust se repent.

LE MAUVAIS ANGE.

Si tu te repens, les démons te déchireront en morceaux.

LE BON ANGE.

Repens-toi, et jamais ils ne soulèveront ton corps.

Sortent les Anges.

FAUST.

O Christ ! mon sauveur, mon sauveur ! au secours ! sauve l'âme en détresse de Faust !

Entrent Lucifer, Belzébuth et Mephostophilis.

LUCIFER.

Christ ne peut sauver ton âme, car il est juste. Il n'est personne à qui je m'intéresse autant qu'à toi.

FAUST.

Oh ! qui es-tu ? toi qui as l'air si effrayant !

LUCIFER.

Je suis Lucifer, et celui-ci est un prince de l'enfer, mon compagnon.

FAUST.

Ah ! Faust ! ils sont venus chercher ton âme !

BELZÉBUTH.

Nous sommes venus pour te dire que tu nous outrages.

LUCIFER.

Tu invoques Christ, contrairement à ta promesse.

BELZÉBUTH.

Tu ne devrais pas penser à Dieu.

LUCIFER.

Pense au démon.

BELZÉBUTH.

Et à sa mère.

FAUST.

Je ne recommencerai plus : pardonnez à Faust pour cette fois, il s'engage à ne jamais lever les yeux vers le ciel.

LUCIFER.

C'est ainsi que tu te montreras serviteur obéissant, et nous t'en récompenserons hautement.

BELZÉBUTH.

Faust, nous sommes venu en personne de l'enfer pour te faire assister à quelque divertissement : assieds-toi, et tu vas voir les sept péchés mortels t'apparaître sous leur forme et sous leurs traits véritables.

FAUST.

Ce spectacle sera aussi charmant pour moi que le paradis l'était pour Adam au premier jour de la création.

LUCIFER.

Ne parle pas de paradis ni de création, mais regarde bien l'exhibition. Mephostophilis, va les chercher.

Entrent les sept péchés mortels.

BELZÉBUTH.

Maintenant, Faust, demande-leur leur nom et leur caractère.

FAUST.

Oui, sans plus tarder. Qui es-tu, toi, le premier?

L'ORGUEIL.

Je suis l'Orgueil : je ne daigne pas avoir de pa-

rents. Je suis comme la puce d'Ovide ; je puis me fourrer dans tous les coins d'une fille ; tantôt, sous forme de perruque, je m'asseois sur son front ; tantôt, sous forme de collier, je me pends à son cou ; tantôt, sous forme d'éventail à plumes, je la baise ; et alors, me changeant en chemise brodée, je fais ce que je veux. Mais fil ! quelle est cette odeur ! Je ne dirai pas un mot de plus pour la rançon d'un roi, à moins que la terre ne soit parfumée et couverte de tapisseries.

FAUST.

Tu es un fier drôle, en vérité ! Et qui es-tu, toi, la seconde ?

L'AVARICE.

Je suis l'Avarice, née d'un vieux ladre, dans un sac de cuir. Si je pouvais obtenir maintenant mon désir, cette maison, vous, tout se changerait en or que je pourrais verser soigneusement dans ma cassette. O mon doux or !

FAUST.

Et qui es-tu, toi, la troisième ?

L'ENVIE.

Je suis l'Envie, née d'un ramoneur et d'une écaïl-

lère. Je ne sais pas lire, et aussi je voudrais que tous les livres fussent brûlés. Je maigris de voir les autres manger. Oh ! si une famine universelle pouvait venir, que tout le monde mourût et que je vécusse toute seule ! tu verrais alors comme je serais grasse ! Mais faut-il que tu sois assis et que je reste debout ? Descends avec moi, que diable !

FAUST.

Va-t'en, misérable envieuse. Mais qui es-tu, toi, la quatrième ?

LA COLÈRE.

Je suis la Colère ; je n'ai ni père, ni mère ; j'ai bondi de la gueule d'un lion, quand j'étais à peine âgée d'une heure ; depuis lors, j'ai couru le monde dans tous les sens, avec cette boîte à épées, me blessant moi-même quand je ne trouvais personne avec qui me battre ; je suis née en enfer et j'y regarde partout, car quelqu'un d'entre vous doit être mon père.

FAUST.

Et qui es-tu, toi, la cinquième ?

LA GOURMANDISE.

Je suis la Gourmandise : mes parents sont tous

morts, et le diable a voulu que ces gueux ne me laissassent qu'une petite pension qui me paye à peine trente repas et dix outres de vin par jour, une niaiserie pour suffire aux besoins de la nature ! Je suis de race royale : mon père est un jambon de lard, et ma mère un muids de claret ; mes parrains s'appellent Pierre Harengsaur et Martin Aloyau ; mais ma marraine, oh ! c'est une vieille grande dame, elle s'appelle Bière de Mars. Maintenant, Faust, que tu connais mes ancêtres, veux-tu m'inviter à souper ?

FAUST.

Je refuse.

LA GOURMANDISE.

Le diable t'étouffe !

FAUST.

Qu'il t'étouffe toi-même, gloutonne ! Qui es-tu, la sixième ?

LA PARESSE *baillant.*

Ha... ha !... je suis la Paresse ; je suis née sur un banc au soleil. (*Baillant.*) Ha... ha !... Je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un roi.

FAUST.

Et qui es-tu, toi, maîtresse coquine, la septième et dernière ?

LA LUXURE.

•Qui? moi, monsieur? Je suis celle qui aime mieux un pouce de mouton cru qu'une aune de morue sèche. Je suis Luxure jusque dans la première lettre de mon nom.

LUCIFER.

Allez-vous-en au diable, allez! En avant, la flûte!
Sortent les sept péchés mortels.

FAUST.

Oh! ce spectacle m'a charmé dans l'âme.

LUCIFER.

Mais, Faust, l'enfer a toutes sortes de charmes.

FAUST.

Oh! que n'ai-je pu voir l'enfer et en revenir sain et sauf! Que j'eusse été heureux, alors!

LUCIFER.

Tu le seras. A minuit, je t'enverrai chercher; en attendant, étudie ce livre, lis-le d'un bout à l'autre, et tu pourras te métamorphoser en ce que tu voudras.

FAUST.

Merci, puissant Lucifer! Je le garderai aussi soigneusement que ma vie.

LUCIFER.

Maintenant, Faust, adieu.

FAUST.

Adieu, grand Lucifer, Viens Mephostophilis.

Tous sortent par des chemins différents.

SUR LA ROUTE, DEVANT UNE HOTELLERIE.

Entre le clown.

LE CLOWN.

Holà, Dick ! veille aux chevaux jusqu'à ce que je revienne. J'ai pris un des livres magiques du docteur Faust, et nous allons exécuter un tour de sa façon.

Entre Dick.

DICK.

Holà, Robin ! il faut que vous partiez pour mener les chevaux.

LE CLOWN.

Moi ! mener les chevaux ! Pour qui me prenez-

vous? J'ai bien d'autres affaires en main; que les chevaux se mènent eux-mêmes comme ils voudront. *A, per se, A : t. h. e. the : O, per se, O : demogorgon, gorgon.* Tiens-toi plus loin de moi, ô toi, palefrenier ignorant et illettré.

DICK.

Morbleu! qu'as-tu donc là? un livre? Eh bien, tu ne pourras jamais en dire un seul mot.

LE CLOWN.

C'est ce que tu vas voir incontinent; tiens-toi hors du cercle, te dis-je, si tu ne veux pas que je t'envoie à l'hôtellerie du diable.

DICK.

Comme c'est possible, en vérité! Vous feriez mieux de laisser là vos bêtises; car si notre maître arrive, ce sera lui qui vous conjurera, vous verrez!

LE CLOWN.

Notre maître me conjurer! allons donc! S'il vient ici, je lui flanque sur le chef la plus belle paire de cornes que tu aies jamais vue dans ta vie.

DICK.

Tu n'as pas besoin de le faire, car ma maîtresse s'en est chargée.

LE CLOWN.

Ah ! il y en a parmi nous ici qui ont sondé la matière aussi profondément que d'autres. S'ils étaient disposés à parler !

DICK.

Que la peste t'attrape ! J'avais toujours pensé que tu ne rampais pas après elle pour rien. Mais, je t'en prie, dis-moi, bien sérieusement, Robin, est-ce un livre magique que tu as là ?

LE CLOWN.

Tu n'as qu'à me dire ce que tu veux que je fasse, et je vais le faire. Si tu veux te voir danser tout nu, ôte tes habits, et je vais t'évoquer immédiatement ; ou si tu veux tout bonnement aller à la taverne avec moi, je te donnerai du vin blanc, du vin rouge, du vin claret, du xérès, du muscat, du malvoisie, du casse-gueules ; avale à pleine panse et nous n'aurons pas à payer un penny pour ça.

DICK.

Oh ! magnifique ! allons-y de ce pas, je t'en prie, car je suis sec comme un chien.

LE CLOWN.

Allons ! alors, dépêchons-nous.

Ils sortent.

7*

Entre le Chœur.

LE CHŒUR.

Faust, voulant découvrir les secrets de l'astronomie inscrits dans le livre céleste de Jupiter, est monté pour escalader l'Olympe, assis sur un char de feu éblouissant que traîne un attelage de dragons vigoureux. Là, il voit les nuages, les planètes, les étoiles, les zones tropicales, les divisions du ciel, depuis le cercle brillant de la lune en croissant jusqu'au sommet du *primum mobile*; et, tournant en même temps que cette sphère dans l'enceinte spacieuse du pôle, de l'orient à l'occident, ses dragons glissent à tire d'ailes et le ramènent en huit jours chez lui. Pour reposer ses os après ce pénible voyage, il est resté peu de temps dans sa maison tranquille. Mais de nouveaux exploits l'attirent de nouveau, et, monté cette fois sur le dos d'un dragon qui fend de son vol l'air subtil, il est parti pour étudier la cosmographie qui mesure les côtes et les royaumes de la terre. Puis, à ce que je devine, il s'arrêtera d'abord à Rome pour voir le pape et les mœurs de sa cour, et prendre part à la fête de saint Pierre qu'on célèbre magnifiquement ce jour-là.

ROME

UN APPARTEMENT DANS LE PALAIS DU PAPE.

Entrent Faust et Mephostophilis.

FAUST.

A l'heure qu'il est, mon bon Mephostophilis, nous avons traversé avec délices la majestueuse ville de Trèves, environnée de toutes parts de montagnes aériennes, de murs de roche et de fossés profonds, imprenable à tout prince conquérant. Puis, ayant passé par Paris, nous avons longé les côtes de France; nous avons vu le Mein se jeter dans le Rhin, dont les bords sont couverts de massifs de vignes fructueuses. De là, nous avons gagné la riche Campanie, Naples, avec ses monuments superbes et splendides à voir, ses rues droites pavées de la plus belle brique; nous avons vu le tombeau doré de Virgile qui fait à la route une balafre longue d'un mille à travers un seul rocher plein

d'une immense nuit. De là à Venise, à Padoue et en Orient; dans une ville, entre autres, où se dresse un temple magnifique qui menace les astres de sa flèche ambitieuse, dont tous les murs sont pavés de mosaïques et dont la voûte étonnante est taillée dans l'or. C'est ainsi que Faust a jusqu'ici passé son temps, mais dis-moi maintenant quelle est cette résidence? M'as-tu, comme je te l'ai commandé tout d'abord, conduit dans les murs de Rome?

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, mon Faust, et la preuve, c'est que c'est ici le somptueux palais du pape; et, comme nous ne sommes pas des hôtes ordinaires, j'ai choisi pour notre usage ses appartements privés.

FAUST.

J'espère que Sa Sainteté va nous offrir la bienvenue.

MEPHOSTOPHILIS.

Ce sera juste la même chose : car nous allons user familièrement de son gibier. Mais auparavant, mon Faust, afin d'avoir un aperçu de ce que Rome contient pour charmer les yeux, sache que cette cité s'appuie sur sept collines qui en supportent les fondements; juste au milieu courent les flots du Tibre dont les

rives sinueuses la coupent en deux parties ; sur ces bords s'appuient deux ponts majestueux qui établissent un sûr passage entre tous les côtés de Rome. Sur le pont appelé le Pont-Saint-Ange, est érigée une forteresse formidable, à ce point munie d'artillerie que sa double rangée de canons de cuivre égale le nombre des jours compris dans une année entière. Tu y verras en outre les portes et les hautes pyramides que Jules César apporta d'Afrique...

FAUST.

Par les royaumes de l'inférieure puissance, par le Styx, par l'Achéron, par le lac ardent du Phlégéthon toujours brûlant (⁴⁷), je jure qu'il me tarde de voir les monuments et les sites de cette splendide Rome. Sortons donc, dépêchons-nous.

MEPHOSTOPHILIS.

Non, demeure, mon Faust ; je suis sûr que volontiers tu verrais le pape et tu prendrais part à la fête de saint Pierre qui est célébrée aujourd'hui en grande cérémonie dans Rome et dans toute l'Italie, en l'honneur de la victoire éclatante du pape.

FAUST.

Tu me plais, mon doux Mephostophilis ; tandis que

je suis ici sur terre, que je sois gorgé de toutes les délices qui peuvent charmer le cœur de l'homme. Mes vingt-quatre années de liberté, je veux les passer dans le plaisir et dans la volupté ; je veux, pour cela, que mon nom de Faust, tant que durera ce monde brillant, soit illustre jusqu'aux plus lointaines régions.

MEPHOSTOPHILIS.

Voilà qui est bien dit, Faust. Allons ! tiens-toi près de moi et tu vas les voir venir immédiatement.

FAUST.

C'est cela. Restons, mon gentil Mephostophilis ; accorde-moi ce que je vais te demander et je repartirai ensuite. Tu sais que dans l'espace de huit jours, nous avons vu la face du ciel, de la terre et de l'enfer. Nos dragons planaient si haut qu'en regardant en bas, la terre ne m'apparaissait pas plus grande que ma main. Alors nous vîmes les royaumes de l'univers, et je contemplai tout ce qui pouvait plaire à mes yeux. Mais, aujourd'hui, je veux être acteur dans cette parade, pour que ce pape orgueilleux connaisse l'habileté de Faust.

MEPHOSTOPHILIS.

Ainsi soit-il, mon Faust ; restons ici d'abord pour

voir au passage le cortège triomphal ; et tu chercheras ensuite ce que ton esprit peut t'inspirer de mieux pour déconcerter le pape par les ressources de ton art ou détruire la majesté de cette fête. Veux-tu que ces moines aient l'air de singes et fassent des grimaces à sa triple couronne ? Veux-tu battre les caboches des frères avec leurs chapelets ou flanquer d'énormes cornes sur la tête des cardinaux ? Invente tous les tours possibles et je les exécuterai, mon Faust. Écoute ! ils viennent ; ce jour va faire de toi l'admiration de Rome.

Entrent les cardinaux et les évêques, les uns portent des crosses, les autres des châsses ; puis le pape, et Raymond, roi de Hongrie, suivi de Bruno, chargé de chaînes ; Moines et Frères en procession, chantant.

LE PAPE.

Qu'on abaisse notre marchepied.

RAYMOND.

Bruno le Saxon, courbe-toi, que Sa Sainteté monte sur ton dos jusqu'à la chaire de Saint-Pierre, sur le trône pontifical.

BRUNO.

Orgueilleux Lucifer, ce trône m'appartient ; mais ce n'est pas devant toi que je m'agenouille, c'est devant Pierre.

LE PAPE.

C'est devant moi et devant Pierre que tu vas ramper ; tu vas te prosterner devant la dignité papale. Sonnez, tómpettes, car voici l'héritier de saint Pierre qui monte sur les épaules de Bruno à la chaire de saint Pierre.

On sonne une fanfare pendant que le pape monte.

LE PAPE.

De même que les dieux s'approchent d'un pas caressant avant de châtier les hommes de leurs bras de fer, de même notre vengeance endormie va se lever et punir de la mort ton odieuse entreprise. Seigneurs cardinaux de France et de Padoue, rendez-vous immédiatement à notre saint Consistoire et lisez, parmi les statuts canoniques, celui que dans sa sainte réunion tenue à Trente le synode sacré a décrété contre quiconque usurpe la puissance papale sans élection et sans le véritable consentement du collège : allez, et rapportez-nous rapidement la sentence.

LES CARDINAUX.

Nous y allons, monseigneur.

Sortent les cardinaux.

LE PAPE.

Seigneur Raymond...

FAUST.

Va, dépêche-toi, gentil Mephostophilis ; suis les cardinaux au Consistoire ; et tandis qu'ils feuilleteront leurs livres superstitieux, frappe-les de langueur et d'assoupissement, et fais-les dormir si profondément que nous puissions prendre leurs costumes et conférer, toi et moi, avec le pape, ce fier rival de l'empereur ; puis, en dépit de toute Sa Sainteté, rendons Bruno à la liberté et ramenons-le en Allemagne.

MEPHOSTOPHILIS.

J'y vais, Faust.

FAUST.

Pars vite. Le pape maudira le jour où Faust est venu à Rome.

Sortent Mephostophilis et Faust.

BRUNO.

Pape Adrien, reconnais mon droit. J'ai été élu par l'empereur.

LE PAPE.

Nous déposerons l'empereur pour ce fait, et nous maudirons le peuple qui lui reste soumis. Et lui et toi, vous serez excommuniés ; vous serez exclus par l'in-

terdit du privilège de l'Église et de la société des fidèles. L'empereur devient trop superbé en son autorité; il lève sa tête altière au-dessus des nuages et domine l'Église comme un clocher. Nous abattons son insolence hautaine. Et de même que notre prédécesseur le pape Alexandre marcha sur le cou du germain Frédéric et ajouta à notre louange cette sentence dorée que désormais les héritiers de saint Pierre seraient au-dessus des empereurs et marcheraient sur le dos de l'horrible serpent, en écrasant le lion et le dragon et en foulant aux pieds sans crainte le meurtrier basilic, de même nous abattons ce schismatique hautain, et en vertu de notre autorité apostolique nous le déposerons de son pouvoir légal.

BRUNO.

Le pape Jules jura au prince Sigismond, en son nom et au nom des papes de Rome, ses successeurs, de tenir l'empereur pour son seigneur légitime.

LE PAPE.

Le pape Jules a méconnu les rites de l'Église, et aucun de ses décrets n'est valable. Tout pouvoir sur la terre ne nous est-il pas conféré? Donc, nous ne pouvons faire erreur, quand nous le voudrions. Re-

garde cette ceinture d'argent où sont fixées sept clefs d'or, scellées elles-mêmes de sept sceaux. C'est le gage du pouvoir septuple, reçu par nous du ciel, de lier ou délier, d'enfermer, de condamner ou de juger, de rompre ou de sceller, selon notre bon plaisir. Donc, vous fléchirez, toi et l'empereur et tout le monde ; sinon, soyez sûr que ma malédiction terrible vous foudroiera de tout le poids des peines de l'enfer.

Entrent Faust et Mephostophilis, habillés en cardinaux.

MEPHOSTOPHILIS.

Maintenant, dis-moi, Faust, ne sommes-nous pas bien arrangés ?

FAUST.

A merveille, Mephostophilis ; et jamais deux cardinaux pareils n'auront servi un saint pape comme nous allons le faire. Tandis que les autres dorment au Consistoire, allons saluer sa vénérable paternité.

RAYMOND.

Regardez, monseigneur, les cardinaux sont de retour.

LE PAPE.

Bienvenus, graves pères ; répondez maintenant. Qu'a décrété notre saint concile à l'égard de Bruno et

de l'empereur, en expiation de leur récente conspiration contre notre empire et la dignité papale ?

FAUST.

Très-sacré patron de l'Église de Rome, par le plein consentement de tout le synode des prêtres et des prélats, il a été décrété ce qui suit : Que Bruno et l'empereur d'Allemagne seront tenus pour lollards et hardis schismatiques, et perturbateurs insolents de la paix de l'Église. De plus, s'il est vrai que Bruno a, de sa propre autorité, sans mandat de ses confrères germaniques, cherché à porter le triple diadème et à parvenir par votre mort à la chaire de saint Pierre, les statuts canoniques ont décrété ce qui suit : Que Bruno serait incontinent condamné comme hérétique et brûlé sur un tas de fagots jusqu'à ce que mort s'ensuive.

LE PAPE.

Il suffit. Tenez, chargez-vous de lui, menez-le tout droit au château Saint-Ange et enfermez-le dans la plus forte tour. Demain, siégeant dans notre Consistoire, avec tout le collège de nos graves cardinaux, nous déciderons de sa vie ou de sa mort. Ah ! emportez aussi la triple couronne qu'il portait et déposez-la

dans le Consistoire. Dépêchez-vous pour revenir vite, mes bons seigneurs cardinaux, et recevez notre bénédiction apostolique.

MEPHOSTOPHILIS.

Va ! va ! jamais diable n'avait été ainsi béni jusqu'ici.

FAUST.

Allons, mon doux Mephostophilis, partons. Les cardinaux vont être drôlement punis tout à l'heure.

Sortent Faust et Mephostophilis, emmenant Bruno.

LE PAPE.

Allons, maintenant qu'on dresse un banquet, que nous puissions célébrer la fête de saint Pierre, et, avec le seigneur Raymond, roi de Hongrie, boire à notre récente et heureuse victoire.

Tous sortent.

UNE SALLE DE BANQUET.

La musique joue, tandis qu'on dresse le banquet. Quand il est préparé, Faust et Mephostophilis entrent sous leur costume ordinaire.

MEPHOSTOPHILIS.

Allons ! Faust, apprête-toi à rire ; les cardinaux, tout somnolents encore, arrivent pour juger Bruno que nous avons dépêché d'ici et qui, sur un coursier superbe, aussi rapide que la pensée, vole au-dessus des Alpes vers la féconde Germanie pour aller saluer l'empereur inquiet.

FAUST.

Le pape va bien les maudire pour cette sieste qui a fait évanouir en rêve Bruno et sa couronne. Mais maintenant, pour que Faust se distraie l'esprit et s'amuse de leur bêtise, enchante-moi céans, mon doux Mephostophilis, de façon que je puisse m'approcher d'eux tous invisible, et faire tout ce que je voudrai, sans être aperçu.

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, Faust ; agenouille-toi donc tout de suite, pendant que je mets ma main sur ta tête et que je t'enchante

avec cette baguette magique. Porte, d'abord, cette ceinture, puis tu seras invisible pour tous ceux qui sont ici. Que les sept planètes, la région de tristesse, l'enfer et la chevelure fourchue des furies, et le feu bleu de Pluton, et l'arbre d'Hécate t'entourent à ce point de leur charme magique, que nul œil ne puisse voir ton corps. Maintenant, Faust, en dépit de toute leur sainteté, quoi que tu fasses, tu seras inaperçu.

FAUST.

Merci, Méphostophilis. Maintenant, mes frères, prenez garde que Faust ne fasse saigner vos crânes tonsurés.

MEPHOSTOPHILIS.

Plus un mot, Faust, voici venir les cardinaux.

Entrent le pape et les seigneurs de sa cour; puis les cardinaux portant un livre.

LE PAPE.

Soyez les bienvenus, seigneurs cardinaux. Allons, asseyez-vous. Seigneur Raymond, prenez votre siège; servez-nous, mes frères; et veillez à ce que tout soit préparé comme il convient à ce festival solennel.

PREMIER CARDINAL.

Que Votre Sainteté sacrée daigne d'abord prendre

connaissance de la sentence du révérend synode concernant Bruno et l'empereur.

LE PAPE.

A quoi bon cette demande? Ne vous ai-je pas dit que nous siégerions demain dans le Consistoire et que nous déciderions là de son châtement? Vous venez à l'instant de me communiquer le décret qui, au nom du saint concile, condamne Bruno et ce maudit empereur, comme des lollards fétides et d'ignobles schismatiques. Pourquoi donc alors voulez-vous que je regarde ce livre?

PREMIER CARDINAL.

Votre Grâce se méprend, elle ne nous a point donné ses ordres.

RAYMOND.

Ne le niez pas. Nous sommes tous témoins que Bruno vient de vous être livré ici même, ainsi que sa riche triple couronne, qui doit être gardée et déposée dans le trésor de l'Église.

LES DEUX CARDINAUX.

Par saint Paul, nous n'avons vu ni l'un ni l'autre!

LE PAPE.

Par saint Pierre, vous allez mourir, si vous ne les restituez pas immédiatement! — Qu'on les traîne en prison et qu'on charge leurs membres de chaînes. — Prélats imposteurs, pour cette odieuse trahison, que vos âmes maudites soient vouées à la misère infernale!

On emmène les cardinaux.

FAUST.

Les voilà en lieu sûr. Maintenant, Faust, à table. Le pape n'aura jamais eu un plus joyeux convive.

LE PAPE.

Seigneur archevêque de Reims, asseyez-vous avec nous.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Je remercie Votre Sainteté.

FAUST.

Va! sers-toi! le diable t'étouffe, s'il te reste rien.

LE PAPE.

Qui a parlé? Mes frères, cherchez partout. — Seigneur Raymond, servez-vous, je vous prie. — Je se-

rais obligé à l'évêque de Milan de m'offrir de cette merveille.

FAUST prenant le plat que passe l'évêque.

Merci, monsieur.

LE PAPE.

Eh bien ! qui donc m'a enlevé le plat ? — Drôles ! pourquoi ne m'avertissez-vous pas ? — Mon bon seigneur l'archevêque, voici un mets exquis qui m'a été envoyé par un cardinal de France.

FAUST prenant le plat.

Il sera aussi pour moi.

LE PAPE.

Quels sont donc les huguenots qui nous assistent, pour que nous soyons aussi indignement servis ? — Qu'on m'apporte du vin.

FAUST.

Oui, je vous en prie, car Faust a le gosier sec.

LE PAPE au roi de Hongrie.

Seigneur Raymond, je bois à Votre Grâce.

FAUST prenant le verre du pape.

A la santé de Votre Grâce.

LE PAPE.

Comment! mon vin parti aussi! — Cherchez donc partout, lourdauds, et trouvez-moi l'homme qui fait ces vilaines plaisanteries; sinon, par notre sainteté, vous mourrez tous. Je vous demande pardon, messeigneurs, de cet ennuyeux repas.

UN ÉVÊQUE.

N'en déplaise à Votre Sainteté, je pense que c'est quelque fantôme échappé du purgatoire qui est venu auprès de Votre Sainteté pour avoir son pardon.

LE PAPE.

C'est possible. Eh bien! qu'on donne l'ordre à nos prêtres de chanter un chant funèbre pour apaiser la furie de ce fantôme gênant.

FAUST.

Allons! il est dit que chaque bouchée sera pour toi épicée d'un contre-temps. Tiens, prends ceci.

Il donne un soufflet au pape.

LE PAPE.

Oh! je suis assassiné! Au secours, messeigneurs!
Holà! au secours! emportez mon corps d'ici! Et quant

au coupable, que son âme soit damnée pour toujours.

Le pape se sauve avec sa suite.

MEPHOSTOPHILIS.

Maintenant, Faust, que vas-tu faire? Je t'en avertis, tu vas être maudit avec accompagnement de cloche, de bouquin et de chandelles.

FAUST.

Cloche, bouquin et chandelles! chandelles, bouquin et cloche! En avant! en arrière! vite un anathème qui envoie Faust en enfer!

Entrent des moines portant une cloche, un livre et une chandelle.

PREMIER MOINE.

Allons, mes frères, à notre affaire avec une bonne dévotion. Maudit soit celui qui a volé la viande de Sa Sainteté sur la table!

TOUS LES MOINES.

Maledicat Dominus!

PREMIER MOINE.

Maudit soit celui qui a donné à Sa Sainteté un coup sur la face!

TOUS LES MOINES.

Maledicat Dominus!

PREMIER MOINE.

Maudit soit celui qui a donné à frère Sandelo un coup sur la caboche !

TOUS LES MOINES.

Maledicat Dominus !

PREMIER MOINE.

Maudit soit celui qui a troublé notre saint chant funèbre !

TOUS LES MOINES.

Maledicat Dominus !

PREMIER MOINE.

Maudit soit celui qui a emporté le vin de Sa Sainteté !

TOUS LES MOINES.

Maledicat Dominus !

Faust et Mephostophilis battent les moines, leur lancent des flammes dans les jambes et courent après eux. Tous sortent.

UNE ROUTE

Entrent le clown et Dick portant une coupe.

DICK.

Morbleu ! Robin ! nous devrions tâcher que ton diable prit sur son compte le vol de cette coupe, car le garçon du cabaretier court sur nos talons.

LE CLOWN.

Cela ne fait rien. Qu'il vienne ! S'il nous atteint, je le conjurerai comme il n'a jamais été conjuré de sa vie, je le lui garantis. Voyons la coupe.

Entre le garçon cabaretier.

DICK.

Le voici ; là, il arrive. Robin, c'est maintenant ou jamais qu'il faut montrer tes talents.

LE CABARETIER.

Ah ! vous êtes ici ! je suis charmé de vous avoir trouvés ; vous êtes un couple de beaux compagnons : où est, je vous prie, la coupe que vous avez volée à la taverne ?

LE CLOWN.

Comment ! comment ! nous, voler une coupe ! Prenez garde à ce que vous dites ; nous n'avons pas l'air de voleurs de coupe, je puis vous l'affirmer.

LE CABARETIER.

Ne niez pas, je sais que vous l'avez et je vais vous fouiller.

LE CLOWN.

Me fouiller ? Soit ; à votre aise. (A part.) Prends la coupe, Dick. Allons ! allons ! fouillez-moi, fouillez-moi.

LE CABARETIER se tournant vers Dick après avoir vainement fouillé le clown.

Allons, drôle, laissez-moi vous fouiller à votre tour.

DICK.

Oui, oui ; faites, faites. (A part.) Prends la coupe, Robin. Je n'ai pas peur de vos recherches : nous dédaignons de voler les coupes, je puis vous le dire.

LE CABARETIER.

Ne me mettez pas au défi : pour sûr la coupe est entre vous deux.

LE CLOWN. jetant la coupe.

Voilà justement où vous mentez. Nous serions tous deux incapables de la prendre.

LE CABARETIER.

La peste vous emporte si je n'ai pas cru que vous aviez fait la farce de l'emporter. Allons ! faites-la-moi retrouver.

LE CLOWN.

Ah ! vous nous demandez beaucoup ! Quand a-t-elle disparu, pouvez-vous le dire ? Dick, fais-moi un cercle, et mettons-nous dos à dos ; ne bouge pas, sur ta vie ! Cabaretier, vous allez avoir votre coupe. — Ne dis rien, Dick. — O, per se, o ; Demogorgon, Belcher ! Mephostophilis !

Entre Mephostophilis.

MEPHOSTOPHILIS.

O légions prinçières de l'empire infernal ! comme les charmes de ces drôles m'ont dérangé ! Venir ici de Constantinople seulement pour le plaisir de ces mairauds-là !

LE CLOWN.

Par Notre-Dame, monsieur, vous avez fait un voyage

bien expéditif ! Vous plairait-il de prendre une épaule de mouton pour votre souper et un teston pour votre bourse ? Vous pourriez repartir ensuite.

DICK.

Acceptez, je vous en prie du fond du cœur, monsieur ; car nous ne vous avons appelé que pour rire, je vous jure.

MEPHOSTOPHILIS se tournant vers Dick.

Pour expier l'effronterie de cette action maudite, toi, d'abord, sois changé en une vilaine forme, sois pour tes actions de singe transformé en singe.

LE CLOWN.

Ah ! bravo ! un singe ! Monsieur, par grâce, laissez-moi le promener dans le pays pour lui faire exécuter des tours.

MEPHOSTOPHILIS.

Accordé ! Sois transformé en chien, et promène-le sur ton dos. Décampez ! partez !

LE CLOWN.

Un chien ! c'est excellent ! Que les filles veillent

bien à leur marmite, car je vais de ce pas entrer dans la cuisine. Allons, Dick ! allons !

Dick saute sur le dos du clown ; tous deux sortent ; le cabaretier les suit.

MEPHOSTOPHILIS.

Maintenant, je vais m'aïler des flammes du feu éternel et voler avec furie vers mon Faust à la cour du Grand Turc.

Il sort.

VIENNE

UNE COUR DANS LE PALAIS DE L'EMPEREUR

Entrent Martino et Frédéric par deux portes opposées.

MARTINO.

Holà ! hé ! officiers, gentilshommes ! rendez-vous vite dans la salle de présence pour escorter l'empereur. Bon Frédéric, veillez à ce que les chambres soient vidées immédiatement ; Sa Majesté va venir ; veillez à ce que le trône soit prêt.

FRÉDÉRIC.

Mais où donc est Bruno, notre pape d'élection ? Il s'est échappé de Rome sur le dos d'une furie. Sa Grâce n'accompagnera-t-elle pas l'empereur ?

MARTINO.

Oh ! si, et avec lui viendra l'enchanteur allemand,

le savant Faust, la gloire de Wittemberg, la merveille du monde pour l'art magique. Celui-ci a l'intention de montrer au grand Charles l'imposante procession de tous ses prédécesseurs et d'évoquer, en présence de Sa Majesté, le fantôme royal et la belliqueuse apparence d'Alexandre et de sa belle maîtresse.

FRÉDÉRIC.

Où est Benvolio ?

MARTINO.

Profondément endormi, je vous le garantis ; la nuit dernière, il a vidé les cruches de vin du Rhin à la santé de Bruno si généreusement, qu'il gardera le lit toute la journée, le paresseux !

FRÉDÉRIC.

Voyez, voyez ! sa fenêtre est ouverte. Appelons-le !

MARTINO.

Holà ! Benvolio !

Benvolio paraît à une fenêtre avec son bonnet de nuit et se boutonnant.

BENVOLIO.

Que diable avez-vous, vous deux ?

MARTINO.

Parle bas, seigneur, de peur que le diable ne t'en-

tende ; car Faust vient d'arriver à la cour, ayant sur ses talons mille furies prêtes à exécuter tout ce qu'il plaira au docteur.

BENVOLIO.

Eh bien ! après ?

MARTINO.

Allons, quitte d'abord ta chambre, et tu verras l'enchanteur accomplir, devant le pape et l'empereur-roi, des exploits comme jamais on n'en a vu en Allemagne.

BENVOLIO.

Est-ce que le pape n'en a pas assez de ces sorcelleries ? Il était, tout récemment encore, sur le dos du diable ; s'il est à ce point épris de lui, qu'il retourne avec lui à Rome !

FRÉDÉRIC.

Voyons, veux-tu venir voir ce spectacle ?

BENVOLIO.

Non.

MARTINO.

Aimes-tu mieux te tenir à ta fenêtre et voir de là ?

BENVOLIO.

Oui, si je ne tombe pas de sommeil dans l'intervalle.

MARTINO.

L'empereur approche. Il vient voir quels miracles peut obtenir la magie noire.

BENVOLIO.

Soit ! Allez, vous, dans le cortège de l'empereur. Je me résignerai, pour cette fois, à passer ma tête à la fenêtre. On dit que, quand un homme a été ivre toute la nuit, le diable ne peut rien contre lui le matin. Si cela est vrai, j'ai un charme dans la tête avec lequel je viendrai à bout du diable aussi bien que votre enchanteur, je vous le garantis.

Fanfares. Entrent Charles, empereur d'Allemagne, Bruno, le duc de Saxe, Faust, Mephostophilis. Gens de la suite.

L'EMPEREUR.

Merveille des hommes, renommé magicien, trois fois savant Faust, sois le bienvenu à notre cour. En délivrant Bruno des mains de son ennemi, de notre ennemi déclaré, tu as prouvé l'excellence de ton art mieux que si tu pouvais te faire obéir du monde entier

par les charmes puissants de la nécromancie. Sois à jamais le bien-aimé de Charles. Et si un jour ce Bruno que tu viens de sauver possède en paix le triple diadème et s'assied, en dépit des hasards, dans la chaire de saint Pierre, tu seras fameux par toute l'Italie et honoré de l'empereur allemand.

FAUST.

A tes gracieuses paroles, très-royal Charles, le pauvre Faust répondra en aimant et en servant de tout son pouvoir l'empereur d'Allemagne, et en mettant sa vie aux pieds du saint Bruno. Et pour preuve, s'il platt à Votre Grâce, le docteur est prêt, en vertu de son art, à lancer ses charmes magiques de manière à percer les portes d'ébène de l'enfer toujours brûlant, et à tirer de leurs caves les furies revêches pour leur faire exécuter ce que Votre Grâce ordonnera.

BENVOLIO.

Sang Dieu ! il n'y va pas de main morte ! Malgré tout, je ne le crois pas énormément ; il ressemble à un enchanteur comme le pape à un marchand de pommes.

L'EMPEREUR.

Eh bien ! Faust, ainsi que tu nous l'as promis, fais-

nous voir ce fameux conquérant, le grand Alexandre et sa maîtresse ; montre-nous-les sous leur vraie forme, dans toute la majesté de leur pompe, que nous les admirions.

FAUST.

Votre Majesté va les voir immédiatement. Pars, Mephostophilis, et, au son solennel des trompettes, fais paraître devant ce royal empereur le grand Alexandre et sa belle maîtresse.

MEPHOSTOPHILIS.

Faust, j'obéis.

Sort Mephostophilis.

BENVOLIO.

Bon ! monsieur le docteur, si vos diablés n'arrivent pas vite, vous allez me voir dormir dans un instant. Morbleu ! je me mangerais moi-même de rage, de penser que j'ai été assez âne tout ce temps-ci pour rester bouche bée à regarder le gouverneur du diable, sans rien voir du tout.

FAUST à part.

Va ! je vais te faire sentir quelque chose tout à l'heure, si ma science ne me fait pas défaut... (Haut.) Monseigneur, je dois avertir Votre Majesté que quand mes

génies lui présenteront les royales ombres d'*Alexandre* et de sa maîtresse, Votre Majesté ne devra adresser au roi aucune question. Il faut que ces apparitions viennent et partent dans le plus profond silence.

L'EMPEREUR.

Quoi qu'il plaise à Faust, nous serons contents.

BENVOLIO.

Oui, oui, et moi aussi je serai content. Si tu amènes Alexandre et sa maîtresse devant l'empereur, je veux être Actéon et être changé en cerf.

FAUST à part.

Et moi, je veux être Diane et t'envoyer les cornes immédiatement.

Fanfare. Entre, par une porte, l'empereur Alexandre; par l'autre, Darius. Ils ont une rencontre. Darius est renversé; Alexandre le tue, lui prend sa couronne, et, au moment où il fait mine de sortir, il rencontre sa maîtresse; il l'embrasse et lui met sur la tête la couronne de Darius. Puis tous deux reviennent saluer l'empereur d'Allemagne qui, se levant de son trône, fait mine de vouloir les embrasser. Faust s'en aperçoit et arrête l'empereur. Alors la fanfare cesse, et on exécute une symphonie.

FAUST à l'empereur.

Vous vous oubliez, mon gracieux seigneur; ce ne sont que des ombres, et non des corps.

L'EMPEREUR.

Oh ! pardonne-moi ; ma pensée est tellement ravie de la vue de cet empereur glorieux, que j'aurais voulu le presser dans mes bras. Mais, puisque je ne puis leur parler, pour satisfaire pleinement mes désirs, laisse-moi te dire ceci, Faust : J'ai entendu dire que cette belle dame, tant qu'elle vécut sur la terre, avait au cou une petite verrue, un signe. Puis-je, maintenant, m'assurer que ce qu'on a dit est vrai ?

FAUST.

Votre Majesté peut hardiment aller le vérifier.

L'EMPEREUR.

Oui, voici le signe, Faust. Je le vois parfaitement. Je suis plus charmé de ce spectacle que si je gagnais un autre empire.

FAUST.

Hors d'ici ! partez !

La pantomime sort.

FAUST désignant Benvolio à la fenêtre.

Voyez donc, voyez donc, mon gracieux seigneur !
Quelle est donc là-bas cette bête étrange qui passe sa tête à la fenêtre ?

L'EMPEREUR.

O l'étonnant spectacle ! Voyez , duc de Saxe , ces deux cornes proéminentes si étrangement chevillées au chef du jeune Benvolio.

LE DUC DE SAXE.

Ah ! Est-il endormi ou mort ?

FAUST. ●

Il dort, monseigneur ; mais ses cornes ne sont pas un rêve.

L'EMPEREUR.

Cette plaisanterie est excellente ; nous allons l'appeler et l'éveiller. Holà ! hé ! Benvolio !

BENVOLIO.

Peste soit de vous ! Laissez-moi donc dormir un peu !

L'EMPEREUR.

Je ne te blâme pas de dormir beaucoup, avec une tête comme la tienne.

LE DUC DE SAXE.

Regardez, Benvolio ! c'est l'empereur qui vous appelle.

BENVOLIO.

L'empereur ! où donc ? Oh ! mille tonnerres, ma tête !

L'EMPEREUR.

Non ; si tes cornes tiennent bon, ta tête n'a besoin de rien : elle est suffisamment armée.

● FAUST.

Eh bien ! comment cela va-t-il, seigneur chevalier ? Quoi ! pendu à des cornes ! C'est trop affreux ! Fi ! fi ! retirez votre tête, par pudeur ; que le monde entier ne se moque pas de vous !

BENVOLIO.

Mille tonnerres ! Docteur, cette farce est-elle de vous ?

FAUST.

Oh ! pouvez-vous parler ainsi ! Le docteur n'a aucun talent, aucune science, aucun art ! Lui, faire voir à ces seigneurs ou amener devant l'empereur le belliqueux Alexandre ! Si Faust fait cela, Benvolio consent immédiatement à devenir cerf sous la forme de l'audacieux Actéon ! (A l'Empereur.) Maintenant, monsei-

gneur, s'il plaît à Votre Majesté, je vais évoquer une meute de chiens qui vont le chasser si bien que tout le jeu de ses jambes pourra à peine sauver sa carcasse de leurs crocs sanglants. Holà ! Belimote ! Argiron ! Astaroth !

BENVOLIO.

Arrêtez ! arrêtez ! mille tonnerres ! Il va dans un instant évoquer une meute de diables, je pense. Mon bon seigneur, intercédez pour moi. Par le sang du Christ ! je ne serai jamais capable d'endurer tous ces supplices.

L'EMPEREUR.

Allons ! mon bon docteur, je vous prie de lui ôter ses cornes. Il a fait suffisamment pénitence à présent.

FAUST.

Mon gracieux seigneur, c'est moins pour l'injure à moi faite que pour égayer un peu Votre Majesté, que Faust vient de donner à cet insolent chevalier sa juste récompense. Ayant satisfait tout mon désir, je veux bien lui ôter ses cornes. Mephostophilis, rends-lui sa forme. — Et désormais, monsieur, ayez soin de bien parler des savants.

BENVOLIO.

Bien parler de vous ? Sang Dieu, si les savants sont des faiseurs de cocus qui flanquent des cornes sur la tête des honnêtes gens de mon rang, nous ne sommes plus sûrs de garder notre front lisse et notre petite toque. Si je ne me venge pas de ceci, puissé-je être changé en huitre béante et ne plus rien boire que de l'eau salée !

L'EMPEREUR.

Viens, Faust. Tant que l'empereur vivra, en récompense de ton haut mérite, tu gouverneras l'empire d'Allemagne et tu seras aimé du puissant Charles.

Ils sortent.

UN PARC.

Entrent Benvolio, Martino, Frédéric et des soldats.

MARTINO.

Voyons, mon cher Benvolio, renonce à ton entreprise contre l'enchanteur.

BENVOLIO.

Assez ! Vous ne m'aimez pas, de me presser ainsi. Laisserai-je passer un si grand outrage, quand tous les valets rient de ma mésaventure et disent insolemment, dans leurs quiproquos grossiers, que la tête de Benvolio a été ornée de cornes aujourd'hui ? Oh ! puissent mes paupières ne jamais se refermer jusqu'à ce que j'aie tué ce sorcier de mon épée ! Si vous voulez m'assister dans cette entreprise, alors tirez vos lames, et soyez fermes. Sinon, passez. C'est ici que je mourrai, moi, Benvolio, si la mort de Faust ne venge pas mon déshonneur.

FRÉDÉRIC.

Allons ! nous resterons avec toi. Advienne que pourra. Si le docteur vient par ici, tuons-le.

BENVOLIO.

Eh bien ! gentil Frédéric, va vite dans ce taillis. Place nos domestiques et notre escorte tout près, en embuscade, là, derrière les arbres. Je sais que l'enchanteur n'est pas loin ; je l'ai vu s'agenouiller devant l'empereur, lui baiser la main, et prendre congé de lui, chargé de riches récompenses. Ainsi, soldats,

combattez hardiment. Si Faust meurt, à vous le butin, à nous la victoire !

FRÉDÉRIC.

Allons ! soldats, suivez-moi dans ce taillis. Celui qui tuera Faust aura de l'or et notre reconnaissance à foison.

Frédéric sort avec les soldats.

BENVOLIO.

Ma tête est plus légère qu'auparavant de tout le poids des cornes ; mais, maintenant, mon cœur m'opresse plus que ma tête, et il ne se calmera que quand je verrai l'enchanteur mort.

MARTINO.

Où allons-nous nous placer, Benvolio ?

BENVOLIO.

Nous resterons ici pour soutenir le premier assaut. Oh ! puisse ce damné limier d'enfer être remis à sa place, que je sois vengé vite de cet horrible outrage !

Frédéric revient.

FRÉDÉRIC.

Approchez ! approchez ! le sorcier est à deux pas.

Le voilà avec sa robe qui vient en se promenant tout seul. Préparez-vous donc et abattez-moi ce rustre.

BENVOLIO.

A moi cet honneur ! Allons, mon épée, frappe au but ! Pour les cornes qu'il m'a données, je vais avoir sa tête.

Entre Faust affublé d'une fausse tête.

MARTINO.

Voyez ! voyez ! le voilà.

BENVOLIO.

Plus un mot. Ce coup finit tout. Que l'enfer prenne son âme. Ceci doit faire tomber son corps.

Il frappe Faust de son épée.

FAUST tombant.

Oh !

FRÉDÉRIC.

Vous râlez, maître docteur ?

BENVOLIO.

Puisse ce râle lui briser le cœur ! Tiens, cher Frédéric, regarde, voici qui va terminer immédiatement sa douleur.

MARTINO.

Frappe sans ménagement. Sa tête est coupée.

BENVOLIO.

Le démon est mort ; les furies peuvent rire à présent.

FRÉDÉRIC.

Voilà donc ce visage sévère qui, avec un froncement de sourcil, faisait trembler et frissonner sous le pouvoir de ses charmes le sinistre monarque des esprits infernaux !

MARTINO.

Voilà donc cette tête damnée dont l'art conspira, en présence de l'empereur, l'humiliation de Benvolio !

BENVOLIO.

Oui, voilà sa tête, et voici son corps gisant à terre !
Juste récompense de ses vilénies !

FRÉDÉRIC.

Allons ! cherchons quelles ignominies nous pouvons ajouter au noir déshonneur de son nom exécré.

BENVOLIO.

D'abord, en réparation de l'outrage qu'il m'a fait, je vais clouer sur sa tête d'énormes cornes que je suspendrai à la fenêtre même où il m'a minotaurisé, afin que tout le monde puisse voir ma juste vengeance.

MARTINO.

A quel usage emploierons-nous sa barbe ?

BENVOLIO.

Nous la vendrons à un ramoneur : elle usera dix manches à balai, je vous le garantis.

FRÉDÉRIC.

Que ferons-nous de ses yeux ?

BENVOLIO.

Nous les arracherons ; et ils serviront de boutons à ses lèvres, pour empêcher sa langue d'attraper froid.

MARTINO.

Voilà un programme excellent. Et maintenant, messieurs, que nous l'avons décapité, à quoi le corps peut-il être bon ?

Le corps de Faust s'agite.

BENVOLIO.

Mille tonnerres ! le démon revient à la vie !

FRÉDÉRIC.

Rendez-lui sa tête, au nom du ciel.

FAUST se relevant.

Non, gardez-la. Faust vous reprendra à tous la tête, les mains et le cœur pour punir cette action. Ne saviez-vous pas, traîtres, que mon existence sur la terre a été limitée à vingt-quatre ans ? Eussiez-vous coupé mon corps avec vos épées, eussiez-vous haché ma chair et mes os menu comme du sable, mon âme serait revenue en une minute, et j'aurais refait de mon souffle un homme libre de vos atteintes. Mais pour quoi amuser par des mots ma vengeance ? Astaroth ! Belimoth ! Mephostophilis !

Entre Mephostophilis suivi d'autres diables.

Allons ! chargez ces traîtres sur vos croupes brûlantes, et emportez-les au haut des cieux ; et de là, lancez-les, tête baissée, au plus profond des enfers. Non, arrêtez. Il faut que ce monde-ci voie leur misère, avant que l'enfer châtie leur trahison. Va, Belimoth, emmène ce malheureux et plonge-le dans

quelque étang plein de boue et d'ordure. Toi, prends cet autre, traîne-le à travers les bois, au milieu des buissons les plus piquants et des ronces les plus hérissées. Tandis que ce traître volera avec mon gentil Mephostophilis vers un rocher à pic, du haut duquel il roulera, au risque d'avoir les os brisés, comme il voulait que je les eusse, le drôle ! Exécutez mes ordres immédiatement.

FRÉDÉRIC.

Grâce, doux Faust, sauvez-nous la vie !

FAUST.

En route !

FRÉDÉRIC.

Celui que le diable emporte ne peut résister.

Sortent les diables avec Martino, Frédéric et Benvolio.

Entrent les soldats.

PREMIER SOLDAT.

Allons, messieurs, en garde ! dépêchons-nous ! Secourons ces nobles gentilshommes. Je les ai entendus se battre avec l'enchanteur.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tiens, justement le voici. Dépêchons et tuons le rustre.

FAUST.

Qu'y a-t-il ? une embuscade pour prendre ma vie en traître ! Allons, Faust, mets ta science à l'épreuve ! Vils manants, arrêtez ! Tenez, ces arbres reculent à mon commandement et se tiennent comme un boulevard entre vous et moi, pour me protéger contre votre odieux guet-apens. Et en outre, pour soutenir votre faible attaque, regardez ! voici une armée qui m'arrive.

Faust frappe la porte du parc, et à ce signal, on voit entrer un démon battant le tambour, puis un autre portant un drapeau, puis une foule d'autres portant des armes. Mephostophilis arrive armé de fusées. Tous s'élancent sur les soldats et les mettent en fuite.

UN BOIS.

Entrent par diverses portes Benvolio, Frédéric et Martino, le visage ensanglanté, barbouillés de boue et d'ordure ; tous ayant des cornes sur la tête.

MARTINO.

Holà ! Benvolio !

BENVOLIO.

Par ici. Frédéric, holà !

FRÉDÉRIC.

Au secours, doux ami. Où donc est Martino ?

MARTINO.

Ici, cher Frédéric. A moitié asphyxié dans un étang de boue et de fange, à travers lequel les furies m'ont traîné par les talons.

FRÉDÉRIC.

Regarde, Martino, Benvolio a encore ses cornes !

MARTINO.

O misère ! Comment es-tu, Benvolio ?

BENVOLIO.

Ciel, défendez-moi ! Serai-je donc hanté toujours ?

MARTINO.

Non, n'aie pas peur, l'ami ! Nous ne sommes pas en état de tuer.

BENVOLIO.

Mes amis ainsi métamorphosés ! O infernal outrage ! Vos têtes ont toutes des cornes.

FRÉDÉRIC.

Vous avez dit le mot ; mais c'est de votre tête que vous parlez : tâtez votre tête.

BENVOLIO.

Tonnerre ! encore des cornes ?

MARTINO.

Allons, ne t'échauffe pas, mon brave, nous sommes tous perdus.

BENVOLIO.

Quel diable ce damné magicien a-t-il donc à son service, pour que, en dépit de nos dépit, nos maux soient ainsi doublés ?

FRÉDÉRIC.

Que pouvons-nous faire pour cacher notre honte ?

BENVOLIO.

Si nous suivions l'enchanteur pour travailler à notre vengeance, il joindrait de longues oreilles d'âne à ces énormes cornes, et il ferait de nous la risée de l'univers.

MARTINO.

Alors, que ferons-nous, cher Benvolio ?

BENVOLIO.

J'ai un château qui touche à ce bois. Nous nous y rendrons, et nous y vivrons dans l'obscurité jusqu'à ce que le temps modifie nos formes bestiales. Puisque cette sombre disgrâce a ainsi éclipsé notre renommée, mieux vaut pour nous mourir de douleur que de vivre de honte (18).

WITTEMBERG

LA MAISON DE FAUST.

Entrent Faust et un maquignon.

LE MAQUIGNON.

Je supplie Votre Honneur d'accepter ces quarante dollars.

FAUST.

Ami ! tu ne peux pas acheter un si bon cheval à si bas prix ; je n'ai pas grand besoin de le vendre, et si tu le veux pour dix dollars de plus, prends-le, car je vois que tu en as grande envie.

LE MAQUIGNON.

Je vous en supplie, monsieur, acceptez ceci : je suis un homme très-pauvre, et j'ai perdu beaucoup dernièrement sur la viande de cheval. Cette affaire-ci me remettra.

FAUST.

Allons, je ne veux pas marchander avec toi ; donne-moi l'argent. Maintenant, mon garçon, je dois te dire que tu peux le mener, sans le ménager, par-dessus les haies et les fossés ; mais, écoute-moi bien, ne le mène à l'eau dans aucun cas.

LE MAQUIGNON.

Comment, monsieur, pas à l'eau ? Quoi ! est-ce qu'il ne boit pas toutes les eaux possibles ?

FAUST.

Si, il boit toutes les eaux possibles. Mais ne le mène pas à l'eau. Par-dessus les haies et les fossés, où tu voudras, mais pas à l'eau. Va, dis au palefrenier de te le remettre, et souviens-toi de ce que je te dis.

LE MAQUIGNON.

Je vous le promets, monsieur. Oh ! le joyeux jour ! Maintenant, voilà ma fortune faite pour jamais !

Il sort.

FAUST seul.

Qu'es-tu, Faust, sinon un homme condamné ? Le terme fatal de ta vie approche. Le désespoir introduit

ses défiances dans ta pensée. Mettons fin à ces trances par un sommeil calmant. Fi donc ! le Christ sur la croix a bien appelé le larron. Repose donc, Faust, l'esprit tranquille.

Il s'assied comme pour s'endormir.

Rentre le maquignon tout mouillé.

LE MAQUIGNON.

Oh ! quel fourbe que ce docteur ! Croyant qu'il y avait dans le cheval quelque vice rédhibitoire caché, à peine l'ai-je eu mené à l'eau que je n'ai plus eu sous moi qu'une poignée de paille, et ce n'est pas sans effort que j'ai évité d'être noyé. C'est bien. Je vais le secouer et lui faire rendre mes quarante dollars. Holà ! morbleu ! Docteur ! vous êtes un fieffé fourbe ! Maître docteur ! éveillez-vous et levez-vous, et rendez-moi mon argent, car votre cheval s'est changé en botte de foin. Maître docteur ! (Il secoue la jambe de Faust et la lui arrache.) Ah ! mon Dieu ! je suis perdu ! Que faire ? Je lui ai arraché la jambe.

FAUST.

Holà ! au secours ! au secours ! le coquin m'a assassiné !

LE MAQUIGNON.

Assassiné ou non, maintenant qu'il n'a plus qu'une

FAUST.

169

jambe, je vais courir plus vite que lui et jeter cette jambe-ci dans un fossé.

Il sort.

FAUST.

Arrêtez-le ! arrêtez-le ! arrêtez-le !... Ha ! ha ! ha !
Faust a encore sa jambe, et le maquignon a une botte de foin pour ses quarante dollars.

Entre Wagner.

Eh bien ! Wagner, quelle nouvelle apportes-tu ?

WAGNER.

Ne vous en déplaie, le duc d'Anhalt sollicite instamment la faveur de votre compagnie : il a envoyé quelques-uns de ses gens pour vous escorter et pourvoir aux nécessités de votre voyage.

FAUST.

Le duc d'Anhalt est un gentilhomme honorable, avec lequel je ne dois pas être chiche de mon savoir.
Allons, en route !

Ils sortent.

UNE TAVERNE.

Entrent le clown, Dick, le maquignon et un charretier.

LE CHARRETIER.

Allons, mes maîtres ! Je vais vous mener à la meilleure bière de l'Europe. Holà ! l'hôtesse ! Où sont donc ces drôlesses ?

Entre l'hôtesse.

L'HOTESSE.

Eh bien ! que vous faut-il ? Ah ! mes vieux habitués, vous êtes les bienvenus.

LE CLOWN bas à Dick.

Morbleu ! Dick ! sais-tu pourquoi je reste aussi muet ?

DICK.

Non, Robin. Pourquoi ?

LE CLOWN.

J'ai ici un compte de dix-huit pennys. Mais ne dis rien. Voyons si elle m'a oublié.

L'HÔTESSE apercevant le clown.

Et quel est donc celui-ci, qui se tient si solennellement à l'écart ? Ah ! mon vieil habitué !

LE CLOWN.

Oh ! comment vous portez-vous, hôtesse ? J'espère que mon compte reste toujours le même ?

L'HOTESSE.

Oui, il n'y a pas de doute ; car il me semble que vous ne vous pressez pas de l'effacer.

DICK.

Ça, l'hôtesse, allez nous chercher de la bière.

L'HOTESSE.

Vous en aurez dans un instant. Holà ! qu'on aille voir là-bas dans le cellier.

Elle sort.

DICK.

Eh bien ! messieurs, que ferons-nous en attendant l'hôtesse ?

LE CHARRETIER.

Pardieu, messieurs, je vais vous conter un tour au-

dacieux qu'un sorcier m'a joué. Vous connaissez le docteur Faust ?

LE MAQUIGNON.

Oui, certes. La peste l'emporte ! Il y a ici quelqu'un qui a des raisons de le connaître. Est-ce qu'il t'a ensorcelé toi aussi ?

LE CHARRETIER.

Je vais vous dire ce qu'il m'a fait. Comme j'allais à Wittemberg, l'autre jour, avec une charge de foin, il m'a rencontré et m'a demandé combien je voulais qu'il me donnât pour tout le foin qu'il mangerait. Moi, mon cher, me figurant qu'une petite quantité lui suffirait, je lui ai dit qu'il pourrait en prendre tant qu'il voudrait pour trois liards. Immédiatement il m'a donné mon argent et s'est mis à manger. Et, aussi vrai que je suis un homme maudit, il n'a pas cessé de manger qu'il n'ait dévoré toute ma charge de foin.

TOUS.

Oh ! monstrueux ! manger toute une charge de foin.

LE CLOWN.

Oui, oui, c'est possible ; car j'ai entendu parler de quelqu'un qui avait mangé une charge de bûches.

LE MAQUIGNON.

Maintenant, messieurs, vous allez voir quel affreux tour il m'a joué. Je suis allé hier chez lui pour lui acheter un cheval, qu'il n'a pas voulu me vendre moins de quarante dollars. Alors, mon cher, comme je savais que c'était un cheval qui pouvait courir par-dessus les haies et les fossés, sans jamais se fatiguer, je lui ai donné son argent. Alors, quand j'ai eu mon cheval, le docteur Faust m'a dit que je pouvais le monter nuit et jour sans lui laisser de repos ; mais, a-t-il ajouté, en aucun cas ne le menez à l'eau. Sur ce, mon cher, j'ai pensé que le cheval avait quelque défaut qu'il ne voulait pas que je connusse, et mon premier soin a été de le mener à la grande rivière. Mais quand je suis arrivé juste au milieu, mon cheval s'est évanoui. J'étais en selle sur une botte de foin.

TOUS.

Oh ! l'effronté docteur !

LE MAQUIGNON.

Mais vous allez voir quel magnifique tour je lui ai joué. Je suis allé droit chez lui, et là je l'ai trouvé endormi : je me suis mis à lui crier et à lui brâiller aux

oreilles, mais rien n'a pu l'éveiller. Moi, voyant cela, je l'ai pris par la jambe et n'ai pas cessé de la lui tirer que je ne l'aie arrachée. Et maintenant elle est à la maison, dans mon écurie.

LE CLOWN.

Et, comme ça, le docteur n'a plus qu'une jambe ? C'est excellent ! car, vous ne savez pas, un de ses diables m'a changé en singe.

LE CHARRETIER.

L'hôtesse ! à boire encore !

LE CLOWN.

Écoutez ! allons dans l'autre chambre boire un coup, et ensuite nous irons à la poursuite du docteur.

Tous sortent.

LA COUR D'ANHALT.

Entrent le duc d'Anhalt, la duchesse, Faust, Mephostophilis. Gens de la suite.

LE DUC.

Merci, maître docteur, de ce charmant spectacle. Je

ne sais comment récompenser le grand talent dont vous avez fait preuve en érigeant dans les airs ce château enchanté. La vue m'en a tellement ravi que rien au monde ne pourrait me plaire davantage.

FAUST.

Je me regarde comme hautement récompensé, mon bon seigneur, si Votre Grâce daigne penser quelque bien de ce que Faust vient de faire. (A la duchesse.) Quant à vous, gracieuse dame, il se peut que vous n'avez pris aucun plaisir à ce spectacle. Veuillez donc me dire, je vous prie, quelle est la chose que vous désirez le plus. Pourvu qu'elle soit dans l'univers, elle est à vous. J'ai entendu dire que les femmes grosses ont envie de choses rares et délicates.

LA DUCHESSE.

C'est vrai, maître docteur. Et puisque je vous trouve si obligeant, je vais vous faire savoir ce qui plairait à mon goût. Si au lieu d'être en janvier, à cette époque morte de l'hiver, nous étions maintenant en été, je n'aimerais rien de mieux qu'un plat de raisin mûr.

FAUST.

C'est bien peu de chose. Va, Mephostophilis ; pars !

Sort Mephostophilis.

Madame, je voudrais faire davantage pour vous contenter.

Mephostophilis rentre avec le plat de raisin.

Voici. Veuillez choisir. Il doit être bon, car il vient d'une contrée lointaine, je puis vous le dire.

LE DUC.

Ceci m'étonne plus encore que tout le reste. A cette époque de l'année, quand tous les arbres sont dépouillés de leurs fruits, d'où avez-vous eu ces grappes mûres ?

FAUST.

Que Votre Grâce daigne m'entendre ! L'année se partage en deux zones sur toute la surface du monde, de telle façon que, quand c'est l'hiver chez nous, c'est l'été dans la zone opposée. Dans l'Inde, à Saba, et dans toutes les contrées qui s'étendent au loin à l'orient, on a des fruits deux fois par an. C'est de là que, par l'entremise d'un agile esprit que je possède, j'ai fait apporter ces grappes que vous voyez.

LA DUCHESSE.

Vous pouvez me croire, ce sont les plus douces que j'aie jamais goûtées.

A ce moment, on entend quelqu'un qui se heurte violemment contre la porte.

LE DUC.

Quels grossiers perturbateurs avons-nous à notre porte ? (Un huissier.) Allez, pacifiez leur furie, ouvrez et demandez-leur ce qu'ils veulent.

On frappe encore. Des voix crient : Faust ! Faust !

L'HUISSIER.

Eh bien ! mes maîtres, quel tapage faites-vous là ? Pour quelle raison dérangez-vous le duc ?

DICK.

Nous n'avons aucune raison pour ça. Des navets pour le duc !

L'HUISSIER.

Comment, impertinents maraudeurs, vous êtes à ce point sans cérémonie !

LE MAQUIGNON.

Pour ce que nous voulons, monsieur, nous avons l'esprit de préférer l'impertinence à la cérémonie.

L'HUISSIER.

On le voit bien. Mais soyez impertinents ailleurs, je vous prie, et ne dérangez pas le duc.

LE DUC à l'huissier.

Que veulent-ils ?

L' HUISSIER.

Ils crient tous qu'ils veulent parler au docteur Faust.

LE CHARRETIER.

Oui, et nous lui parlerons !

LE DUC à Faust.

Voulez-vous, monsieur, vous commettre avec ces drôles ?

DICK.

Lui, se commettre avec nous ! Il ne se commettra pas avec nous plus qu'il ne se commet avec son père.

FAUST.

Je supplie Votre Grâce de les faire entrer. Ils vont nous donner une bonne occasion de rire.

LE DUC.

Fais ce que tu voudras, Faust, je te donne ma permission.

FAUST.

Je remercie Votre Grâce.

Entrent le clown, Dick, le charretier et le maquignon.

Eh bien ! comment cela va-t-il, mes amis ? Vous êtes un peu effrontés, ma foi, mais approchez. J'ai obtenu votre pardon : soyez les bienvenus tous.

LE CLOWN.

N'ayez pas peur, monsieur, nous serons les bienvenus pour notre argent ; nous payerons ce que nous prendrons, nous autres ! Holà ! quelqu'un ! Donnez-nous six verres de bière, et allez vous faire pendre.

FAUST.

Voyons, écoutez-moi ; pouvez-vous me dire où vous êtes ?

LE CHARRETIER.

Oui, pardieu ! Nous sommes sous le ciel.

L'HUISSIER.

Oui ; mais, seigneur insolent, savez-vous en quel endroit ?

LE MAQUIGNON.

Oui, oui, la maison est assez convenable pour qu'on

y boive. Corbleu ! donnez-nous de la bière, ou nous allons défoncer tous les barils de la maison et faire sauter toutes les cervelles de vos bouteilles.

FAUST.

Ne soyez pas si furieux. Allons, vous aurez de la bière. (Au duc.) Monseigneur, je vous supplie de m'accorder un peu de patience. J'y engage mon honneur, Votre Grâce va s'amuser.

LE DUC.

De tout mon cœur, aimable docteur, faites à votre aise. Nos gens et notre cour sont à vos ordres.

FAUST.

Je remercie humblement Votre Grâce. Qu'on aille donc chercher de la bière.

LE MAQUIGNON.

Oui, pardieu ! voilà qui est parler, docteur. Ma foi, je boirai à la santé de ta jambe de bois pour cette parole là.

FAUST.

Ma jambe de bois ! qu'entends-tu par là ?

LE CHARRETIER riant.

Ha ! ha ! ha ! Entends-tu, Dick ? Il a oublié sa jambe.

LE MAQUIGNON.

Oui, oui, il n'appuie pas beaucoup là-dessus.

FAUST.

C'est vrai, je n'appuie pas beaucoup sur la jambe de bois.

LE CHARRETIER.

Doux Jésus ! que la chair et le sang sont frêles chez Votre Honneur ! Est-ce que vous ne vous rappelez pas un maquignon à qui vous avez vendu un cheval ?

FAUST.

Oui, je me souviens d'avoir vendu un cheval.

LE CHARRETIER.

Et vous souvenez-vous d'avoir dit à l'acheteur de ne pas le mener à l'eau ?

FAUST.

Oui, parfaitement.

LE CHARRETIER.

Et vous ne vous rappelez rien de votre jambe?

FAUST.

Non, sur ma parole.

LE CHARRETIER.

Je vous en prie, n'oubliez pas Votre Révérence.

FAUST.

Monsieur, je vous remercie.

LE CHARRETIER.

Cela n'en vaut pas la peine. De grâce, dites-moi une chose.

FAUST.

Quoi?

LE CHARRETIER.

Est-ce que vos deux jambes couchent ensemble toutes les nuits?

FAUST.

Est-ce pour passer entre elles que tu me fais cette

FAUST.

483

question? Voudrais-tu faire de moi un colosse de Rhodes?

LE CHARRETIER.

Non, vraiment, je ne veux rien faire de vous, mais je voudrais savoir ça.

Entre l'hôtesse apportant à boire.

FAUST.

Eh bien ! certainement, elles couchent ensemble.

LE CHARRETIER.

Je vous remercie, je suis pleinement satisfait.

FAUST.

Mais pourquoi me demandes-tu ça ?

LE CHARRETIER.

Pour rien, monsieur. Mais je croyais que vous en aviez une en bois pour toucher avec l'autre.

LE MAQUIGNON.

Ah ça ! entendez-vous, monsieur ? Est-ce que je ne vous ai pas arraché une de vos jambes quand vous étiez endormi ?

FAUST.

Mais, maintenant que je suis éveillé, je l'ai encore.
Voyez plutôt vous-même, monsieur.

Il entr'ouvre sa robe.

TOUS.

O l'horreur ! le docteur avait trois jambes.

LE CHABRETIER.

Vous souvenez-vous, monsieur, comme vous m'avez mis dedans, en mangeant toute ma charge de.....

Faust étend le bras et charme le charretier qui reste muet.

DICK.

Vous souvenez-vous comme vous m'avez changé en s.....

Faust étend le bras. Dick reste muet.

LE MAQUIGNON.

Ah ! bâtard de sorcier ! vous rappelez-vous comme vous m'avez attrapé avec votre chev.....

Faust étend le bras. Le maquignon reste muet.

LE CLOWN.

Et moi, m'avez-vous oublié ? Vous croyez que vous

viendrez à bout de moi avec toutes vos passes ! Vous souvenez-vous de la tête de chi...

Le bouffon, Dick, le charretier et le maquignon se sauvent.

L'HOTESSE.

Qui est-ce qui paye l'ale ? Entendez-vous, maître docteur. Maintenant que vous avez renvoyé mes pratiques, je vous le demande, qui donc va me payer mon a.....

Faust étend le bras vers l'hôtesse qui reste muette et se sauve.

LA DUCHESSE au duc.

Monseigneur, nous sommes bien obligés à ce savant.

LE DUC.

Oui vraiment, madame : nous le récompenserons par toute l'affection et la bienveillance possible ; son talent récréatif chasse toutes pensées maussades.

Tous sortent.

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DE FAUST.

Tonnerre et éclairs. Entrent des démons portant des plats couverts ; Mephostophilis les conduit dans le laboratoire de Faust. Puis entre Wagner.

WAGNER.

Mon maître a l'intention de mourir bientôt, je pense ; il a fait son testament et m'a légué ses biens, sa maison, son mobilier, un service de vaisselle d'or, et en outre deux mille ducats en espèces. Je me demande ce qu'il a dans l'idée. Si sa mort était proche, il ne serait pas si joyeux. Il est maintenant à souper avec les étudiants, et Wagner n'a jamais vu dans sa vie faire aussi bonne chère. Justement, les voici. Le festin est sans doute terminé.

Il sort.

Entrent Faust, Mephostophilis et trois étudiants.

PREMIER ÉTUDIANT.

Monsieur le docteur Faust, à la fin de notre causerie sur la question de savoir quelle était la plus belle femme du monde, nous sommes convenus qu'Hélène était la plus admirable qui eût jamais vécu. En conséquence, maître docteur, si vous êtes assez bon pour

nous faire voir cette incomparable dame grecque dont tout l'univers admire la majesté, nous vous en serions bien reconnaissants.

FAUST.

Messieurs, je sais que votre amitié n'est pas feinte, et ce n'est pas l'habitude de Faust de se refuser à la juste requête de ceux qui lui veulent du bien. Vous allez voir cette incomparable dame de Grèce, dans toute sa pompe et toute sa majesté, telle qu'elle était quand sir Pâris passa les mers avec elle et l'emmena, vivante dépouille, dans la riche Dardanie. Soyez donc silencieux, car il est dangereux de parler.

La musique retentit. Mephostophilis introduit Hélène qui traverse la scène d'un bout à l'autre.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Est-ce là cette belle Hélène dont l'admirable mérite fit que la Grèce accabla la pauvre Troie de dix années de guerre ?

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Trop simple est mon esprit pour dire ce que valait celle dont tout l'univers admire la majesté.

PREMIER ÉTUDIANT.

Maintenant que nous avons vu le chef-d'œuvre de la nature, nous prenons congé de vous. Puisse, pour ce divin spectacle, Faust être à jamais heureux et béni !

FAUST.

Adieu, messieurs. Je vous souhaite le même bonheur ⁽¹⁹⁾.

Les étudiants sortent.

Entre un vieillard.

LE VIEILLARD.

O doux Faust, renonce à cet art damné, à cette magie qui va charmer ton âme pour l'enfer et te ravir le salut ! Bien que tu aies failli comme un homme, ne persévère pas comme un démon. Qu'importe ? qu'importe ? Tu as encore une âme aimable, si l'habitude du péché ne croît pas chez toi en nature. Alors, Faust, il sera trop tard pour le repentir ; alors tu seras banni de la vue des cieux, et nul mortel ne peut exprimer les peines de l'enfer. Il se peut que mes exhortations te semblent rudes et désagréables. Qu'il n'en soit pas ainsi ! Car, mon doux fils, je ne parle pas avec colère ou avec haine, mais avec l'amour le plus tendre, par

pitié pour ton malheur futur. Et aussi, j'espère que mes reproches bienveillants, en retenant ton corps, amenderont ton âme.

FAUST.

Où es-tu, Faust? Misérable, qu'as-tu fait? Ah! l'enfer réclame ses droits et de sa voix rugissante dit: « Faust, viens, ton heure approche. » Eh bien! reprends tes droits, enfer, Faust va venir.

LE VIEILLARD.

Oh! arrête, bon Faust, arrête tes pas désespérés; je vois un ange planer au-dessus de ta tête, avec un calice plein de grâce précieuse qu'il s'apprête à verser dans ton âme. Invoque donc le pardon et fuis le désespoir.

FAUST.

O ami! je sens que tes paroles réconfortent mon âme en détresse! Laisse-moi méditer un moment sur mes péchés.

LE VIEILLARD.

Faust, je te quitte, mais avec la douleur au cœur, redoutant l'ennemi de ton âme infortunée.

Il sort.

FAUST.

Sois maudit, Faust ! Misérable, qu'as-tu fait ? Je me repens, et pourtant je désespère. L'enfer lutte avec la grâce pour conquérir ma conscience. Que faire pour éviter ses pièges de mort ?

MEPHOSTOPHILIS.

Tu es un traître, Faust ! J'arrête ton âme pour rébellion envers mon souverain seigneur. Si tu ne changes pas, je vais déchirer ta chair à belles dents.

FAUST.

Si j'ai jamais offensé ton maître, je m'en repens. Doux Mephostophilis, supplie-le de me pardonner ma déloyale présomption ; je suis prêt à signer de nouveau, avec mon sang, mon premier vœu fait à Lucifer.

MEPHOSTOPHILIS.

Fais-le donc, Faust, et sans restriction, car les plus grands dangers te menacent à la dérive.

FAUST.

Ce vieillard vil qui a osé m'exciter contre Lucifer, châtie-le, doux ami, par les plus grands supplices que fournit notre enfer.

MEPHOSTOPHILIS.

Sa foi est grande ; je ne puis toucher à son âme ;
mais le mal que je puis faire à son corps, je le tenterai,
quelque insignifiant qu'il soit.

FAUST.

Il est une chose, mon bon serviteur, que j'implore
de toi pour assouvir l'ardent désir de mon cœur.
Laisse-moi avoir pour maîtresse cette céleste Hélène
que je viens de voir. Ses doux embrassements feront
évanouir les pensées qui me poussent à violer mon
vœu, et me feront garder la foi que j'ai jurée à Lucifer.

MEPHOSTOPHILIS.

Ce désir, comme tous ceux qu'aura mon Faust, va
être exaucé en un clin d'œil.

Hélène entre de nouveau et traverse la scène entre deux amours.

FAUST.

Voilà donc ce visage qui lança mille navires et brûla
les tours immenses d'Ilion !

Suave Hélène, rends-moi immortel dans un baiser !

Ses lèvres aspirent mon âme ; voyez comme elle y vole.

Allons ! Hélène ! allons, rends-moi mon âme. C'est ici que je veux vivre, car le ciel est sur ces lèvres et tout ce qui n'est pas Hélène est poussière.

Je veux être Pâris, et, pour l'amour de toi, au lieu de Troie, ce sera Wittemberg qui sera mise à sac.

C'est moi qui combattrai avec le faible Ménélas et qui porterai tes couleurs aux plumes de mon casque.

Oui, c'est moi qui blesserai Achille au talon, et qui ensuite reviendrai près d'Hélène chercher un baiser.

Oh ! tu es plus belle que la soirée, vêtue de la splendeur de mille étoiles !

Tu es plus éclatante que Jupiter, alors qu'il apparut en flamme à la malheureuse Sémélé !

Tu es plus adorable que le roi des mers dans les bras azurés de la capricieuse Aréthuse, et nulle autre que toi ne sera ma bien-aimée (2°) !

Tous sortent.

LE LABORATOIRE DE FAUST.

Tonnerre et éclairs. Entrent Lucifer, Belzébuth et Mephostophilis.

LUCIFER.

Nous sommes montés du fond de l'infernal Hadès, pour passer en revue les sujets de notre empire. Parmi ces âmes noires que le sceau du péché fait filles de l'enfer, la tienne est la première, Faust : nous venons à toi, traînant avec nous l'éternelle damnation, pour escorter ton âme. L'heure qui doit nous la livrer est venue.

MEPHOSTOPHILIS.

Le misérable Faust sera ici, dans cette chambre, durant cette nuit sinistre.

BELZÉBUTH.

Nous allons y rester pour observer comment il va se conduire.

MEPHOSTOPHILIS.

Comment ne serait-il pas fou de désespoir ? Stupide mondain ! déjà le sang de son cœur sèche de douleur ;

ses remords le tuent, et son cerveau en travail enfante un monde de vaines idées pour déjouer le démon, mais tout est inutile. Les plaisirs qu'il a goûtés veulent être assaisonnés de châtimens. Il va venir en compagnie de son serviteur Wagner, avec lequel il a rédigé ses dernières volontés. Les voici tous deux.

Entrent Faust et Wagner.

FAUST.

Dis-moi, Wagner, tu as lu mon testament? Qu'en penses-tu?

WAGNER.

Admirable, seigneur! tellement, qu'en mon humble reconnaissance, je voue toute ma vie à votre continuel service.

FAUST.

Grand merci, Wagner!

Entrent les trois étudiants.

FAUST.

Bienvenus, messieurs.

PREMIER ÉTUDIANT.

Eh bien! digne Faust, votre physionomie est toute changée; il me semble.

FAUST.

Oh ! messieurs !

SECOND ÉTUDIANT.

Qu'avez-vous, Faust ?

FAUST.

Ah ! mon doux camarade de chambrée, si j'avais vécu avec toi, j'aurais vécu tranquille, tandis qu'à présent il faut que je meure pour l'éternité. Tenez, messieurs, ne vient-il pas ? ne vient-il pas ?

PREMIER ÉTUDIANT.

Quoi ! que signifie cette terreur, mon cher Faust ?

SECOND ÉTUDIANT.

Est-ce que notre joie a tourné toute à la mélancolie ?

TROISIÈME ÉTUDIANT.

L'excès de la solitude l'a rendu malade.

SECOND ÉTUDIANT.

Si cela est, nous aurons ici des médecins, et Faust sera guéri.

PREMIER ÉTUDIANT.

Ce n'est qu'une indigestion, monsieur ; ne craignez rien.

FAUST.

Une indigestion du péché mortel qui m'a damné corps et âme.

SECOND ÉTUDIANT.

Mais, Faust, levez les yeux vers le ciel, et souvenez-vous que sa miséricorde est infinie.

FAUST.

La faute de Faust ne pourra jamais être pardonnée. Le serpent qui a tenté Ève peut être sauvé, mais non Faust. Oh ! messieurs, écoutez-moi avec patience, et ne tremblez pas à mes paroles. Mon cœur palpite et frissonne quand je me souviens que j'ai été étudiant ici, il y a trente ans. Oh ! si je n'avais jamais vu Wittenberg ! si je n'avais jamais lu un livre ! Les miracles que j'ai faits, l'Allemagne entière, que dis-je ? le monde entier en a été témoin ; et c'est pour cela que Faust a perdu et l'Allemagne et le monde et le ciel lui-même, le ciel, résidence de Dieu, le trône des bienheureux, le royaume de la joie ; et qu'il doit rester à

jamais dans l'enfer. Doux amis, qu'advient-il de Faust à jamais perdu dans l'enfer ?

SECOND ÉTUDIANT.

Mais, Faust, invoque Dieu.

FAUST.

Dieu, que Faust a abjuré ! Dieu, que Faust a blasphémé ! Oh ! mon Dieu, je voudrais bien pleurer, mais le démon aspire mes larmes. Puisse donc mon sang jaillir au lieu de larmes, et avec mon sang ma vie et mon âme ! — Oh ! il arrête ma langue. Je voudrais lever mes mains, mais voyez, ils les retiennent, ils les retiennent !

LES ÉTUDIANTS.

Qui, Faust ?

FAUST.

Eh bien ! Lucifer et Mephostophilis. Oh ! messieurs, je leur ai donné mon âme pour ma science.

LES ÉTUDIANTS.

Oh ! qu'à Dieu ne plaise !

FAUST.

Oui, qu'à Dieu ne plaise ! mais Faust l'a fait. Pour

le vain plaisir de vingt-quatre années, Faust a perdu la joie et la félicité éternelle. Je leur ai écrit un billet avec mon sang ; le terme est expiré ; voici le moment où on va venir me chercher.

PREMIER ÉTUDIANT.

Pourquoi, Faust, ne nous as-tu pas dit cela auparavant ? Des théologiens auraient pu prier pour toi.

FAUST.

J'ai souvent pensé à le faire ; mais le diable m'a menacé de me mettre en pièces si je nommais Dieu, et d'emporter mon corps et mon âme si je prêtais une seule fois l'oreille à la religion ; et maintenant il est trop tard. Messieurs, allez-vous-en, de peur de périr avec moi.

SECOND ÉTUDIANT.

Que pouvons-nous faire pour sauver Faust ?

FAUST.

Ne parlez pas de moi , mais sauvez-vous vous-mêmes, et partez.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Dieu me fortifiera ; je resterai avec Faust.

PREMIER ÉTUDIANT au troisième.

Ne tente pas Dieu, doux ami, mais allons dans la chambre à côté et prions pour lui.

FAUST.

Oui, priez pour moi, priez pour moi ; et quel que soit le bruit que vous entendiez, ne venez pas à moi, car rien ne peut me délivrer.

SECOND ÉTUDIANT.

Prie, et nous prierons pour que Dieu ait pitié de toi.

FAUST.

Messieurs, adieu ; si je suis encore vivant au matin, je vous visiterai ; sinon, Faust sera allé en enfer.

LES ÉTUDIANTS.

Adieu, Faust.

Les étudiants sortent (21).

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, Faust, maintenant tu ne peux plus espérer le ciel ; renonces-y donc et ne pense qu'à l'enfer, séjour nécessaire où tu dois résider.

FAUST.

O démon ensorceleur ! c'est ta tentation qui m'a
voilé l'éternelle beauté.

MEPHISTOPHILIS.

Te le confesse, Faust, et je m'en réjouis. C'est moi
qui, quand tu étais sur la voie du ciel, t'en ai damné
le salut. Quand tu prenais le livre pour lire les
sciences, c'est moi qui tournais les feuillets et qui
te faisais tomber. V'ous ! tu pleures ? Il est trop tard.
— Regarde. — Voici les fous qui rient sur terre
et qui ne savent ce qu'ils font.

Il sort.

Il sort par les portes différentes.

SCÈNE IV.

MEPHISTOPHILIS, d'innombrables
fous qui rient sur terre et qui ne savent ce qu'ils font.

SCÈNE V.

MEPHISTOPHILIS, maintenant j'ai tout que tu goûtes
le plaisir de l'enfer.

SCÈNE VI.

MEPHISTOPHILIS, toutes les voluptés,
maintenant ?

LE MAUVAIS ANGE.

A rien, sinon à t'ajouter cette douleur de n'avoir plus dans l'enfer les trésors que tu avais sur terre.

La musique joue. On voit descendre sur la scène le trône des cieux.

LE BON ANGE.

Ah ! tu as perdu le bonheur céleste, les plaisirs ineffables, la béatitude sans fin. Si tu avais recherché la douce divinité, ni l'enfer ni le démon n'eussent eu de pouvoir sur toi. Si tu avais continué dans cette voie, Faust, vois dans quelle resplendissante gloire tu te fusses assis sur les marches de ce trône, à côté de ces saints éblouissants qui ont triomphé de l'enfer. Voilà ce que tu as perdu. Et maintenant, pauvre âme, il faut que ton bon ange te quitte. L'enfer ouvre ses mâchoires pour te recevoir.

Le bon Ange sort.

On aperçoit l'enfer.

LE MAUVAIS ANGE.

Et maintenant, Faust, que tes yeux contemplant avec horreur l'immense cachot de l'éternelle torture. Voici les furies qui secouent les âmes des damnés au bout de leurs fourches brûlantes, tandis que leur corps sont dans le plomb fondu. Voici des quartiers

vivants qui grillent sur le charbon sans pouvoir jamais mourir. Cette chaise toujours rouge est le lit de repos des âmes excédées de supplice. Ces êtres qu'on nourrit de tisons ardents étaient des gloutons qui n'aimaient que les friandises et qui riaient de voir le pauvre mourir de faim à leurs portes⁽²²⁾. Mais tout cela n'est rien : tu verras dix mille supplices plus horribles encore.

FAUST. .

Oh ! je les ai assez vus pour ma torture !

LE MAUVAIS ANGE.

Non, il faut que tu subisses tout, que tu sentes la brûlure de tous. Celui qui aime le plaisir doit succomber par le plaisir. Et sur ce, je te laisse, Faust, pour un moment. Quand je reviendrai, tu sentiras les tremblements de ta ruine.

Sort le mauvais Ange.

L'horloge sonne onze heures.

FAUST seul.

O Faust ! tu n'as plus qu'une heure à vivre et alors tu dois être damné à perpétuité. Restez immobiles, vous sphères toujours mouvantes du ciel, pour que le temps s'arrête et que minuit ne vienne jamais. Et toi,

œil splendide de la nature, lève-toi, lève-toi encore, et **fais un jour éternel!** ou que du moins cette heure soit **un an, un mois, une semaine, un jour ordinaire, pour** que Faust puisse se repentir et sauver son âme!

O lentè, lentè currite, noctis equi!

Les astres bougent toujours, le temps court, l'horloge va sonner, le démon va venir, et Faust doit être **damné**. Oh! je veux bondir jusqu'au ciel : qui me **tire en bas?** Voyez, voilà le sang du Christ qui ruisselle dans le firmament; une seule goutte peut me sauver. O mon Christ! — Ne me déchirez pas le cœur parce que je nomme mon Christ. — N'importe! je veux l'appeler encore. — Oh! épargne-moi, Lucifer. Où est-il maintenant? disparu! Et là-haut, voyez-vous ce bras menaçant et ce front furieux? Montagnes, collines, venez, venez, et tombez sur moi, et dérobez-moi à la pesante colère du ciel. Non? Alors je vais me jeter tête baissée dans la terre; que la terre s'entr'ouvre! Oh! non, elle ne veut pas me donner refuge. Vous, astres qui avez présidé à ma naissance, et dont l'influence rationne la mort et l'enfer, attirez Faust comme une vapeur dans les entrailles de ce nuage en travail, là-bas : de façon que, quand vous me vomirez dans l'air, mes membres puissent retom-

même temps, la maison m'a *semblé tout embrasé* par la sinistre horreur de ces *damnés démons*.

SECOND ÉTUDIANT.

Maintenant, messieurs, bien que *la fin de Faust* ait été telle que tous les cœurs chrétiens *se lamentent* en y pensant, comme c'était un étudiant jadis admiré pour ses connaissances étonnantes *dans nos écoles germaniques*, nous donnerons à ses *membres mutilés* la sépulture qui leur est due, et tous *les écoliers*, en grand deuil, assisteront à ses *accablantes funérailles*.

LE CHOEUR.

Coupée est la branche qui aurait pu *grandir* jusqu'à la pleine maturité ; brûlé est le *rameau* du faurier d'Apollon qui croissait naguère dans ce savant. Faust n'est plus ! Regardez son *infernale chute*, et puisse sa destinée diabolique engager le sage à n'avoir que de l'étonnement pour ces choses défendues, dont l'étude approfondie entraîne les esprits *aventureux* à des pratiques interdites par la puissance *céleste* !

FIN

Oh! pitié! ciel! ne me regardez pas de cet air effrayant. Couleuvres et serpents, laissez-moi respirer un moment! ne bâille pas, enfer affreux! n'approche pas, Lucifer! je veux brûler mes livres. Oh! Mephostophilis!

.

PREMIER ÉTUDIANT.

Venez, messieurs, allons visiter Faust, car jamais nuit si épouvantable n'a été vue depuis le commencement du monde; jamais clameurs, jamais cris si effrayants n'ont été entendus. Prions le ciel que le docteur ait échappé au danger.

SECOND ÉTUDIANT.

O cieux, protégez-nous! Voyez, voici les membres de Faust arrachés tous par la main de la mort.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Le diable que Faust servait l'a ainsi déchiré. Car, entre minuit et une heure, il m'a semblé que je l'ai entendu crier et appeler tout haut du secours; en

le vain plaisir de vingt-quatre années, Faust a perdu la joie et la félicité éternelle. Je leur ai écrit un billet avec mon sang ; le terme est expiré ; voici le moment où on va venir me chercher.

PREMIER ÉTUDIANT.

Pourquoi, Faust, ne nous as-tu pas dit cela auparavant ? Des théologiens auraient pu prier pour toi.

FAUST.

J'ai souvent pensé à le faire ; mais le diable m'a menacé de me mettre en pièces si je nommais Dieu, et d'emporter mon corps et mon âme si je prêtais une seule fois l'oreille à la religion ; et maintenant il est trop tard. Messieurs, allez-vous-en, de peur de périr avec moi.

SECOND ÉTUDIANT.

Que pouvons-nous faire pour sauver Faust ?

FAUST.

Ne parlez pas de moi , mais sauvez-vous vous-mêmes, et partez.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Dieu me fortifiera ; je resterai avec Faust.

PREMIER ÉTUDIANT au troisième.

Ne tente pas Dieu, doux ami, mais allons dans la chambre à côté et prions pour lui.

FAUST.

Oui, priez pour moi, priez pour moi ; et quel que soit le bruit que vous entendiez, ne venez pas à moi, car rien ne peut me délivrer.

SECOND ÉTUDIANT.

Prie, et nous prierons pour que Dieu ait pitié de toi.

FAUST.

Messieurs, adieu ; si je suis encore vivant au matin, je vous visiterai ; sinon, Faust sera allé en enfer.

LES ÉTUDIANTS.

Adieu, Faust.

Les étudiants sortent (21).

MEPHOSTOPHILIS.

Oui, Faust, maintenant tu ne peux plus espérer le ciel ; renonces-y donc et ne pense qu'à l'enfer, séjour nécessaire où tu dois résider.

FAUST.

O démon ensorceleur ! c'est ta tentation qui m'a volé l'éternelle béatitude.

MEPHOSTOPHILIS.

Je le confesse, Faust, et je m'en réjouis. C'est moi qui, quand tu étais sur la voie du ciel, t'en ai damné le passage. Quand tu prenais le livre pour lire les Écritures, c'est moi qui tournais les feuillets et qui égarais tes yeux. Allons ! tu pleures ? Il est trop tard. — Désespère. — Adieu. Les fous qui rient sur terre doivent pleurer en enfer.

Il sort.

Entrent le bon et le mauvais Ange par des portes différentes.

LE BON ANGE.

Oh ! Faust, si tu m'avais écouté, d'innombrables joies t'eussent suivi ; mais tu as aimé le monde.....

LE MAUVAIS ANGE.

Tu m'as écouté, et maintenant il faut que tu goûtes éternellement les peines de l'enfer.

LE BON ANGE.

Oh ! à quoi toutes tes richesses, toutes tes voluptés, toutes tes pompes te servent-elles maintenant ?

LE MAUVAIS ANGE.

A rien, sinon à t'ajouter cette douleur de n'avoir plus dans l'enfer les trésors que tu avais sur terre.

La musique joue. On voit descendre sur la scène le trône des cieux.

LE BON ANGE.

Ah ! tu as perdu le bonheur céleste, les plaisirs ineffables, la béatitude sans fin. Si tu avais recherché la douce divinité, ni l'enfer ni le démon n'eussent eu de pouvoir sur toi. Si tu avais continué dans cette voie, Faust, vois dans quelle resplendissante gloire tu te fusses assis sur les marches de ce trône, à côté de ces saints éblouissants qui ont triomphé de l'enfer. Voilà ce que tu as perdu. Et maintenant, pauvre âme, il faut que ton bon ange te quitte. L'enfer ouvre ses mâchoires pour te recevoir.

Le bon Ange sort.

On aperçoit l'enfer.

LE MAUVAIS ANGE.

Et maintenant, Faust, que tes yeux contemplent avec horreur l'immense cachot de l'éternelle torture. Voici les furies qui secouent les âmes des damnés au bout de leurs fourches brûlantes, tandis que leur corps sont dans le plomb fondu. Voici des quartiers

vivants qui grillent sur le charbon sans pouvoir jamais mourir. Cette chaise toujours rouge est le lit de repos des âmes excédées de supplice. Ces êtres qu'on nourrit de tisons ardents étaient des gloutons qui n'aimaient que les friandises et qui riaient de voir le pauvre mourir de faim à leurs portes (22). Mais tout cela n'est rien : tu verras dix mille supplices plus horribles encore.

FAUST. .

Oh ! je les ai assez vus pour ma torture !

LE MAUVAIS ANGE.

Non, il faut que tu subisses tout, que tu sentes la brûlure de tous. Celui qui aime le plaisir doit succomber par le plaisir. Et sur ce, je te laisse, Faust, pour un moment. Quand je reviendrai, tu sentiras les tremblements de ta ruine.

Sort le mauvais Ange.

L'horloge sonne onze heures.

FAUST seul.

O Faust ! tu n'as plus qu'une heure à vivre et alors tu dois être damné à perpétuité. Restez immobiles, vous sphères toujours mouvantes du ciel, pour que le temps s'arrête et que minuit ne vienne jamais. Et toi,

œil splendide de la nature, lève-toi, lève-toi encore, et fais un jour éternel ! ou que du moins cette heure soit un an, un mois, une semaine, un jour ordinaire, pour que Faust puisse se repentir et sauver son âme !

O lentè, lentè currite, noctis equi !

Les astres bougent toujours, le temps court, l'horloge va sonner, le démon va venir, et Faust doit être damné. Oh ! je veux bondir jusqu'au ciel : qui me tire en bas ? Voyez, voilà le sang du Christ qui ruisselle dans le firmament ; une seule goutte peut me sauver. O mon Christ ! — Ne me déchirez pas le cœur parce que je nomme mon Christ. — N'importe ! je veux l'appeler encore. — Oh ! épargne-moi, Lucifer. Où est-il maintenant ? disparu ! Et là-haut, voyez-vous ce bras menaçant et ce front furieux ? Montagnes, collines, venez, venez, et tombez sur moi, et dérobez-moi à la pesante colère du ciel. Non ? Alors je vais me jeter tête baissée dans la terre ; que la terre s'entr'ouvre ! Oh ! non, elle ne veut pas me donner refuge. Vous, astres qui avez présidé à ma naissance, et dont l'influence rationne la mort et l'enfer, attirez Faust comme une vapeur dans les entrailles de ce nuage en travail, là-bas : de façon que, quand vous me vomirez dans l'air, mes membres puissent retom-

ber de sa gueule brumeuse, mais que mon âme monte et s'élève jusqu'au ciel !

L'horloge sonne un coup.

Oh ! la demi-heure est passée ; bientôt ce sera l'heure entière. Oh ! s'il faut que mon âme souffre pour mes péchés, imposez une fin à mes peines incessantes. Que Faust vive en enfer mille années, cent mille années, mais qu'il soit sauvé à la fin ! Aucun terme n'est assigné aux âmes damnées. Pourquoi alors n'ai-je pas été une créature sans âme ? ou pourquoi l'âme que j'ai est-elle immortelle ? O Pythagore ! si la métempsycose était vraie, cette âme s'envolerait de moi, et je serais changé en quelque bête brute. Toutes les bêtes sont heureuses, car lorsqu'elles meurent, leurs âmes se dissolvent aussitôt dans les éléments ; mais la mienne, il faut qu'elle vive pour être éternellement torturée en enfer. Maudits soient les parents qui m'ont engendré ! Non, Faust, maudis-toi toi-même, maudis Lucifer qui t'a privé des joies du ciel ⁽²³⁾.

L'horloge sonne minuit.

Minuit ! minuit ! Maintenant, corps, évanouis-toi en air, sinon Lucifer va t'emporter vite en enfer. O âme ! change-toi en quelques gouttes d'eau et tombe dans l'Océan, à jamais introuvable !

Bruit de tonnerre. Entrent les démons.

Oh ! pitié ! ciel ! ne me regardez pas de cet air effrayant. Couleuvres et serpents, laissez-moi respirer un moment ! ne bâille pas, enfer affreux ! n'approche pas, Lucifer ! je veux brûler mes livres. Oh ! Mephistophilis !

.

PREMIER ÉTUDIANT.

Venez, messieurs, allons visiter Faust, car jamais nuit si épouvantable n'a été vue depuis le commencement du monde ; jamais clameurs, jamais cris si effrayants n'ont été entendus. Prions le ciel que le docteur ait échappé au danger.

SECOND ÉTUDIANT.

O cieux, protégez-nous ! Voyez, voici les membres de Faust arrachés tous par la main de la mort.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Le diable que Faust servait l'a ainsi déchiré. Car, entre minuit et une heure, il m'a semblé que je l'ai entendu crier et appeler tout haut du secours ; en

même temps, la maison m'a semblé tout embrasée par la sinistre horreur de ces damnés démons.

SECOND ÉTUDIANT.

Maintenant, messieurs, bien que la fin de Faust ait été telle que tous les cœurs chrétiens se lamentent en y pensant, comme c'était un étudiant jadis admiré pour ses connaissances étonnantes dans nos écoles germaniques, nous donnerons à ses membres mutilés la sépulture qui leur est due, et tous les écoliers, en grand deuil, assisteront à ses accablantes funérailles.

LE CHŒUR.

Coupée est la branche qui aurait pu grandir jusqu'à la pleine maturité ; brûlé est le rameau du laurier d'Apollon qui croissait naguère dans ce savant. Faust n'est plus ! Regardez son infernale chute, et puisse sa destinée diabolique engager le sage à n'avoir que de l'étonnement pour ces choses défendues, dont l'étude approfondie entraîne les esprits aventureux à des pratiques interdites par la puissance céleste !

FIN

NOTES



NOTES

(¹) Le Faust de Marlowe a été imprimé cinq fois dans le xvii^e siècle, en 1604, en 1616, en 1624, en 1634, en 1663. Aucune de ces éditions n'indique de divisions scéniques. Il en est des pièces de Marlowe comme des pièces de Shakespeare. Marlowe, pas plus que Shakespeare, n'a réglé arbitrairement l'action ; il ne l'a pas soumise à la règle classique des cinq actes ; il l'a laissée se développer à son aise dans les conditions de la nature et de la logique. Nous n'avons donc pas cru devoir, à l'exemple des éditeurs modernes, établir dans le drame anglais des divisions qui ne sont pas dans l'édition originale, et nous nous sommes borné à indiquer sommairement les changements de lieu, indications indispensables à l'intelligence de l'œuvre que nous traduisions.

(*) Malgré l'excellente éducation universitaire qu'il avait reçue, Marlowe n'était pas plus infallible que cet ignorant sublime qui a fait le *Conte d'Hiver*. Dans le *Conte d'Hiver*, Shakespeare met la Bohême au bord de la mer. Ici, Marlowe ôte Rhodes à la Méditerranée et la donne à l'Allemagne. L'erreur est aussi grossière, et les pédants ne manqueront pas d'en rire. Mais qu'importe après tout ! L'art n'est pas la science : il est toujours vrai lorsqu'il est beau. Les fautes de géographie ne retirent pas le talent à l'auteur de *Faust*, ni le génie à l'auteur d'*Hamlet*. Ne faut-il pas accorder quelques privilèges à l'imagination ? On a peut-être le droit de faire pousser des palmiers dans la forêt des Ardennes et de faire tirer le canon par le roi Jean quand on s'appelle Shakespeare. La légende allemande de Widmann fait naître Faust à Weimar. L'histoire le fait naître à la fois dans le pays d'Anhalt, dans la Souabe et dans le Brandebourg. Toutes ces contradictions des savants doivent, il nous semble, les rendre indulgents, et nous pensons qu'ils feront bien de pardonner à Marlowe d'avoir fait naître Faust dans une ville imaginaire d'Allemagne.

(*) Voici ce que dit, sur la parenté de Faust, la 16-

gende de Widmann. Nous citons la remarquable traduction de Palma Cayet :

« Le docteur Fauste fut fils d'un paysan natif de
 » Veinmar sur le Rhod, qui a eu une grande parenté
 » à Wittenberg, comme il y a eu de ses ancêtres gens
 » de bien et bons chrétiens ; même son oncle, qui de-
 » meura à Wittenberg et en fut bourgeois fort puis-
 » sant en biens, qui éleva le docteur Fauste et le tint
 » comme son fils ; mais parce qu'il était sans héri-
 » tiers, il prit ce Fauste pour son fils et héritier, et le
 » fit aller à l'école pour étudier en la théologie. »

(⁴) Faust cite ici la traduction latine que saint Jérôme fit de la Bible au iv^e siècle, et qui est restée célèbre sous le nom de *Vulgate*. Il faut supposer, pendant tout ce monologue, que Faust a sous la main une foule d'in-folios qu'il prend et rejette successivement après en avoir lu quelques lignes.

(⁵) Toute cette première scène où Faust, assis dans son laboratoire, passe en revue toutes les sciences et finit par se vouer à la nécromancie, a été imitée par Goethe ; mais l'imitation, selon nous, est loin d'avoir le mouvement et la réalité du modèle. Pour que le lecteur puisse en juger par lui-même, nous citerons

l'œuvre de Goethe d'après la traduction de Gérard de Nerval :

LA NUIT.

(Dans une chambre à voûte élevée, étroite, gothique, Faust, inquiet, est assis devant son pupitre.)

FAUST.

« Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience, et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et depuis dix ans je promène çà et là mes élèves par le nez. Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître.... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde. Un chien

ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais pas obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine ! J'ai si souvent, la nuit, veillé près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis-je, à ta douce clarté, gravir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science et me baigner rajeuni, dans la fraîcheur de ta rosée ! Hélas ! et je languis encore dans mon cachot ! misérable trou de muraille où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'ap-

pelle un monde !... Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvements de la vie. Tu le demandes !... Et, au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et de moisissure, dépouilles d'animaux et ossements de morts !

» Délivre-toi ! lance-toi dans l'espace ! Ce livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit-il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le cours des astres ; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée comme un esprit à un autre esprit ! »

(⁶) La légende allemande fait ainsi le portrait de Wagner :

« Le docteur Fauste, avait un jeune serviteur qu'il » avait élevé quand il étudiait à Wittenberg, qui vit » toutes les illusions de son maître Fauste, toutes ses » magies et son art diabolique. Il était un mauvais » garçon, coureur et débauché, du commencement » qu'il vint demeurer à Wittenberg. Il mendiait, et » personne ne voulait le prendre à cause de sa mau- » vaise nature. Ce garçon se nommait Christoffe Wa- » gner, et fut dès lors serviteur du docteur Fauste. Il

» se tint très-bien avec lui, en sorte que le docteur
» Fauste l'appelait son fils. Il allait où il voulait, quoi-
» qu'il allât boitant et de travers. »

(⁷) Il s'agit ici de ce fameux Alexandre Farnèse, qui fit une si rude guerre aux calvinistes dans les Pays-Bas, et qui força Henri IV à lever le siège de Paris. Le caractère tout protestant de l'œuvre de Marlowe apparaît ici d'une manière frappante. Faust parle, non plus comme un sorcier du xv^e siècle, mais comme un huguenot de la fin du xvi^e. Il prend parti pour Maurice de Nassau contre le roi d'Espagne.

(⁸) En 1585, pendant le siège d'Anvers par le duc de Parme, un ingénieur italien, nommé Ginebelli, lança des brûlots contre le pont de bois que le duc avait construit en travers de l'Escaut, et réussit en partie à y mettre le feu. Ce moyen de destruction était tout nouveau, et Faust pouvait alors le qualifier d'étrange. On peut croire que le drame de Marlowe fut représenté peu de temps après l'événement auquel il est fait allusion ici.

(⁹) Les souvenirs classiques de Marlowe le trompent. Ce n'est pas Musée qui est descendu aux enfers,

c'est Orphée. L'erreur est curieuse de la part du traducteur d'*Héro et Léandre*.

(¹⁰) Cornélius Agrippa de Nettesheim, alchimiste fameux, avait été médecin de Louise de Savoie, mère de François I^{er}, et de Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles Quint.

(¹¹) Il s'agit ici de ce fameux convoi qui apportait chaque année à Philippe II l'or de l'Amérique, et dont les corsaires anglais réussirent plus d'une fois à s'emparer.

(¹²) Roger Bacon, célèbre moine anglais du XIII^e siècle, qui, accusé de sorcellerie, resta emprisonné presque toute sa vie. Il inventa les verres grossissants, le télescope et la pompe à air, et peut-être la poudre à canon.

(¹³) La langue latine passait, au moyen âge, pour être la langue des esprits et des revenants. Dans une comédie de Beaumont et de Fletcher, intitulé le *Rôdeur de nuit*, un des principaux personnages, Toby, s'écrie en montrant le revenant : « Il est encore plus » long ; le voilà maintenant haut comme un clocher.

» Allons chercher le sommelier; car *il parle latin*, et
» ça intimide le démon. » Il fallait donc un certain
degré d'instruction préalable pour commercer avec le
monde invisible, et c'est ce qui explique pourquoi,
dans *Hamlet*, Marcellus dit à Horatio, lorsque le
spectre paraît : « Tu es un savant, parle-lui, Hora-
» tio! » On a pu remarquer de même ici que, quand
Faust demande à Cornélius de l'initier à la magie,
Cornélius lui répond : « Celui qui est fort en astro-
» nomie, *riche de langues*, et connaisseur en miné-
» raux, possède tous les principes qu'exige la magie. »
Aussi est-ce en latin que Faust évoque Mephosto-
philis.

Cette formule d'évocation est remarquable. Pour
faire surgir Mephostophilis, Faust s'adresse aux dieux
de l'Achéron, c'est-à-dire aux divinités païennes dont
l'orthodoxie chrétienne a fait depuis autant de dé-
mons; et parmi ces divinités, il s'adresse spéciale-
ment à Belzébuth, dieu de l'Orient, et à Démogorgon,
dieu de l'Occident. — Belzébuth est un dieu syrien
que l'Écriture appelle le prince des démons. Lors-
que Ochosias veut le consulter, le prophète Élie lui
fait ce reproche : « N'y a-t-il pas un Dieu dans
» Israël? Et pourquoi aller consulter Belzébuth, dieu
» des Accaronites. » Selon saint Augustin, le nom de

Belzébuth signifie *prince des mouches*. — Démogorgon est un dieu grec, ainsi que l'indique son nom, composé de deux mots δαιμών et γοργών (démon de la terre). Dans sa *Généalogie des dieux*, Boccace représente Démogorgon comme un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, qui habite dans la terre. Il a pour compagnons l'Éternité et le Chaos. Ennuyé de sa triste solitude, ce dieu primordial forma une petite boule sur laquelle il s'assit, et, s'étant élevé dans l'air, il se fit porter partout au-dessus de la terre et créa ainsi le ciel. En passant sur les monts acrocé-rauniens, il en tira de la boue dont il fit un tison qu'il lança dans le ciel, et ce tison devint le soleil. Plus tard, il maria le soleil à la terre, et de ce mariage naquirent le Tartare et la Nuit. Plus tard encore, Démogorgon ouvrit le ventre au Chaos qui accoucha de la Discorde. Le Chaos lui donna ensuite d'autres enfants : Pañ, les trois Parques, la Nuit, le Tartare, Pharca, Tagès, Antée et l'Érèbe. Les Arcadiens adoraient Démogorgon : ils le regardaient comme le créateur de tout, et ils avaient tant de vénération pour ce nom terrible, que c'était un sacrilège de le prononcer. C'est lui, suppose-t-on, que désignent Stace et Lucain, lorsqu'ils parlent du dieu qu'il est défendu de nommer. — Selon plusieurs historiens, Démogor-

gon, avant d'être un dieu, avait été un magicien tout puissant qui gouvernait à son gré les ombres et les esprits. Il n'est donc pas étonnant que Faust se serve de cet auxiliaire pour forcer Mephostophilis à paraître.

(14) Cette scène de l'évocation est toute différente chez Goethe. Dans le drame allemand, l'apparition du démon est la suite d'un hasard et non l'effet immédiat de la volonté de Faust. En se promenant avec Wagner, un soir, Faust rencontre un barbet qui gambade autour de lui. Ce chien le suit. Faust, en rentrant chez lui, lui ouvre sa porte et le couche derrière un poêle sur son meilleur coussin, en lui recommandant de rester tranquille. Puis il se met à lire la Bible, sans plus songer à son nouvel hôte. Lorsqu'il entend les paroles sacrées, le barbet hurle. Faust lui crie de se taire, sinon il va le mettre à la porte. « Je ne puis » souffrir près de moi un compagnon si bruyant : il » faut que l'un de nous deux quitte la chambre ! C'est » malgré moi que je viole les droits de l'hospitalité. » La porte est ouverte et tu as le champ libre. »

Si, à ce moment, le barbet avait pris Faust au mot et s'en était allé, Faust n'aurait pas connu Méphistophélès, il n'aurait pas perdu Marguerite, il n'aurait

pas tué Valentin, il n'aurait pas évoqué Hélène, il n'aurait pas commis toutes ces fautes que l'orthodoxie punit de l'enfer. Mais, par une fatalité étrange, quelque chose empêche le diabolique barbet de sortir, c'est la figure cabalistique que Faust a dessinée sur le seuil, le *pentagramme* dont l'angle tourné vers la porte est trop ouvert et ferme le passage. — Le barbet ne peut donc obéir à l'injonction que lui adresse Faust de sortir. Il est pris dans le piège involontaire tendu par le savant. C'est alors qu'il change de forme. Le barbet devient un hippopotame « avec des yeux de feu et une effroyable mâchoire. » Plus de doute, c'est un esprit que Faust a introduit chez lui. Mais quel esprit? Est-ce un esprit de la terre, de l'eau ou du ciel? Faust prononce la formule par laquelle on évoque un de ces esprits-là. L'hippopotame reste impassible. Faust emploie alors de plus fortes conjurations. « Es-tu, dit-il » au monstre, un échappé de l'enfer? Alors, regarde » ce signe. Les noires phalanges se courbent devant » lui. » Devant ce signe puissant, le monstre recule et va se cacher derrière le poêle. Faust l'appelle et le somme, en le menaçant de conjurations plus terribles, de venir se coucher à ses pieds. C'est alors que Méphistophélès apparaît et demande à Faust : « Qu'est-ce qu'il y a pour le service de monsieur? »

Ce n'est donc que par une série d'accidents et de hasards que Faust est amené, dans l'œuvre de Goëthe, à évoquer Mephostophilis. Dans l'œuvre de Marlowe, au contraire, il a toute l'initiative. Ici l'acte de Faust est prémédité dès le commencement du drame. Il fait venir Cornélius et Valdès, il leur demande de l'initier à la magie ; puis, une fois l'initiation faite, il se rend la nuit dans un bois et somme le diable d'apparaître. Le diable répond à l'appel et Mephostophilis se montre, en disant comme le Mephisto de Goëthe : « Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Cette distinction entre les deux poètes est frappante. Chez Goëthe, Faust n'est qu'à moitié responsable de son action ; chez Marlowe, il l'est tout à fait. De là peut-être la différence entre les deux dénouements. Le Faust de Goëthe est pardonné, le Faust de Marlowe est damné.

La légende allemande, impitoyable comme le drame anglais, attribue également à Faust toute la responsabilité de son acte. Voici ce qu'elle raconte :

« Fauste vint en une forêt épaisse et obscure, comme
» on se peut figurer, qui est située près de Wittenberg
» et s'appelle la forêt Mangealle qui était autrefois
» très-bien connue de lui-même. En cette forêt, vers
» le soir, en une croisée de quatre chemins, il fit avec

» un bâton un cercle rond et deux autres qui en-
» traient dedans le grand cercle. Il conjura ainsi le
» diable en la nuit, entre neuf et dix heures; et lors,
» manifestement le diable se relâcha sur le point et se
» fit voir au docteur Fauste en arrière, et lui proposa :
» Or sus, je veux sonder ton cœur et ta pensée, que
» tu me l'exposes comme un singe attaché à son
» billot, et que non-seulement ton corps soit à moi,
» mais aussi ton âme, et tu me seras obéissant, et je
» t'envoierai où je voudrai pour faire mon message;
» et aussi le diable amiella étrangement Fauste, et
» l'attira à son abusion.

» Lors le docteur Fauste conjura le diable, à quoi
» il s'efforça tellement qu'il fit un tumulte qui était
» comme s'il eût voulu renverser tout de fond en
» comble; car il faisait plier les arbres jusques en
» terre; et puis le diable faisait comme si toute la
» forêt eût été remplie de diables qui apparaissaient
» au milieu et autour du cercle à l'environ, comme
» un grand charriage menant bruit, qui allaient et
» venaient çà et là tout au travers par les quatre
» coins, redonnant dans le cercle comme des élans
» et foudres, comme des coups de gros canon, dont
» il semblait que l'enfer fût entr'ouvert, et encore y
» avait-il toutes sortes d'instruments de musique

» amiables qui s'entendaient chanter fort doucement,
» et encore quelques danses ; et y parurent aussi des
» tournois avec lances et épées, tellement que le temps
» durait fort long à Fauste, et il pensa de s'enfuir hors
» du cercle. Il prit enfin une résolution unique et
» abandonnée et y demeura, et se tint ferme à sa pre-
» mière condition (Dieu permettant ainsi à ce qu'il
» pût poursuivre), et se mit comme auparavant à con-
» jurer le diable de nouveau, afin qu'il se fît voir à lui
» devant ses yeux, de la façon qui s'ensuit. Il s'ap-
» parut à lui, à l'entour du cercle, un griffon, et puis
» un dragon puant le soufre et soufflant, en sorte
» que, quand Fauste faisait les incantations, cette bête
» grinçait étrangement les dents, et tomba soudain
» de la hauteur de trois ou quatre aunes, qui se mit
» comme un peloton de feu, tellement que le docteur
» Fauste eut une horrible frayeur. Nonobstant, il em-
» brassa sa résolution, et pensa encore plus haute-
» ment de faire que le diable lui fût assujéti. Comme
» quand Fauste se vantait, en compagnie, un jour, que
» la plus haute tête qui fût sur la terre lui fût assu-
» jéti et obéissante, et ses compagnons étudiants lui
» répondaient qu'ils ne savaient point de plus haute
» tête que le pape, ou l'empereur, ou le roi. Lors ré-
» pondait Fauste : La tête qui m'est assujéti est en-

» core plus haute, car elle est écrite en l'épître de
» saint Paul aux Éphésiens : « C'est le prince de ce
» monde sur la terre et dessous le ciel. » Ainsi donc
» il conjura cette étoile une fois, deux fois, trois fois,
» et lors devint une poutre de feu, un homme au-
» dessus qui se défit, puis après ce furent six globes
» de feu comme des lumignons ; et s'en éleva un au-
» dessus, et puis un autre par-dessous, et ainsi con-
» séquemment, tant qu'il se changea du tout, et qu'il
» s'en forma une figure d'un homme tout en feu qui
» allait et venait tout autour du cercle, par l'espace
» d'un quart d'heure. Soudain ce diable et esprit se
» changea sur-le-champ en la forme d'un moine gris,
» vint avec Fauste en propos et demanda ce qu'il vou-
» lait.

» Le docteur Fauste demanda au diable comment il
» s'appelait, quel était son nom. Le diable lui répon-
» dit qu'il s'appelait Mephostophilis. »

Traduction de Palma Cayet.

(45) Cette scène où Faust fait son pacte avec le démon est sinistre par sa réalité même. On sent qu'elle a été écrite dans un temps de superstition religieuse, pour un public éminemment crédule. A l'époque où Marlowe a composé son drame, les procès de sorcel-

lerie étaient encore fréquents, et les juges d'instruction d'alors découvraient souvent des contrats pareils à celui que Mephostophilis fait signer à Faust. Ces contrats, qui variaient dans les termes, étaient tous écrits avec le sang des signataires. Marlowe était donc bien sûr que son parterre ne sourirait pas en voyant Faust se percer le bras et écrire avec une pareille encre l'acte de vente de son âme. Ce frisson, qui glaçait le sang dans les veines du magicien, saisissait, nous en sommes bien sûrs, le spectateur d'alors. Et cette révolte de la nature physique, qui se refusait au pacte infernal consenti par Faust, était essentiellement dramatique, quelque singulière qu'elle puisse paraître aujourd'hui aux hommes de *bon goût* de nos jours.

Quant à nous, cette scène du pacte, dans l'œuvre de Marlowe, nous paraît beaucoup plus émouvante, et par conséquent plus belle que la scène correspondante dans le drame de Goethe. On sent parfaitement que Goethe ne croit guère à la possibilité réelle de ce pacte quand il le fait signer à Faust. A ce moment terrible qui va décider du sort d'un homme, et le livrer pour l'éternité peut-être aux peines éternelles, Faust et Méphistophélès causent, raillent, plaisantent et *font de l'esprit*, ce qui certes n'est pas le moment. Écoutez plutôt :

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Cesse donc de te bercer dans cette tristesse qui,
 » comme un vautour, dévore ta vie. En si mauvaise
 » compagnie que tu sois, tu pourras sentir que tu es
 » homme avec les hommes ; cependant on ne songe
 » pas pour cela à t'encanailler. Je ne suis pas moi-
 » même un des premiers ; mais si tu veux, uni à
 » moi, diriger tes pas dans la vie, je m'accommoderai
 » volontiers de t'appartenir sur-le-champ. Je me fais
 » ton compagnon, ou, si cela t'arrange mieux, ton
 » serviteur et ton esclave.

FAUST.

» Et quelle obligation devrai-je remplir en retour ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Tu auras le temps de t'occuper de cela. (Voilà certes un diable bien complaisant !)

FAUST.

» Non, non ! le diable est un égoïste, et ne fait point
 » pour l'amour de Dieu ce qui est utile à autrui.
 » Exprime clairement ta condition ; un pareil servi-
 » teur porte malheur à une maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Je veux *ici* m'attacher à ton service, obéir sans
» fin ni cesse à ton moindre signe ; mais, quand nous
» nous retrouverons *là-dessous*, tu devras me rendre
» la pareille.

FAUST.

» Le *dessous* ne m'inquiète guère ; finissons-en
» d'abord avec ce monde-ci, et l'autre peut arriver
» ensuite. Mes plaisirs jaillissent de cette terre, et ce
» soleil éclaire mes peines ; que je m'affranchisse une
» fois de ces dernières, arrive après ce qui pourra. Je
» n'en veux point apprendre davantage. Peu m'im-
» porte que, dans l'avenir, on aime ou hâisse, et que
» ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Dans un tel esprit, tu peux te hasarder : engage-
» toi ; tu verras ces jours-ci tout ce que mon art peut
» procurer de plaisir ; je te donnerai ce qu'aucun
» homme n'a pu même encore entrevoir.

FAUST.

» Et qu'as-tu à donner, pauvre démon ? L'esprit

» d'un homme en ses hautes inspirations fut-il jamais
» conçu par tes pareils ? Tu n'as que des aliments qui
» ne rassasient pas ; de l'or pâle qui sans cesse s'é-
» coule des mains comme le vif-argent ; un jeu au-
» quel on ne gagne jamais ; une fille qui, jusque dans
» mes bras, fait les yeux doux à mon voisin ; l'hon-
» neur, belle divinité qui s'évanouit comme un mé-
» téore. Fais-moi voir un fruit qui ne pourrisse pas
» avant de tomber, et des arbres qui tout le jour se
» couvrent d'une verdure nouvelle.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Une pareille entreprise n'a rien qui m'étonne, je
» puis t'offrir de tels trésors. Oui, mon bon ami, le
» temps est venu où nous pouvons nous divertir en
» toute sécurité.

FAUST.

» Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plumes
» pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant !
» Si tu peux me flatter au point que je me plaise à
» moi-même, si tu peux m'abuser par des jouis-
» sances, que ce soit pour moi le dernier jour. Je
» t'offre le pari !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Tope !

FAUST.

» Et réciproquement ! Si je te dis un seul instant :
» restons-en là, je suis heureux de ce que tu me
» présentes ! alors tu peux m'entourer de liens ! alors
» je consens à m'anéantir ! alors la cloche des morts
» peut résonner ! alors tu es libre de ton service...
» Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le
» temps n'existe plus pour moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Penses-y bien, nous ne l'oublierons pas !

FAUST.

» Tu as tout à fait raison là-dessus ; je ne me suis
» pas frivolement engagé ; et puisque j'ai été toujours
» esclave, qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Je vais donc aujourd'hui même, à la table de
» monsieur le docteur, remplir mon rôle de valet. Un

» mot encore : pour l'amour de la vie ou de la mort,
 » je demande pour moi une couple de lignes.

FAUST.

» Il te faut un écrit, *pédant*?... » (L'accusation de pédantisme ici sent singulièrement le scepticisme moderne, avouons-le). « Ne sais-tu pas ce que c'est » qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur? » N'est-ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours? Quand le monde s'agite » de tous les orages, crois-tu qu'un simple mot d'écrit » soit une obligation assez puissante?... Cependant » une telle chimère nous tient toujours au cœur, et » qui pourrait s'en affranchir? Heureux qui porte sa » foi pure au fond de son cœur, il n'aura regret d'aucun sacrifice! Mais un parchemin écrit et cacheté » est un épouvantail pour tout le monde, le serment » va expirer sous la plume, et l'on ne reconnaît que » l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, » qu'exiges-tu de moi? airain, marbre, parchemin, » papier? Faut-il écrire avec un stylet, un burin ou » une plume? Je t'en laisse le choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» A quoi bon tout ce bavardage? Pourquoi t'em-

» porter avec tant de chaleur? Il suffira du premier
 » papier venu. Tu te serviras pour signer ton nom
 » d'une petite goutte de sang.

FAUST.

» *Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester
 » pour la plaisanterie.* » (Appeler cela une plaisan-
 terie ! On croirait que Faust est un voltairien.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Le sang est un suc tout particulier. »

Et, sur cette observation, Faust s'ouvre une veine et signe le pacte avec Satan. Il faut convenir que cet esprit fort se laisse facilement convaincre.

On voit ici, jusque dans les moindres détails, toute la différence entre l'œuvre de Marlowe et celle de Goethe. Pour Goethe, le contrat avec le diable n'est qu'un symbole; pour Marlowe, c'est un acte réel. De là, chez l'un, une précision, une logique, une vérité qui manquent chez l'autre. De là aussi, chez l'un, un effet beaucoup plus saisissant que chez l'autre. Ici, le prosaïsme même de Marlowe augmente l'impression; là, le scepticisme de Goethe la diminue.

Cet accent de vérité que nous trouvons dans le

drame anglais, nous le retrouvons dans la vieille légende allemande. Pourquoi? Par la même raison. C'est que la légende, comme le drame, a été écrite à une époque de superstitieuse croyance et non dans un temps d'examen philosophique. Autant, dans cette scène, le drame de Goëthe diffère du drame de Marlowe, autant la légende germanique s'en rapproche. Nous la citons, pour que le lecteur en juge mieux lui-même :

« Au soir, environ vèpres, entre trois et quatre
» heures, le diable volatique se montra au docteur
» Fauste derechef, et le diable dit au docteur
» Fauste : « J'ai fait ton commandement, et tu me
» dois commander. Partant je suis venu pour t'obéir,
» quel que soit ton désir, d'autant que tu m'as ainsi
» ordonné que je me présentasse devant toi à cette
» heure-ci. » Lors Fauste lui fit réponse, ayant encore
» son âme misérable, toute perplexe, d'autant qu'il
» n'y avait plus moyen de différer l'heure donnée.
» Car un homme en étant venu jusque-là ne peut plus
» être à soi ; mais il est, quant à son corps, en la
» puissance du diable, et de là en avant la personne
» est en sa puissance.

» Lors Fauste lui demanda les pactions qui s'en-
» suivent :

» Premièrement, qu'il peut faire prendre une telle
» habitude, forme et représentation d'esprit, qu'en
» icelle il vint et s'apparut à lui.

» Pour le second, que l'esprit fit tout ce qu'il lui
» commanderait, et lui apportât tout ce qu'il voudrait
» avoir de lui.

» Pour le troisième, qu'il lui fût diligent, sujet et
» obéissant, comme étant son valet.

» Pour le quatrième, qu'à toute heure qu'il l'ap-
» pellerait et le demanderait, il se trouvât au logis.

» Pour le cinquième, qu'il se gouvernât tellement
» par la maison, qu'il ne fût ni vu ni reconnu de per-
» sonne que de lui seul, à qui il se montrerait, comme
» serait son plaisir et commandement.

» Et finalement, que toutes fois et quantes qu'il
» l'appellerait, il eût à se montrer en la même figure
» comme il lui ferait commandement.

» Sur ces six points, le diable répondit à Fauste,
» qu'en toutes ces choses, il lui voulait être volon-
» taire et obéissant, et qu'il voulût aussi proposer
» d'autres articles par ordre, et, lorsqu'il les accom-
» plirait, qu'il n'aurait faute de rien.

» Les articles que le diable lui proposa sont tels
» que ci-après :-

» Premièrement, que Fauste lui promît et jurât

» qu'il serait sien, c'est-à-dire en la possession et
» jouissance du diable.

» Pour le second, qu'afin de plus grande confirma-
» tion, il lui ratifiât par son propre sang, et que de
» son sang il lui en écrivit un tel transport et dona-
» tion de sa personne.

» Pour le troisième, qu'il fût ennemi de tous les
» chrétiens. (Cette dure condition ne se trouve pas
dans le pacte de Marlowe.)

» Pour le quatrième, qu'il ne se laissât attirer à
» ceux qui voudraient le convertir.

» Conséquemment, le diable voulut donner à Fauste
» un certain nombre d'années qu'il aurait à vivre,
» dont il serait aussi tenu que lui, et qu'il lui tien-
» drait ces articles, et qu'il aurait de lui tout son
» plaisir et tout son désir, et qu'il le pourrait en tout
» presser, que le diable eût à prendre une belle forme
» et telle qu'il lui plairait.

» Ledit Fauste fut tellement transporté de la folie
» et superbité d'esprit, qu'ayant péché une fois, il
» n'eut plus de souci de la béatitude de son âme ;
» mais il s'abandonna au diable, et lui promit d'en-
» tretenir les articles susdits. Il pensait que le diable
» nè serait pas si mauvais, comme il le faisait paraître,
» ni que l'enfer fût si impétueux, comme on en parle.

» Après tout cela, le docteur Fauste dressa par-
» dessus cette grande oubliance et outrecuidance un
» instrument au diable et une reconnaissance, une
» briève soumission et confession, qui est un acte
» horrible et abominable. Et cette obligation-là fut
» trouvée en sa maison, après son misérable départ
» de ce monde.

» C'est ce que je prétends montrer évidemment,
» pour instruction et exemple des bons chrétiens,
» afin qu'ils n'aient que faire avec le diable, et qu'ils
» puissent retirer d'entre ses pactes leurs corps et
» leurs âmes, comme Fauste s'est outrageusement
» abandonné à son misérable valet et obéissant, qui
» se disait être par le moyen de telles œuvres diabo-
» liques, qui est tout ainsi que les Parthes faisaient,
» s'obligeant les uns aux autres : il prit un couteau
» pointu et se piqua une veine en la main gauche, et
» se dit un homme véritable. Il fut vu, en sa main
» ainsi piquée, un écrit, comme d'un sang de mort,
» en ces mots latins : *O homo, fuge!* qui est à dire :
» O homme ! fuis-t'en de là, et fais le bien.

» Puis le docteur Fauste reçoit son sang sur une
» tuile et y met des charbons tout chauds, et écrit
» comme s'ensuit ci-après :

» Jean Fauste, docteur, reçois de ma propre main

» manifestement pour une chose ratifiée, et ce en
» vertu de cet écrit : qu'après que je me suis mis à
» spéculer les éléments, et après les dons qui m'ont
» été distribués et départis de là-haut, lesquels n'ont
» point trouvé d'habitude dans mon entendement ;
» et de ce que je n'ai peut-être enseigné que des
» hommes, lors je me suis présentement adonné à
» un esprit qui s'appelle Mephostophilès, qui est
» valet du prince infernal en Orient, par paction
» entre lui et moi, qu'il m'adresserait et m'appren-
» drait, comme il m'était prédestiné, qui aussi réci-
» proquement m'a promis de m'être sujet à toutes
» choses, partant et à l'opposite, je lui ai promis et
» lui certifie que, d'ici à *vingt-quatre ans* de la date
» de ces présentes, vivant jusque-là complètement,
» comme il n'enseignera en son art et science, et en
» ses inventions me maintiendra, gouvernera, con-
» duira, et me fera tout bien, avec toutes les choses
» nécessaires à mon âme, à ma chair, à mon sang et
» à ma santé ; que je suis et serai sien à jamais. Par-
» tant, je renonce à tout ce qui est pour la vie du
» maître céleste et de tous les hommes, et que je sois
» en tout sien. Pour plus grande certitude et plus
» grande confirmation, j'ai écrit la présente promesse
» de ma propre main, et l'ai sous-écrit de mon propre

» sang, que je me suis tiré expressément pour ce
» faire; de mon sens et de mon jugement, de ma
» pensée et volonté, et l'ai arrêté, scellé et testi-
» fié, etc. »

» Fauste tira cette obligation à son diable, et lui
» dit : Toi, tiens le brevet. Mephostophilès prit le
» brevet, et voulut encore de Fauste avoir cela, qu'il
» lui en fit une copie. Ce que le malheureux Fauste
» dépêcha. »

(¹⁶) Mephostophilis et Faust exposent ici le système de Platon et de Ptolémée. Cette conversion sur l'astronomie est infiniment curieuse, en ce qu'elle montre à quel point les idées de Copernic sur le mouvement des mondes étaient inconnues en Angleterre à la fin du xvi^e siècle. Notons aussi, en passant, que Mephostophilis affirme que chaque sphère céleste a une existence propre, *une intelligence*. N'est-il pas étrange de retrouver Fourier chez Marlowe ?

(¹⁷) Remarquons ici que le germanique Faust jure par l'enfer antique, par le Styx, par l'Achéron, par le Phlégéon. Tout à l'heure, quand il proposera à l'empereur d'Allemagne d'évoquer Alexandre, il s'engagera à percer les *portes d'ébène*. Ce n'est pas un des

moins curieux effets de la Renaissance d'avoir rétabli l'identité absolue entre l'enfer chrétien et l'enfer païen, entre Satan et Pluton.

(¹¹) Shakespeare a imité tout cet épisode dans la *Tempête*. Dans cette pièce, Caliban asservi veut se venger de Prospero ; de même que Benvolio humilié veut se venger de Faust. Caliban comploté avec deux matelots, Stephano et Trinculo, la mort de Prospero, comme Benvolio comploté la mort de Faust avec deux camarades, Martino et Frédéric.

Faust punit ses ennemis en les faisant traîner à travers un marais, et, en lâchant à leur poursuite ses démons devenus soldats ; de même, Prospero châtie les siens en les chassant à travers un étang et en lâchant à leur poursuite ses démons devenus chiens.

L'analogie est frappante, on le voit. Au reste, Caliban, n'est-ce pas le type de Benvolio agrandi aux proportions monstrueuses ? Comme Benvolio épiait Faust, Caliban épiait Prospero, c'est l'envie épiait la force ; pis que cela, c'est la matière raillant l'idée, c'est la négation insultant l'inspiration, c'est la niaiserie aboyant contre le génie. Ce type repoussant, que Marlowe avait laissé homme, Shakespeare le reprend

dans la *Tempête*, et, en vertu de sa toute-puissance, il le change en bête.

(¹⁹) Cette apparition d'Hélène est ainsi racontée dans la légende allemande que Palma Cayet a traduite :

« Au jour du dimanche, des étudiants vinrent, sans
» être invités, en la maison du docteur Fauste pour
» souper avec lui, et apportèrent avec eux des viandes
» et du vin, car c'étaient gens de dépense volontaire.

» Comme donc le vin eut commencé à monter, il y
» eut propos à table de la beauté des femmes, et l'un
» commença de dire à l'autre qu'il ne voulait point
» de belles femmes, sinon la belle Hélène de Grèce,
» parce que sa beauté avait été cause de la ruine
» totale de la ville de Troie, disant qu'elle devait être
» très-belle, de ce qu'elle avait été tant de fois dérobée, et que pour elle s'était fait une telle élévation.

» Le docteur Fauste répondit : Puisque vous avez
» tant de désir de voir la belle personne de la reine
» Hélène, femme de Ménélaus et fille de Tyndare et
» de Lédà, sœur de Castor et de Pollux (qui a été la
» plus belle femme de la Grèce), je vous la veux faire
» venir elle-même ; que vous voyiez personnellement

» son esprit en sa forme et stature comme elle a été
» en vie.

» Sur cela, le docteur Fauste défendit à ses com-
» pagnons que personne ne dît mot, et qu'ils ne se
» levassent point de la table pour s'émouvoir à la ca-
» resser, et sortit hors du poêle.

» Ainsi comme il entra dedans, la reine Hélène
» suivait après lui, à pied, si admirablement belle,
» que les étudiants ne savaient pas s'ils étaient eux-
» mêmes ou non, tant ils étaient troublés et trans-
» portés en eux-mêmes.

» Ladite Hélène apparut en une robe de pourpre
» noire précieuse; ses cheveux lui traînaient jusques
» en-bas, si excellemment beaux qu'ils semblaient
» être fin or, et si bas qu'ils venaient jusques au-des-
» sous des jarrets, au gros de la jambe, avec de beaux
» yeux noirs, un regard amoureux et une petite tête
» bien façonnée; ses lèvres rouges comme des ce-
» rises, avec une petite bouche, un beau long cou
» blanc comme un cygne; ses joues vermeilles comme
» une rose; un visage très-beau et lissé, et son cor-
» sage longuet, droit et proportionné. Enfin il n'eût
» pas été possible de trouver en elle une seule imper-
» fection. Elle se fit ainsi voir par toute la salle du
» poêle, avec une façon toute mignarde et poupine,

- **tellement** que les étudiants furent enflammés en
 ► **son** amour, et si ce n'est qu'ils savaient que ce fût
 ► **un** esprit, il leur fût facilement venu un tel embra-
 ► **sement** pour la toucher. Ainsi Hélène s'en retourna
 ► **avec** le docteur Fauste hors de l'étuve. »

(²⁰) En relisant ces admirables vers, tout défigurés qu'ils sont par notre prose, le lecteur y retrouvera certainement en germe l'idée que Goethe a développée dans le troisième acte de la seconde partie de Faust. La substitution de Faust à Pâris, c'est-à-dire la constitution de l'unité humaine à travers les générations, la lutte de Faust contre Ménélas, c'est-à-dire la conquête de la tradition ancienne par la pensée nouvelle, l'union de Faust et d'Hélène, c'est-à-dire l'alliance du beau moderne et du beau antique, ne sont-elles pas ici clairement indiquées ? Et ne dirait-on pas que Marlowe a fait en quelques lignes le scénario de Goethe ?

(²¹) Le récit de cette dernière entrevue de Faust avec les étudiants est tout entier dans la légende allemande. Nous la citons :

« Les vingt-quatre ans du docteur Faust étaient terminés, quand en la dernière semaine l'Esprit lui apparut. Il le somma sur son écrit et promesse, qu'il

» lui mit devant les yeux, et lui dit que le diable, la
» seconde nuit d'après, lui emporterait sa personne,
» et qu'il en fût averti.

» Le docteur Fauste, tout effrayé, se lamenta et
» pleura toute la nuit. Mais son esprit lui ayant ap-
» paru, lui dit : Mon ami, ne sois point de si petit
» courage ; si tu perds ton corps, il n'y a pas loin
» d'ici jusqu'à ce qu'on te fasse jugement. Néanmoins,
» tu mourras à la fin, quand même tu vivrais cent
» ans : les Turcs, les Juifs et les empereurs qui ne
» sont pas chrétiens, mourront aussi, et pourront être
» en pareille damnation. Ne sais-tu pas bien encore
» qu'il t'est ordonné ? Sois de bon courage, ne t'aff-
» flige pas tant, si le diable t'a ainsi appelé, il te veut
» donner une âme et un corps de substance spiri-
» tuelle, et tu n'endureras pas comme les damnés. Il
» lui donna de semblables consolations, fausses cepen-
» dant et contraires à l'Écriture sainte.

» Le docteur Fauste, qui ne savait pas comment
» payer sa promesse autrement qu'avec sa peau, alla,
» le jour susdit que l'Esprit lui avait prédit que le
» diable l'enlèverait, trouver ses plus fidèles compa-
» gnons, mattres bacheliers et autres étudiants, les-
» quels l'avaient souvent cherché.

» Il les pria qu'ils voulussent venir avec lui, au vil-

» lage de Romlique, situé à une demi-lieue de Wittenberg, pour s'y aller promener, et puis après, » prendre un souper avec lui, ce qu'ils accordèrent.

» Ils allèrent là ensemble, et y prenaient un déjeuner assez ample, avec beaucoup de préparatifs somptueux et superflus, tant en viande qu'en vin que l'hôte leur présenta ; et le docteur Fauste se tint avec eux fort plaisamment ; mais ce n'était pas de bon cœur.

» Il les pria encore derechef qu'ils voulussent avoir agréable d'être avec lui, et souper avec lui au soir, » et qu'ils demeurassent avec lui toute la nuit, qu'il avait à leur dire chose d'importance ; ils le lui promirent et prirent encore un souper. Comme donc le vin du souper fut servi, le docteur Fauste contenta l'hôte, et pria les étudiants qu'ils voulussent aller avec lui, en un autre poêle, et qu'il avait là quelque chose à leur dire. Ce fut fait et le docteur Fauste parla à eux de la sorte :

« Mes amis fidèles et du tout aimés du Seigneur, la raison pourquoi je vous ai appelés est que je vous connais depuis longtemps, et que vous m'avez vu traiter de beaucoup d'expériences et incantations, lesquels toutefois ne sont provenus d'ailleurs que du diable, à laquelle volupté diabolique rien ne m'a

» attiré que les mauvaises compagnies qui m'ont cir-
» convenu et tellement que je me suis obligé au diable ;
» à savoir au dedans de vingt-quatre ans , tant en
» corps qu'en âme. Maintenant ces vingt-quatre ans là
» sont à leur fin jusqu'à cette nuit proprement, et
» voici à présent, l'heure m'est présentée devant les
» yeux, que je serai emporté : car le temps est achevé
» de sa course ; et il me doit enlever cette nuit, d'au-
» tant que j'é lui ai obligé mon corps et mon âme, si
» sûrement que c'est avec mon propre sang. Finale-
» ment, et pour conclusion, la prière amiable que je
» vous fais est que vous vouliez vous mettre au lit et
» dormir en repos, et ne vous mettez pas en peine,
» si vous entendez quelque bruit à la maison, ne vous
» levez point du lit, car il ne vous arrivera aucun mal ;
» et je vous prie, quand vous aurez trouvé mon corps,
» que vous le fassiez mettre en terre ; car je meurs
» comme un bon chrétien, et comme un mauvais tout
» ensemble ; comme un bon chrétien, d'autant que
» j'ai une vive repentance dans mon cœur, avec un
» grand regret et douleur ; j'é prie Dieu de me faire
» grâce, afin que mon âme puisse être délivrée. Je
» meurs aussi comme un mauvais chrétien, d'autant
» que je veux bien que le diable ait mon corps, que je
» lui laisse volontiers, et que seulement il me laisse

» avec mon âme en paix. Sur cela, je vous prie que
» vous vouliez vous mettre au lit, et je vous désire et
» souhaite la bonne nuit; mais à moi, elle sera pénible,
» mauvaise et épouvantable.

» Le docteur Fauste fit cette déclaration avec une
» affection cordiale, avec laquelle il ne se montrait
» point autrement être affligé, ni étonné, ni abaissé
» de courage. Mais les étudiants étaient bien surpris
» de ce qu'il avait été si dévoyé et que pour une science
» trompeuse, remplie d'impostures et d'illusions, il se
» fût ainsi mis en danger de s'être donné au diable en
» corps et en âme; cela les affligeait beaucoup, car ils
» l'aimaient tendrement.

» Ils lui dirent: Ah! monsieur Fauste, où vous
» êtes-vous réduit, que vous ayez si longtemps tenu
» cela secret, sans en rien dire, et ne nous ayez point
» révélé plus tôt cette triste affaire? Nous vous eussions
» délivré de la tyrannie du diable par le moyen de bons
» théologiens. Mais maintenant c'est une diffamie et
» une chose honteuse à votre corps et à votre âme.

» Le docteur Fauste leur répondit: Il ne m'a été
» nullement loisible de ce faire, quoique j'en aie sou-
» vent la volonté. Comme là-dessus un voisin m'avait
» averti, j'eusse suivi sa doctrine, pour me retirer de
» telles illusions et me convertir; mais alors que j'a-

» vais fort bien la volonté de le faire, le diable vint
» qui me voulut enlever, comme il fera cette nuit,
» et me dit qu'aussitôt que je voudrais entreprendre
» de me convertir à Dieu, il m'emporterait avec soi
» dans l'abîme des enfers. »

» Comme donc ils entendirent cela du docteur Fauste,
» ils lui dirent : Puisque maintenant il n'y a pas
» moyen de vous garantir, invoquez Dieu et le priez
» que, pour l'amour de son cher fils Jésus-Christ, il
» vous pardonne, et dites : Ah ! mon Dieu ! soyez mi-
» séricordieux à moi, pauvre pécheur, et ne venez
» point en jugement contre moi ; car je ne puis pas
» résister devant vous, et combien qu'il me faille lais-
» ser mon corps au diable, veuillez néanmoins garan-
» tir mon âme ! — S'il plaît à Dieu, il vous garantira.

» Il leur dit qu'il voulait bien prier Dieu, et qu'il
» ne voulait point se laisser aller comme Caïn, lequel
» dit que ses péchés étaient trop énormes pour en
» pouvoir obtenir pardon. Il leur récita aussi comme
» il avait fait ordonnance par écrit de sa fosse pour
» son enterrement. Ces étudiants et bons seigneurs
» donnèrent le signe de la croix sur Fauste pour se dé-
» partir, pleurèrent et s'en allèrent l'un après l'autre. »

(22) Ceci est une allusion au mauvais riche que l'évangile de saint Luc nous montre supplicié dans l'enfer :

« 19. Or, il y avait un homme riche qui se vêtait
» de pourpre et de fin lin, et qui tous les jours se vê-
» tait splendidement.

» 20. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare,
» couché à la porte du riche et tout couvert d'ulcères ;

» 21. Et qui désirait d'être rassasié des miettes qui
» tombaient de la table du riche ; et même les chiens
» venaient et lui léchaient ses ulcères.

» 22. Et il arriva que le pauvre mourut, et il fut
» porté par les anges au sein d'Abraham ; le riche
» mourut aussi et fut enseveli.

» 23. Et étant dans l'Hadès (ἐν τῷ ᾗδῃ), et éle-
» vant ses yeux comme il était dans les tourments, il
» vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.

» 24. Et s'écriant, il dit : Père Abraham, aie pitié
» de moi, et envoie Lazare qui, mouillant dans l'eau
» le bout de son doigt, vienne rafraîchir ma langue,
» car je suis grièvement tourmenté dans cette flamme.

» 24. Et Abraham répondit : Mon fils, souviens-
» toi que tu as reçu tes biens en ta vie et que Lazare
» y a eu ses maux ; mais il est maintenant consolé et
» tu es grièvement tourmenté.

» 26. Et outre tout cela, il y a un grand abîme entre nous et vous, tellement que ceux qui veulent passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui veulent de là passer ici. »

On peut remarquer que l'ange qui fait voir à Faust le *cachot de l'éternelle torture*, lui montre à la fois l'enfer païen des *Furies* et l'enfer chrétien où le nouveau Testament place le mauvais riche. Cette confusion entre les deux enfers peut sembler peu orthodoxe au premier abord. Mais, pour peu qu'on étudie la question de près, on conclut que cette hérésie n'est qu'apparente ; car c'est l'Évangile lui-même qui établit cette confusion, en désignant l'enfer chrétien sous le nom parfaitement païen de HADÈS.

(25) Ce monologue est d'une grandeur toute shakespearienne. La douleur de Faust mourant est immense, comme le désespoir d'Hamlet sur la tombe d'Ophélie ou de Léar sur le corps de Cordélie. Nous ne connaissons pas, quant à nous, de réquisitoire plus éloquent contre l'enfer éternel que cette imprécation de l'homme damné qui accuse la Providence de lui avoir donné une âme et qui devient jaloux de la bête. N'y eût-il que cette scène dans le drame de Marlowe, elle suffirait, il nous semble, pour que le drame entier fût tiré de l'oubli injuste où la postérité l'a relégué.

A côté de cette scène si dramatique, où le spectateur compte avec anxiété les minutes de la dernière heure et où l'émotion grandit à mesure que l'horrible moment avance, combien paraît froid le récit de la légende allemande :

« Mais le docteur Fauste demeura au poêle, et
» comme les étudiants s'allaient mettre au lit, pas un
» ne put dormir; car ils voulaient entendre l'issue.
» Mais entre douze et une heure de nuit, il vint dans
» la maison un grand vent tempétueux qui l'ébranla
» de tous côtés, comme s'il eût voulu la faire sauter
» en l'air, la renverser et la détruire entièrement :
» c'est pourquoi les étudiants pensèrent être perdus,
» sautèrent hors de leurs lits et se consolaient l'un
» l'autre, se disant qu'ils ne sortissent point de la
» chambre. L'hôte s'encourut avec tous ses domesti-
» ques en une autre maison. Les étudiants qui repo-
» saient auprès du poêle, où était le docteur Fauste, y
» entendirent des sifflements horribles et des hurle-
» ments épouvantables, comme si la maison eût été
» toute pleine de serpents, couleuvres et autres bêtes
» vilaines et sales : tout cela était entré par la porte
» du docteur Fauste dans le poêle. Il se leva pour
» crier à l'aide et au meurtre, mais avec bien de la
» peine et à demi-voix; et un moment après on ne

» l'entendit plus. Comme donc il fut jour, et que les
 » étudiants, qui n'avaient point dormi toute la nuit,
 » furent entrés dans le poêle, où était le docteur
 » Fauste, ils ne le trouvèrent plus, et ne virent rien,
 » sinon le poêle tout plein de sang répandu : le cer-
 » veau s'était attaché aux murailles, d'autant que le
 » diable l'avait jeté de l'un à l'autre. Il y avait là aussi
 » ses yeux et quelques dents, ce qui était un spectacle
 » abominable et effroyable. Lors les étudiants com-
 » mencèrent à se lamenter et à pleurer, et le cher-
 » chèrent d'un côté et d'autre. A la fin ils trouvèrent
 » son corps gisant hors du poêle, ce qui était triste à
 » voir, car le diable lui avait écrasé la tête et cassé
 » tous les os.

» Les susdits maîtres et étudiants, après que Fauste
 » fut ainsi mort, demeurèrent auprès de lui jusqu'à
 » ce qu'on l'eût enterré au même lieu. »

Cette condamnation du libre examen qui termine
 le drame protestant est également la conclusion de la
 légende catholique :

« Ainsi finit toute l'histoire de Fauste qui est pour
 » instruire tout bon chrétien, principalement ceux qui
 » sont d'une tête et d'un sens capricieux, superbe,
 » fou et téméraire, à craindre Dieu et à fuir tous les
 » enchantements et tous les charmes du diable,

» comme Dieu a commandé bien expressément, et
» non pas d'appeler le diable chez eux et lui donner
» consentement, comme Fauste a fait; car ceci nous
» est un exemple effroyable. Et tâchons continuelle-
» ment d'avoir en horreur telles choses et d'aimer
» Dieu surtout; élevons nos yeux vers lui, adorons-le
» et chérissons-le de tout notre cœur, de toute notre
» âme et de toutes nos forces; et, à l'opposite, renon-
» çons au diable et à tout ce qui en dépend; et qu'ainsi
» nous soyons finalement bienheureux avec notre
» Seigneur. *Amen.* Je souhaite cela à un chacun du
» profond de mon cœur. Ainsi soit-il. »

Traduction de Palma Cayet.

FIN DES NOTES

TABLE.

	Pages
WITTEMBERG. — La maison de Faust.	166
Une taverne	171
La cour d'Anhalt.	171
Une chambre dans la maison de Faust	186
Le laboratoire de Faust.	193
NOTES	207

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de A. WITTEMBERG, rue Montmorency, 8.







